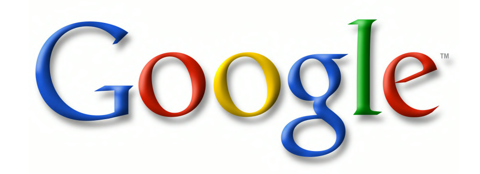
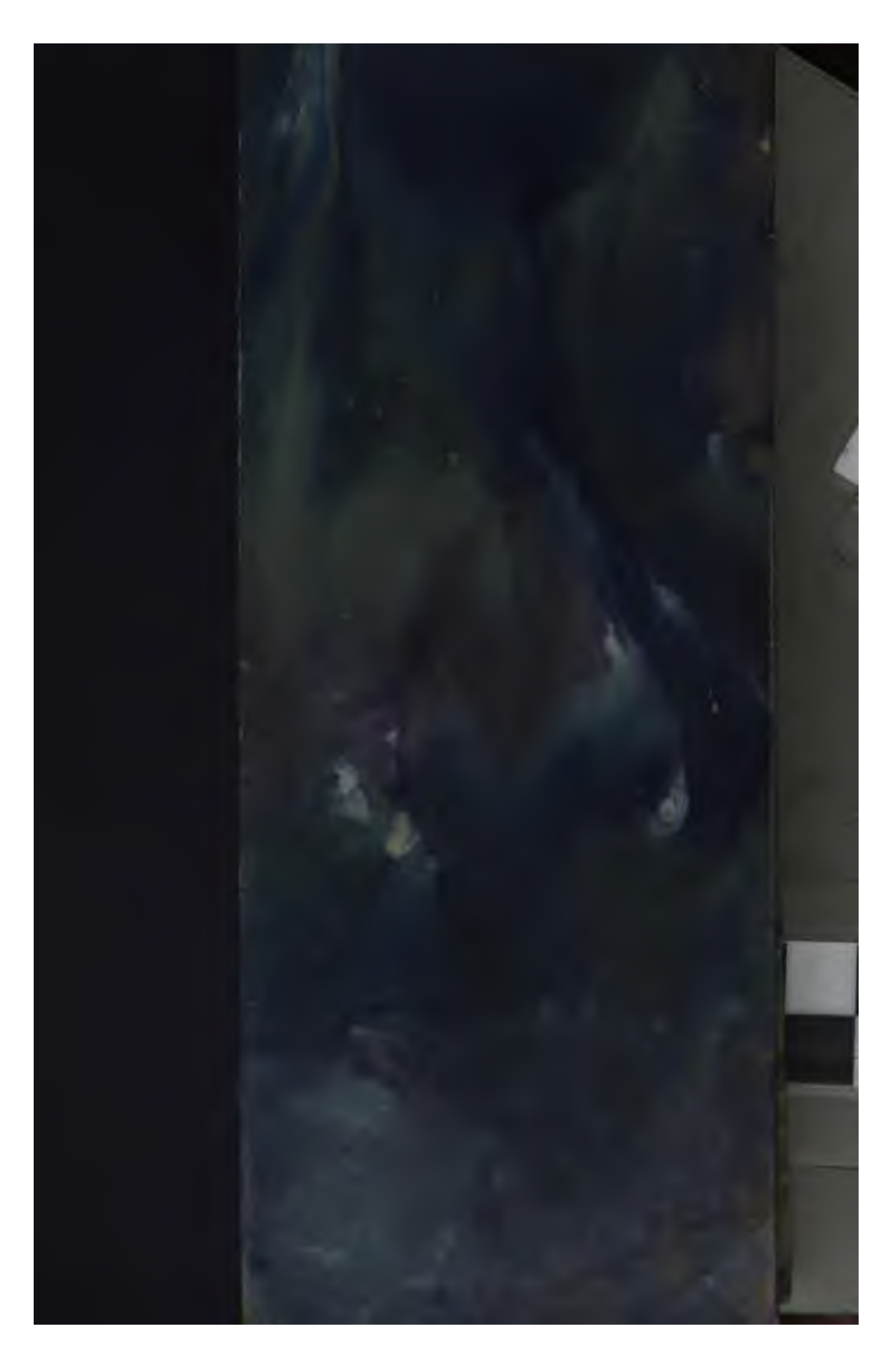
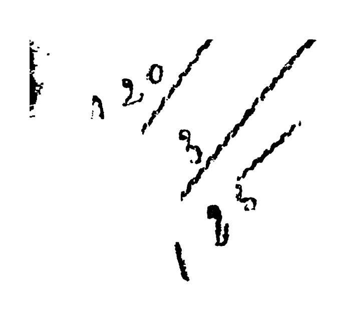










RABELAIS

LA RENAISSANCE ET LA RÉFORME

PAR

ÉMILE GEBHART

Professeur de littératures étrangères à la Faculté des lettres [illegible]
Ancien membre de l'École française d'Athènes

Ouvrage couronné par l'Académie française

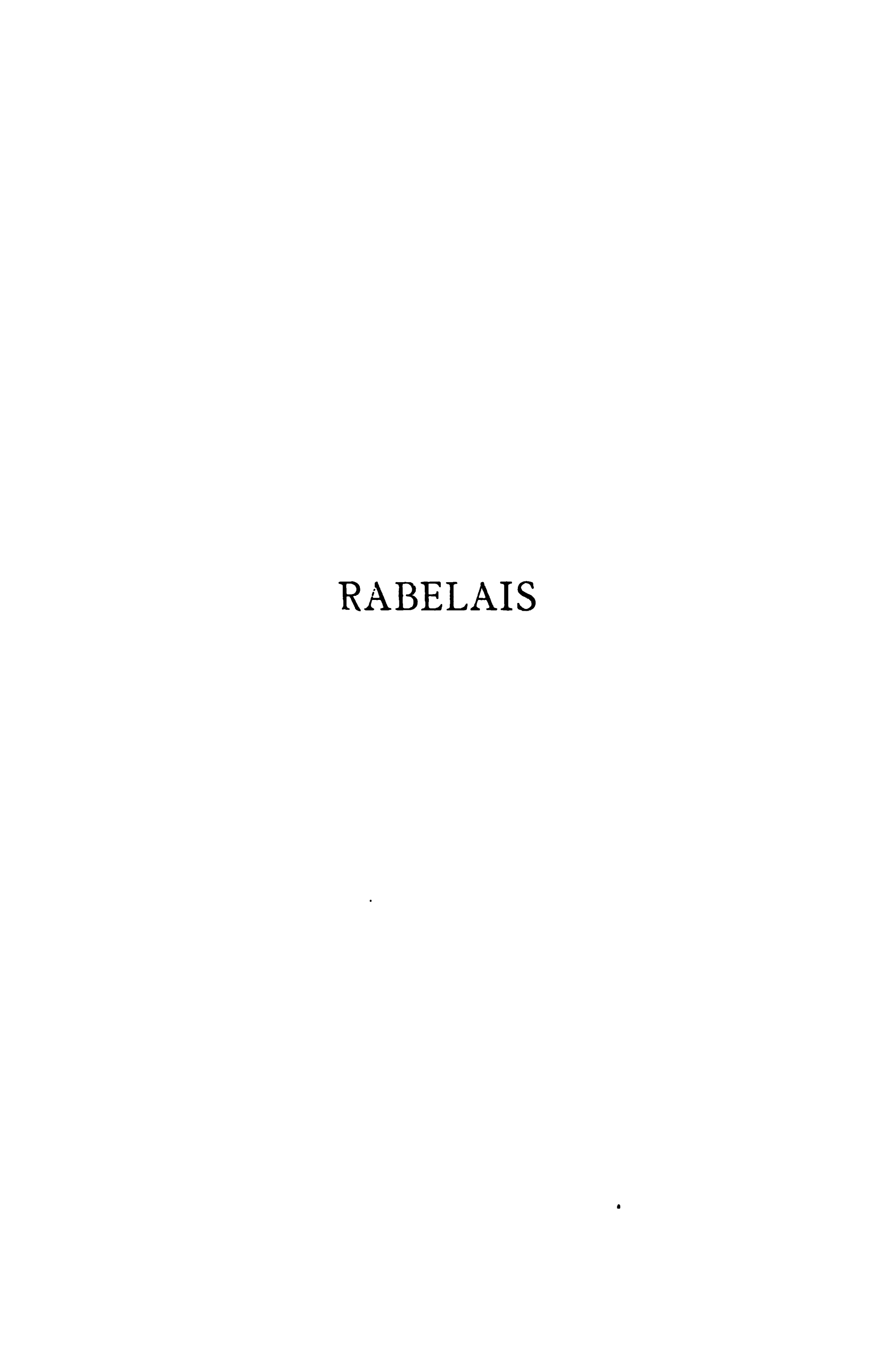
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, Boulevard Saint-Germain, 79

—

1877



RABELAIS

DU MÊME AUTEUR

DE L'ITALIE

ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE

1 volume in-12

Paris, librairie Hachette & Cie, 1876

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

RABELAIS

LA RENAISSANCE ET LA RÉFORME

PAR

ÉMILE GEBHART

Professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Nancy
Ancien membre de l'École française d'Athènes

Ouvrage couronné par l'Académie française

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, Boulevard Saint-Germain, 79

1877

A

M. CARO

Membre de l'Académie française

et de l'Académie des Sciences morales et politiques

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

AVANT-PROPOS

Il est peut-être bon, avant de commencer l'étude d'un écrivain dont le nom et l'œuvre prêtent à la controverse, de le convier lui-même, en imagination, au débat que l'on institue sur sa personne et sur son génie, afin de recevoir son avis sur l'état d'esprit où il convient de se placer afin de le juger avec justice. Il nous semble que Rabelais, ainsi évoqué, dirait au critique : « Mon ami, ouvrez mon livre sans préjugé, et lisez-le sans passion. J'ai passé ma vie à combattre les préjugés qui sont un grand obstacle à la science, à la sagesse et au

bonheur, et, dans un temps où les passions étaient ardentes, j'ai conservé le calme de l'âme et la lucidité de ma raison. Imitez-moi, si vous le pouvez. Ne vous persuadez pas d'avance que mon Pantagruel *est une énigme inexplicable, ou que mes personnages sont autant de masques cachant des figures historiques. J'écrivais pour mes contemporains, croyant être entendu par eux, et certain que mes symboles ne déconcerteraient point des lecteurs habitués aux allégories de nos vieux poëmes. Le mythe est, depuis Platon, une forme bien connue, au travers de laquelle des yeux clairvoyants aperçoivent sans trop d'efforts de bonnes et simples vérités. Par elle j'ai exprimé ce que je pensais de quelques-uns des problèmes qui préoccuperont toujours les hommes, et de quelques-unes des grandes questions qui intéressaient et tourmentaient mon siècle. C'était une époque difficile, un âge de luttes et d'angoisses : j'ai pu douter parfois, mais toujours avec sincérité. Je n'ai été ni un sectaire,*

ni un impie. J'ai détesté le fanatisme, et Genève m'a condamné ; j'ai dénoncé les abus de l'Église que beaucoup de vrais chrétiens, que plusieurs des papes de mon temps, que l'Église gallicane et le Concile de Trente cherchèrent à corriger. Il est vrai, j'ai ri d'un rire éclatant sur les plus sérieux sujets. J'ai ri comme on riait dans la France gauloise ; mais si la mélancolie a pour vous de tout puissants attraits, si vous ne consentez à voir dans les choses humaines que la tragédie et jamais la comédie, fermez plutôt mon livre et déposez votre plume. Trop souvent, je le confesse, j'ai outragé la pudeur, et mes images sont faites pour choquer les honnêtes gens. C'était un peu le goût de mon siècle, et plus encore celui des âges antérieurs. J'ai vu à Tours, à Paris et à Bourges de très-imposantes églises ornées de sculptures fort insolentes représentant des diables, voire même des moines. Mais pour comprendre l'ensemble, la grandeur et la beauté du monument, il faut s'en éloigner de quelques pas : à

cette distance, les détails déplaisants ont disparu, et le sculpteur ne fait plus de tort à l'architecte. Mon ami, prenez avec moi vos distances ; laissez de côté ces grossièretés qui sont, paraît-il, le charme de la canaille : rien ne vous sera plus aisé que d'écrire et de raisonner sur mon œuvre sans manquer un instant de respect aux lecteurs de goût délicat ; c'est pour ceux-ci qu'une compagnie, illustre dans la République des lettres et soucieuse de la noblesse intellectuelle de la France, avait résolu de relever et d'honorer mon souvenir. »

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

CHAPITRE PREMIER.

L'Histoire et la Légende de Rabelais.

La vie de Rabelais est connue de toutes les personnes lettrées : sa légende est presque populaire. La critique des derniers éditeurs a séparé de son histoire véritable les parties légendaires ([1]). Il importe à notre dessein de tirer de ces travaux une première esquisse très-rapide où paraîtront déjà plusieurs des traits originaux de l'écrivain dont nous voulons analyser l'œuvre et mesurer le génie.

([1]) Nous renvoyons, pour les textes et les pièces justificatives, à l'édition de la collection JANNET. Paris, Alph. Lemerre, 1873-1874. Ces dernières aux tomes VI et VII.

I.

Il naquit à la fin du xve siècle ([1]), en Touraine, dans la vieille France ([2]). Il fut élevé par des moines ([3]), prit à Fontenay-le-Comte l'habit des franciscains, et, dans la décadence du monachisme, au sein d'un ordre peu favorable à la science, il étudia le grec, l'hébreu, l'arabe, le droit romain. Il fut contrarié, humilié, emprisonné même par ses frères, qui tenaient de tout leur cœur pour le précepte de leur fondateur : *Et non curent nescientes litteras litteras discere*. Il les tourmenta avec gaieté. Le pape lui permit de passer aux bénédictins : il fut chanoine, se lassa vite de la règle, et, sous les yeux de l'indulgent évêque de Maillezais, jeta le froc aux orties. L'évêque le recueillit, en qualité de simple prêtre, à sa petite cour lettrée et épicurienne de Legugé. C'était une sorte de Thélème : on y respirait un

([1]) 1490, date de Guy PATIN ; vers 1495, selon RATHERY et P. LACROIX ; 1483 est la date traditionnelle.

([2]) A Chinon, « ville infigne, ville noble, ville antique, voyre première du monde ». IV, *Prol.* « J'y ai beu, dit Pantagruel, maints verres de vin frais. » V, 35.

([3]) Les bénédictins de Seuille.

air très-libre, et parmi ces beaux esprits, ces humanistes qui fondaient la Réforme française, Rabelais fut heureux quelque temps ([1]). Vers 1530, il entra prudemment au nombre des familiers des Du Bellay, maison puissante qui possédait un évêque désigné pour le chapeau rouge. Ainsi rassuré du côté de l'Église, il reprit ses études et s'inscrivit à Montpellier sur les registres de la Faculté de médecine. Il fut bientôt bachelier, et professa, sans rien perdre de sa belle humeur, sur Hippocrate et Galien ([2]). En 1532, il était attaché à l'Hôtel-Dieu de Lyon, publiait les *Lettres* d'un grand médecin, Giovanni Manardi, de Ferrare, mettait sous presse les *Aphorismes,* l'*Ars parva,* les deux premiers livres du *Gargantua* et du *Pantagruel,* et peu après, la *Pantagruéline prognostication.* Tout ce pantagruélisme déplut aux théologiens de la Sorbonne : les docteurs condamnèrent Rabelais. Il jugea bon de voyager, et Jean Du Bellay se rendant en ambassade auprès du Saint-Père, il alla à Rome, comme médecin, non comme moine. Il vit Clément VII,

([1]) Il connut alors Marot, Hugues Salel, l'évêque de Digne Heroet, Despériers, peut-être même Calvin.

([2]) V. aux *Comptes rendus de l'Académie des inscript.*, séance du 24 septembre 1875, la communication de M. GERMAIN sur le *Liber procuratoris studiorum* de Montpellier.

écouta le latin cicéronien du Vatican, enrichit son herbier, explora tous les recoins de la ville éternelle. Il revint en France avec des goûts d'antiquaire, et imprima en 1534 la *Topographie de Rome antique* de Bartolomeo Marliani, de Milan, l'un de ces nombreux érudits italiens du XVIe siècle qui préparèrent les découvertes de Lanzi et de Scipion Maffei ([1]). Il retourna à ses malades de Lyon, et donna en cette ville le spectacle assez nouveau d'une dissection en public. Mais les recteurs de l'Hôtel-Dieu lui enlevèrent sa charge pour s'être absenté « de la ville et dudict hospital sans congé prendre pour la deuxiesme fois ». Il se consola de l'aventure en reprenant, avec le cardinal Du Bellay, la route de Rome.

C'était sous le pontificat de Paul III. Charles-Quint menaçait la France ; l'Europe était troublée, l'Italie en désarroi ; le Saint-Siége, préoccupé du concile, inquiet à la fois des progrès du protestantisme, des victoires des Turcs et des projets de l'Empereur, retombait dans la détresse de Léon X au lendemain de Marignan, dans l'effarement de Clément VII à la veille du Sac de Rome. Mais tout était au mieux pour un esprit que les lettres

([1]) MARLIANI publia le premier et commenta en 1547 les *Fastes consulaires*. V. TIRABOSCHI, VII, 855.

et les sciences de la nature avaient formé à l'observation. Rabelais, caressé par les cardinaux, absous par le pape, admis aux confidences d'un ambassadeur, porta sa curiosité vers le grand art du siècle et de l'Italie, la politique. Ses lettres à Monseigneur d'Estissac ne sont plus alors d'un archéologue, mais d'un amateur de diplomatie. Il apprécie les signes du temps, s'efforce de deviner l'avenir, montre combien les fils de la politique sont embrouillés. Il ne prétend pas être un Machiavel, et cependant il ressemble sur un point au Secrétaire d'État : il demande franchement de l'argent à son patron : quelques écus l'accommoderaient fort ; la vie dans Rome est ruineuse ; les meubles et les habits y coûtent fort cher, et aussi l'envoi des graines de salades de Naples, de citrouilles et de melons à l'adresse des jardiniers de Legugé.

Paul III lui permettait d'être en même temps médecin et bénédictin. Du Bellay lui offrit un canonicat à Saint-Maur-des-Fossés. Chanoine pour la seconde fois, mais toujours irrégulier, protégé par la cour et les évêques, recherché par les savants, les humanistes et les jurisconsultes, « honneur de la médecine », suivant Étienne Dolet, il goûta jusqu'à la mort de François I[er] une vie très-douce. Marot célébrait son ami et leur commune sagesse,

plus laïque peut-être qu'il ne convenait à Rabelais :

. . . .. ſous belle ombre, en chambre et galerie
Nous pourmenans, livres et railleries,
Dames et bains feroient les paſſe-temps,
Lieux et labeurs de nos eſprits contents.

Guillaume Du Bellay, gouverneur du Piémont, l'attacha à sa maison. Son nom faisait autorité en médecine comme en littérature des deux côtés des Alpes ([1]). Notre envoyé à Venise, l'évêque Pélissier, le consultait sur les manuscrits grecs de Galien, et la légitimité d'un enfant né moins de sept mois après le mariage. L'Italie s'intéressait au problème : les universités interrogeaient Pline et Hippocrate, les Chaldéens et les Arabes; Bologne suspendait son jugement. Le malheur voulut que le passage topique d'Hippocrate semblât altéré et mal entendu; mais Rabelais avait bien d'autres affaires. Pantagruel faisait son chemin dans le monde. En 1546 paraissait le troisième livre, avec privilége royal, et sous le nom de l'auteur. Tout à coup celui-ci se sentit mal à l'aise en France. Le roi allait mourir : Dolet avait été pendu et brûlé; Marot était mort de misère à Turin; un mystère

([1]) Il avait pris, le 22 mai 1537, à Montpellier, le grade de docteur, et professé sur les *Pronostics* d'HIPPOCRATE.

tragique cachait la fin de Despériers. Rabelais s'enfuit à Mëtz, où il vécut jusqu'en juin 1547 aux gages de la ville, en qualité de médecin ([1]). Les Du Bellay l'avaient-ils abandonné? Il écrivait au cardinal : « Si vous n'avez de moi pitié, je ne ſache que doive faire, ſinon, en dernier deſeſpoir, m'aſſervir à quelqu'un de par deça, avec dommage et perte évidente de mes eſtudes. Il n'eſt poſſible de vivre plus frugalement que je fais. » L'orage se dissipa bientôt; le cardinal l'emmena pour la troisième fois à Rome. Quand il revit la France, sa fortune était raffermie : Diane de Poitiers, les Guises, les Montmorency, les Châtillon, l'avaient adopté; Henri II couvrait de son privilége le quatrième livre du *Pantagruel;* enfin, le 18 janvier 1550, on lui donnait la cure de Meudon, sur les terres du cardinal de Lorraine. Il n'y fut, pense-t-on, que curé *in partibus* ([2]). La Sorbonne et le Parlement lui causèrent un dernier ennui en décrétant contre « certain livre maulvais expoſé en vente ſous le titre de *Quatrieſme livre de Pantagruel* ». Le roi revint du siége de Metz, donna raison à Rabelais, et les *Chats fourrés* rentrèrent leurs griffes.

([1]) V. *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1869.
([2]) V. Rathery, *Préface*, XLV.

Il mourut au commencement de 1553, probablement à Paris; il laissait en manuscrit pour le moins les principaux mythes du cinquième livre. Il fut enterré dans le cimetière de l'église Saint-Paul. On ne sait rien d'authentique sur les derniers moments du grand écrivain dont le tombeau semble perdu pour toujours.

II.

Lui vivant, sa légende était déjà née. Il dut payer la gloire d'être, en un siècle troublé par les passions religieuses, le *grand railleur de France* (1). Il traita de *cannibales* et de *mangeurs de serpents* les malveillants qui dénonçaient les hérésies du *Pantagruel* (2). On lui attribua des livres scandaleux, des paroles impies, des plaisanteries effrénées (3). Sa vie vagabonde offrait à la médisance un cadre commode: Montpellier, Lyon, Rome et Paris, le cloître de Fontenay et le presbytère de Meudon ajoutèrent autant de chapitres au roman. On se souciait peu de la vraisemblance; il fut

(1) Mot de BACON.
(2) IV, *Épît. au cardinal de Châtillon.*
(3) IV, *Prolog.*

convenu que, pour un mot irrévérencieux sur la mule du pape, il faillit être brûlé vif par le timide Clément VII, se sauva à cheval sous des torrents de pluie, et, ramené de force au Vatican, sollicita avec des bouffonneries l'excommunication pontificale. Au couvent, n'avait-il pas commis maintes friponneries d'importance, mélangé au vin de ses frères des drogues funestes au vœu de chasteté, essayé même un miracle, en prenant dans sa niche la place, la robe et la mine de saint François? N'était-il point un gourmand de génie et de rare audace, comme le soir où, sous l'habit d'un gueux, il se glissa aux cuisines seigneuriales de Glatigny, et fit main basse sur les plats et les vins réservés aux maitres? Une autre fois, il renvoyait à l'office un poisson délicat dont il avait touché le plat d'argent en disant : *Duræ coctionis;* mais il suivait le poisson condamné, l'attaquait et n'en laissait que les arêtes. « C'est le plat que j'ai touché, et qui est fort indigeste. » Au lettré, on prêtait le colloque en sept ou huit langues avec les secrétaires du chancelier Duprat; au médecin, le jour du fameux *Quart d'heure,* l'aventure du poison italien destiné au roi et à ses enfants, le voyage de Lyon à Paris, en qualité de prisonnier d'État, sous la garde et aux frais des magistrats qui le conduisent en pré-

sence de François I[er]. Sa mule elle-même eut sa part de légende. Passant un jour, montée par quatre vauriens, à l'heure du sermon, devant Saint-Benoît, et « ſentant l'eau d'une lieue loin, comme vous auriez fait l'odeur d'un bon jambon », elle entre tête haute à l'église, pousse droit au bénitier, et, sous les yeux du populaire qui croit au retour d'une âme du purgatoire, y plonge insolemment « ſon horrificque mufle » (1). Ces anecdotes sont inoffensives encore. Elles sont l'œuvre anonyme de l'imagination populaire. Les bonnes gens admiraient en Rabelais une science rare, un caractère aventureux, le goût décidé du gros rire, un appétit héroïque. Les amis de l'écrivain ont pu aider eux-mêmes à cette partie de la légende. C'est ailleurs qu'il faut chercher la marque des *cannibales,* et la médisance dangereuse du XVI[e] siècle (2).

(1) Bér. DE VERVILLE, *Art de parvenir.*

(2) Les sources principales à consulter, pour la légende de Rabelais, sont : COLLETET, *Vies des poëtes français,* mss. du Louvre. BERNIER, *Jugem. et nouv. obſervations ſur les œuvres grecques, latines, toſcanes et françoiſes de maiſtre François Rabelais, ou le Rab. réformé.* Paris, 1687. Ant. LEROY, *Elogia Rabelæsina,* Biblioth. nation. mss. 8704 ; *Floretum philosophicum, seu ludus meudionanus in terminos totius philosophiæ.* Parisiis, 1649. Le Père GARASSE, *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps* (XVII[e] siècle). *Les Patiniana.* Amsterdam, 1703.

L'ennemi vint à lui de trois côtés différents : des couvents, de l'Église réformée, de la Pléiade. Les moines se vengèrent furieusement de l'apostat qui avait ri de leur ignorance et de leurs vices. En 1547, un bénédictin de Fontevrault, Gabriel de Puits Herbault, lança contre les mauvais livres un pamphlet, le *Theotimus*, où Rabelais avait une place d'honneur : « Ce monstre pestilentiel, docteur de débauches, plus impie que les athées de Genève, des jours entiers ne fait que boire et boire encore ; il s'emplit de nourriture et ne flaire qu'odeurs de cuisine ; il se souille de vices sans nom (1). » Évidemment il était hérétique et calviniste « parce qu'il était fâché, dit bonnement un abbé Pérau (2), d'être à la fois cordelier, bénédictin et prêtre, et qu'il eût voulu redevenir laïque. »

Les réformés, sans colère, froidement, attaquaient leur ancien allié contre Rome, la scolastique et le monachisme. Ces austères chrétiens auraient pu faire à Rabelais l'aumône d'un peu d'indulgence pour sa verve gauloise. N'était-il pas un humaniste comme Luther et Calvin, un dévot de la langue grecque comme les Estienne ? Dès 1532, Calvin avait manifesté l'ennui que lui

(1) *Græcatur.*

(2) *Œuvres choisies de Rabelais*, 1572.

causait le *libertinage* de son ami[1]. En 1550, il le mit à l'*index* [2], tandis que Ramus le proclamait athée : Théodore de Bèze l'abandonnait ; Robert Estienne, réfugié à Genève, reprochait à ses propres persécuteurs, les théologiens de Paris, de n'avoir point encore brûlé l'athée Rabelais [3]. « Il jette souvent des pierres dans notre jardin », disait Henri Estienne, qui le mit en bon rang au chapitre des Blasphémateurs [4]. Henri ayant paru tiède au Consistoire, celui-ci le réprimanda et le nomma « à bon droit le *Pantagruel* de Genève, et le prince des athéistes » [5]. C'est ainsi que Genève vengeait Rome. Rabelais et son héros, pour les âmes simples que troublait la foi violente des réformateurs, semblaient deux figures de l'Antechrist.

Non moins âpres que les moines et les calvinistes furent ses anciens amis, les poëtes de la Pléiade, conduits en guerre par Ronsard, et qu'appuyaient les Sorbonistes. La faveur des Du Bellay et des Guises pour le curé de Meudon

(1) Lettre citée par LE DUCHAT.

(2) *Tractat. de Scandalis.*

(3) V. MAGNIN, sur les Estienne, *Journ. des Sav.*, 1er janvier 1841.

(4) *Apologie pour Hérodote.*

(5) *Hist. littér. de Genève,* I, 364.

inquiétait leur sommeil. La Pléiade vivait des bienfaits des Guises. Ronsard, leur ancien page, du haut de sa tour, surveillait en bas, dans la cure du village, le vieux railleur qui, visité de tout Paris, criblait d'épigrammes le roi des poëtes, l'hôte *impécunieux* du château. Rabelais d'ailleurs avait, quinze ans plus tôt, prédit et critiqué Ronsard; le noble Limousin qui *déambule par l'inclyte cité qu'on vocite Lutèce,* n'était-il pas le héraut de la Pléiade ? Ces novateurs méprisaient la vieille langue, mais ils s'étaient ralliés à la réaction catholique qui, fortifiée par les guerres religieuses, régnera sur la France au temps de la Ligue. Rabelais leur appartenait donc tout entier. La Sorbonne était avec eux; les distiques d'Antoine de Gouvéa vengeaient, à leur profit, le théologien André de Gouvéa, l'*Engoule moustarde* (1), qui s'était reconnu au catalogue de Saint-Victor, à l'article : *De moustarda post prandium servienda, lib. quatuordecim* (2). A peine l'ennemi était-il mort, que le chœur poétique l'accabla sans crainte : Baïf, Joachim Du Bellay, Ronsard, lui firent des épitaphes. Mais Ronsard était un grand poëte : seul, il trouva les images colorées et le rhythme sonore qui portèrent

(1) Th. DE BÈZE, *Hist. des Églises réformées de France,* I.
(2) II, 7.

l'écho de ces haines de lettrés et de sectaires à tous les ennemis de Rabelais, jusqu'au fond des cloîtres, jusqu'aux murs sombres de Saint-Pierre de Genève :

. . . .
Une vigne prendra naiſſance
De l'eſtomac et de la pance
Du bon Rabelais qui boivoit
Toujours, cependant qu'il vivoit.
. . . .
. . . quand l'ardente canicule
Ramenoit la ſaiſon qui brûle,
Demi-nu ſe trouſſoit les bras,
Et ſe couchoit tout plat à bas,
Sur la jonchée entre les taſſes,
Et parmi les eſcuelles graſſes
Sans nulle honte ſe touillant,
Alloit dans le vin barbouillant
Comme une grenouille en la fange ;
Puis yvre chantoit la louange
De ſon amy le bon Bacchus.

A ce moment, les trois partis formèrent une triple alliance, et mirent en commun toutes leurs rancunes dans le dernier chapitre de la légende. Ils proclamèrent, en dépit des témoignages contraires, que Rabelais avait mal fini, comme il avait mal vécu. Le prêtre qui reçut sa confession publia qu'il était mort ivre. Sur le point d'expirer, il recueillit, dit-on, ses forces pour un dernier éclat de rire, et

cria : « Tirez le rideau, la farce est jouée. » Le mot est d'un lettré qui se souvient de la mort d'Auguste, mais est-il bien d'un mourant ? C'est pareillement un lettré qui inventa le fameux testament de Rabelais : « Je n'ai rien vaillant, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. » Cette plaisanterie est en effet déjà dans une lettre d'Érasme à Béda, datée de 1527. On peut aussi douter qu'il ait accueilli ainsi le prêtre qui lui présenta la communion : « Je crois voir mon Dieu tel qu'il était, quand il entra dans Jérusalem, triomphant et porté sur un âne. » Deux traits exempts d'amertume et d'impiété sont plus probablement authentiques. Quand on lui eut donné l'extrême-onction, il dit « qu'on lui avait graissé ses bottes pour le grand voyage ». La robe dont on le revêtit au moment de l'agonie lui inspira encore un jeu de mot : « *Beati qui moriuntur in Domino !* » Mais a-t-il véritablement adressé au page du cardinal de Châtillon cette grave parole : « Je vais quérir un grand Peut-être ! » Elle conviendrait assez à l'homme qui étudia les sciences à la fois incomplètes et profondes de son temps, contempla dans Rome même le déclin de l'Église, assista aux déchirements de la conscience religieuse et aux luttes doctrinales du XVIe siècle. Et s'il ne l'a pas prononcée, c'est aux

calvinistes, aux humanistes et aux rudes chrétiens de Genève qu'il faut en attribuer l'invention : ils purent bien manifester eux-mêmes l'incrédulité dont ils accusaient Rabelais par cette fière et triste sentence qu'on ne séparera plus ni de son nom, ni de son œuvre.

De la légende on retient ce qu'il plaît, selon que l'on aime ou n'aime pas Rabelais. Écartez-en la calomnie, la figure qu'elle vous présente est celle même de l'histoire, un peu grossie et fort enluminée. Mais les traits les plus visibles y sont une infatigable curiosité d'esprit, une façon libre de penser, de parler et d'écrire sur les choses religieuses, une belle gaieté gauloise, signe d'une sérénité d'âme peu commune. Molière, en un siècle meilleur, fut moins heureux que le curé de Meudon. Ce dernier point nous est acquis. Quant au reste, au tempérament original de l'esprit, à l'état intime d'une âme singulière, l'histoire et la légende ne nous en donnent que des aperçus trop fugitifs. C'est dans les pages du *Gargantua* et du *Pantagruel* que nous trouverons l'image achevée et vivante de Rabelais.

CHAPITRE II.

La Renaissance et l'esprit de Rabelais.

Rabelais a vécu au moment le plus grave de l'histoire moderne, dans cette première moitié du XVIe siècle qui vit l'achèvement de la Renaissance, le commencement de la Réforme et le grand effort de l'Église romaine au concile de Trente. Il fut le témoin d'une révolution de l'esprit humain et d'une crise extraordinaire du christianisme. De son temps la Renaissance qui, jusqu'à la fin du XVe siècle, en Italie, s'était rapprochée de l'antiquité plutôt par l'enthousiasme et la passion de la beauté que par la critique et la science, et avait donné plus de lettrés, d'artistes et de poëtes que d'érudits et de véritables philosophes, rencontra enfin, parmi les humanistes de France, d'Allemagne et des Pays-Bas, disciples des Italiens, mais supérieurs à leurs maîtres, d'excellents interprètes des lettres et de la culture antiques. Après la mort de Léon X,

après les désastres de 1527, la Renaissance était moins à Rome et à Florence, où les écoles d'art languissaient déjà, moins à Venise même, où la peinture était cependant encore loin de son déclin, que près des savants de ce côté-ci des Alpes, Reuchlin, Erasme et Budé, Mélanchthon, de Bèze et Calvin, Ramus, les Estienne et les Froben. L'Italie avait recherché dans le commerce des anciens l'inspiration et l'éducation de son génie, des formes littéraires pour ses écrivains, un goût délicat, un sentiment noble et vrai de la nature pour ses artistes; elle se nourrit de Platon et se détacha du moyen âge et de la scolastique longtemps avant le reste de la chrétienté : mais, trop éprise de la grâce et du bonheur, amollie peut-être par la douceur de son ciel, elle n'eut pas la force de rouvrir les sources profondes de la pensée, et de ranimer par la science la vie supérieure de l'âme. Elle manqua de rigueur et de décision dans les choses de l'esprit, comme de virilité et de sérieux en morale. Elle avait fondé la liberté intellectuelle, et se contenta du scepticisme; elle avait renoncé à l'austérité mystique, et s'endormit dans la sensualité (1). C'est

(1) V. RANKE, *Die Rœmischen Pæpste,* I, 76, 77: Mais il faut étendre à la France et aux Pays-Bas la remarque que le savant historien semble borner à l'Allemagne. Comp.

pourquoi les partisans de la réformation catholique des mœurs italiennes et de l'Église, tels que Savonarole, furent en général hostiles à la Renaissance ([1]). Celle-ci, au contraire, se concilia au delà des monts avec la Réforme, jusqu'au jour où les fureurs iconoclastes de l'Allemagne et la rigidité des calvinistes séparèrent de nouveau ces deux grands courants. Les humanistes pénétrèrent assez avant dans l'intelligence des ouvrages et du génie des anciens pour s'y approprier l'esprit de critique et d'analyse, condition première de toute science, à l'aide duquel les logiciens, les moralistes et les savants tentèrent de relever l'édifice des connaissances et des croyances humaines. Les érudits, poursuivant l'œuvre commencée aux dernières années du XV[e] siècle par Pic de la Mirandole et Reuchlin ([2]), découvraient en même temps, au delà de l'antiquité profane, la lit-

la lettre de TUNSTALL, évêque de Durham, à Budé (1517), sur les services rendus par celui-ci et par Érasme: « *Plus ad instaurandas humaniores litteras.... vos duo contulistis, quam omnes Perotti, Laurentii, addo etiam Hermolai, Politiani, cæterique omnes qui ante vos fuerunt.* » (*Correspond. de Budé.*)

([1]) Bartolom. ACQUARONE, *Vita di Girol. Savonar.*, I, cap. IX ; II, cap. III. — Pasq. VILLARI, *Stor. di Girol. Savonar.*, lib. II, cap. VII ; lib. III, cap. VI.

([2]) 1488, thèses de PIC DE LA MIRANDOLE, sur la *Kabbale*. 1494, traité de REUCHLIN, *De verbo mirifico*.

térature hébraïque, et représentaient la Bible et le Talmud à la conscience religieuse de l'Europe. Les philosophes enfin retrouvaient les méthodes rigoureuses et les raisonnements précis, réformaient à la fois la théologie, la rhétorique et la physique ([1]), affirmaient hautement l'indépendance et les droits de la raison. Par l'érudition, l'exégèse et le rationalisme, la Renaissance des *Barbares* se sépara plus ouvertement de la foi romaine que n'avait fait l'Italie elle-même par l'incrédulité moqueuse et les mœurs païennes. C'est pourquoi à Paris, à Rotterdam, à Bâle, à Genève, les deux révolutions intellectuelles du siècle parurent souvent se confondre. Un logicien comme Ramus, un lettré comme Henri Estienne, un pamphlétaire comme Hutten, un poëte comme Marot, appartenaient également à la Réforme et à la Renaissance. Quelques-uns, comme Érasme, par indifférence sceptique ou prudente sagesse, semblèrent hésiter entre les deux confessions; d'autres, comme Ronsard, se rangèrent franchement parmi les fidèles de la vieille Église. Quelle fut, au milieu de ses contemporains, la place de Rabelais? Comment a-t-il été, par ses travaux, par la portée de son gé-

([1]) V. WADDINGTON, *Ramus*, p. 355, 360, 368. Paris, Meyrueis, 1855.

nie, le représentant de la Renaissance? Dans quelle mesure a-t-il consenti à la Réforme? L'adhésion qu'il lui donna d'abord demeura-t-elle égale jusqu'à la fin de sa vie? Il n'y a pas, sur cet écrivain, de questions plus essentielles à débattre.

I.

A première vue, c'est bien un homme de la Renaissance. Il s'y rattache par ses amitiés, ses voyages, son humeur railleuse, par la diversité de ses connaissances, le tempérament de son esprit. Il est humaniste, médecin, jurisconsulte, grammairien, antiquaire, naturaliste, théologien; nul doute qu'il n'ait étudié toutes les langues que parle Panurge; plusieurs années avant Vésale, il institue des expériences publiques d'anatomie; il professe une opinion sur les institutions, les arts et les métiers de son temps; il connait la procédure, raisonne sur la gymnastique, décrit en termes exacts la manœuvre d'un navire. Cette variété d'aptitudes fut l'un des traits originaux de la Renaissance, surtout en Italie [1]. Un Léonard de Vinci, un Bru-

[1] V. Jacob BURCKHARDT, *Cultur der Renaiss. in Italien.* Leipzig, 1869, p. 109.

nelleschi, un Michel-Ange pratiquaient à la fois plusieurs arts et abordaient la plupart des sciences; le marchand florentin lisait en son texte Aristote que lui dédiaient les érudits; l'armateur de Venise parlait les langues du Levant; Collenuccio, qui traduit Plaute, forme un musée d'histoire naturelle et fait avancer la cosmographie; le père de Cellini, architecte, musicien, dessinateur, entend le latin et écrit en vers; Pic de la Mirandole, qui a touché à toutes les connaissances humaines, est encore dépassé par Leo Battista Alberti, l'esprit le plus complet du XVe siècle, dont la maxime fut : *L'homme peut obtenir de soi-même tout ce qu'il veut* (1).

Cependant Rabelais n'eût été, dans Florence ou dans Rome, qu'un étranger, un *ultramontain*. Il a manqué en effet du don éminent des Italiens, le sentiment, le goût toujours présent de la beauté. Ceux-ci furent, en toutes choses, d'incomparables artistes, tellement habitués à orner leur vie, à l'arranger comme une œuvre d'art, à jouir dans leurs cités et leurs monuments, leurs fêtes triomphales, leurs palais et leurs villas, du charme ou de la noblesse des formes, qu'ils deman-

(1) V. MURATORI, XXV, col. 295, sq. — VASARI, IV, 52, sq.

daient sans cesse à leurs spéculations savantes, comme à leurs plaisirs, et jusqu'aux périls mortels de la politique, la volupté de l'idéal. L'éducation de Rabelais ne lui a certainement pas donné le sens poétique. Il naquit dans une petite ville obscure, dont la *Cave peinte* lui parut une merveille plus rare que les plus belles cathédrales; il grandit au fond d'un couvent de Touraine; dans la monotonie et la médiocrité de la vie monacale, il ne put rencontrer cette culture élégante, cet enthousiasme de la pensée si fréquents chez les moines d'Italie. Quand il déposa l'habit de cordelier et se mit à parcourir une partie de l'Europe, l'originalité de son esprit était fixée, et les études médicales qu'il entreprit alors passionnément arrêtèrent encore en lui les élans de l'imagination. Sa féconde invention, tout entière détournée vers la critique pénétrante de la nature humaine et de la société, édifia, dans ce domaine de la fantaisie moqueuse qui est le monde idéal des satiriques, une étonnante épopée; la réflexion du philosophe le porta plus d'une fois en présence de la beauté morale; mais la grande poésie des choses visibles ne s'éveilla point dans son cœur [1]. Ses paysages

(1) V. l'effort qu'il tente un instant dans la description de Thélème.

sont petits et ternes; il semble indifférent au cadre pittoresque où les peintres et les poëtes italiens, fidèles aux conseils des moralistes et aux théories des savants, renfermaient avec amour leurs personnages (1). Ses géants, qui pourraient cheminer, comme les dieux d'Homère, sur le front des montagnes, se meuvent familièrement dans les plaines plates de la Beauce, ou les prairies de la Loire. «Après disner, tous allèrent (pelle-melle) à la Saulsaie, et là, sus l'herbe drue, dancèrent au son des joyeux flageolletz et doulces cornemuses, tant baudement que c'estoit passe-temps céleste les veoir ainsi soy rigouller (2).» De ses voyages à travers les plus nobles cités de l'Italie, il ne lui reste que les souvenirs vagues d'Épistémon (3). « Lors curieusement contemplions l'assiette et beaulté de Florence, la structure du dôme, la sumptuosité des temples et palais magnificques. » Encore est-il peut-être lui-même du sentiment d'un *moine* de la compagnie qui, « tout fasché », s'écrie : «Je ne sçay que diantre vous trouvez icy

(1) PÉTRARQUE, *Epist. famil.*, VII, 4. — *Itinerar. syr.*, p. 557. — ÆN. SYLVIUS, *Comment.*, passim. — *Lettere pittor. Aretino au Titien*, III, 36. — L. B. ALBERTI, *De re ædificat.*, VIII, 1.

(2) I, 4.

(3) M. FEUGÈRE fait sur Érasme une remarque semblable. *Érasme*. Paris, Hachette, 1874, p. 40.

tant à louer. J'ay auſſi bien contemplé comme vous, et ne ſuys aveuigle plus que vous. Et puys : Qu'eſt-ce? Ce ſont belles maiſons. C'eſt tout... En toute ceſte ville encores n'ay-je veu une ſeule rouſtiſſerie... Ces ſtatues antiques ſont bien faiƈtes, je le veulx croire : mais par sainƈt Ferreol d'Abbeville, les jeunes bachelettes de nos pays ſont mille fois plus advenentes (1). » Le bon Philippe de Comines, peu lettré, et la tête pleine d'intrigues diplomatiques, avait jadis mieux vu et admiré Venise : «Tant de clochers et de monaſtères, et ſi grand maiſonnement, et tout en l'eaue » ; le cortége éclatant des ambassadeurs le long des palais du Grand-Canal, et les splendeurs orientales de Saint-Marc (2).

Du spectacle singulier que Rome offrait quelques années après l'attentat du connétable de Bourbon, Rabelais n'a guère retenu que le fourmillement des robes de moines aux couleurs variées et l'éternel bourdonnement des cloches. Dans sa lettre à l'évêque de Maillezais (3), il signale la rareté des matelas qu'ont enlevés les lansquenets de Frondsberg, et la pauvreté de Clément VII, « apparente

(1) IV, 9.
(2) *Mémoires*, VII, 15.
(3) T. VI, p. 63.

plus qu'en pape qui feuſt depuis trois cens ans en çà» ([1]). Ne lui demandez pas une plus profonde impression de cette chute tragique dont la chrétienté entière s'était émue, que déplorèrent dans leurs chansons les soldats du marquis de Saluces, et qui inspirait encore, à Rome et en Italie, la poésie populaire :

Ahi sconsolata me, misera Roma !

Il n'a pas été touché, comme Montaigne, du charme de la vie dans Rome, ou, comme Joachim Du Bellay, de l'air original de ce monde ecclésiastique, de sa politesse mêlée d'onction et d'hypocrisie :

Marcher d'un grave pas, et d'un grave ſouci,
Et d'un grave ſouris à chacun faire fête,
Balancer tous ſes mots, répondre de la tête,
Avec un *meſſer non,* ou bien un *meſſer ſi,*
Entremêler ſouvent un petit *e cosi*...

Assurément les vestiges de l'antiquité l'ont intéressé ; il en énumère les plus illustres, mais d'une façon bien sèche, à propos du chemin que doit suivre l'Empereur à travers la ville, «la porte Sainct-Sébaſtian, tirant au champ Doly, *templum Pacis* et

([1]) Il rappelle, dans la *Sciomachie,* la belle défense de Du Bellay sur le pont Saint-Ange, t. VI, p. 26.

l'Amphitéâtre... les arcs triomphaux de Conſtantin, de Veſpaſian et de Titus, de Numetian et aultres » ([1]). Aucune réflexion qui se puisse comparer aux pensées philosophiques de Montaigne, aux émotions de Pétrarque assis sur les voûtes des Thermes de Dioclétien ([2]), à l'enthousiasme de Fazio degli Uberti pour cette Rome à qui il fait dire : *che comprender potrai quanto fui bella !* ([3]). Rabelais, antiquaire curieux, est étranger à cette poésie des ruines qu'ont goûtée les esprits délicats de la Renaissance, Boccace, le pape Pie II, le Pogge et Raphaël ([4]), et qui, après avoir ennobli l'œuvre de Claude le Lorrain et du Poussin, passa, au XVIII[e] siècle, dans les gravures de Piranesi.

Il aimait trop, dira-t-on, la vie abondante et bruyante, et ne pensait pas, comme le voyageur Ciriaco da Ancona, qu'il fût si doux « de réveiller les morts » ([5]). Mais, lorsqu'il tente de décrire les fêtes et les banquets donnés à Rome par le cardinal Du Bellay, on est de nouveau frappé de l'embarras

([1]) T. VI, p. 72.
([2]) *Epist. famil.*, VI, 2. — Cf., *ibid.*, II, 9 et 14.
([3]) *Dittamondo*, II, 3.
([4]) *Fiammetta*, 5. — Pii II *Comment.*, passim. — *Ruinarum Urbis descriptio.* — *La Supplique à Léon X*, t. II, du *Raphaël* de PASSAVANT.
([5]) Leandro ALBERTI, *Descriz. di tutta l'Italia*, fol. 285.

du peintre, et du médiocre éclat de ses couleurs [1]. Son récit, très-complet et surchargé de détails, est moins un tableau qu'une suite d'épisodes au mouvement indécis, dont l'effet est amoindri par les énumérations de personnages; il tourne souvent au procès-verbal, et ne se relève que sur les incidents comiques ou les réflexions plaisantes. « En ces tournoy et feſtin je notay... que, de tant de vaiſſelle d'argent, en laquelle tant de gens de divers eſtatz furent ſervis, il n'y eut rien perdu n'eſgaré. » Les descriptions plus sobres de Vasari [2] indiquent mieux le magnifique aspect de ces réjouissances chères aux Italiens du XVe et du XVIe siècle, qui parfois, dans les relations du temps, revivent encore pour nous avec toute leur beauté [3]. « Nous avons veu ce que perſonne en Rome vivant ne veit, perſonne en Rome vivant ne verra [4]. » Cependant le souvenir des fêtes d'Alexandre VI et de Léon X n'était pas effacé. Mais Rabelais eût donné tous les tournois du monde pour une plante singulière, ou un manuscrit d'Hippocrate.

(1) *La Sciomachie*, t. VI.

(2) *Vite di Granacci, di Pontormo, di Piero di Cosimo, d'Andrea del Sarto.*

(3) V. GREGOROVIUS, *Lucrezia Borgia*, liv. II, sur les historiens des fêtes offertes à la duchesse de Ferrare.

(4) T. VI, p. 44.

La femme avait été la plus chère idole de la Renaissance. Pour elle les Italiens eurent un culte grave, une indulgence infinie. Au XVI[e] siècle, si nous rencontrons encore parmi eux un rayon de mysticisme, c'est dans l'amour. La vieille dévotion platonique des Walter de la Vogelweide et des Henri Frauenlob, l'exaltation de Dante, la douceur de Pétrarque reparaissent dans les sonnets de Michel-Ange à Vittoria Colonna. Le jour où Raphaël fit luire le sourire sur les lèvres des madones du Pérugin, il fut en Italie le maître par excellence. La grâce étrange, le regard perfide de la Joconde conviennent à l'âge et au pays où Lucrèce Borgia était, par l'irrésistible séduction de sa personne et de ses malheurs, reine dans la Péninsule. Nos poëtes de la Pléiade entrèrent dans cette dévotion amoureuse des Italiens, en même temps que les mœurs sérieuses de la Réforme rendaient à l'épouse et à la mère, sous le toit domestique des Estienne et des Holbein, sa place d'honneur. Le charmant traité consacré par Érasme au *Mariage chrétien* exprima cette forme plus sévère de la religion de la femme (1). Sur ce point délicat, Rabelais est décidément schismatique. Il n'a pour

(1) G. FEUGÈRE, *Érasme,* II[e] part., chap. III.

la femme ni l'adoration poétique des hommes de la Renaissance, ni le respect des Réformés. La tradition n'a gardé aucun souvenir de sa mère; on peut supposer qu'elle mourut avant d'avoir façonné le cœur et l'esprit de l'enfant. De très-bonne heure les moines s'emparèrent de son éducation, et lui inspirèrent le dédain de la créature dangereuse que notre moyen âge français a rudoyée plus encore qu'il ne l'a flattée. Même les *Chansons de Geste* ne lui épargnèrent pas les paroles déplaisantes. Le héros de la *Belle Aye d'Avignon* dit :

Par fame vint en terre li premerains pechiers,
Dont encore eſt li ſiecles pénés et traveilliés ;

et le poëte de la *Geste d'Auberi :*

Par fame ſont maint preudome abatu (1).

Rabelais, sorti du cloître, tout à fait guéri des terreurs monacales de sa jeunesse, ne sut point rejeter un préjugé d'éducation première. Il méprise la femme et s'en raille d'un ton d'impitoyable moquerie; la mésaventure conjugale, mille fois contée par les vieux auteurs, occupe une large part du

(1) *Hist. littér. de la France,* XXII, 325, 328.— V. GASTON PARIS, *Pourquoi les femmes sont si maltraitées par la littérat. popul. du moyen âge.* (*Rev. polit.*, 24 août 1875.) — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX, 363.

Pantagruel; le problème du mariage de Panurge n'amène sur les lèvres des sages que celui-ci consulte qu'une seule réponse, vague et menaçante, où retentit lamentablement le nom sinistre sous lequel Georges Dandin courbera la tête. Un bonhomme de théologien a beau lui vanter en style d'homélie lés félicités d'une union chrétienne et les vertus de la femme parfaite; Panurge s'écrie, « fillant les mouftaches de fa barbe » : « Vous voulez doncques... que j'efpoufe la femme forte defcripte par Salomon? Elle eft morte, fans poinct de faulte ([1]). » Écoutez maintenant le médecin, c'est-à-dire Rabelais lui-même : « Quand je diz femme, je diz un fexe tant fragil, tant variable, tant muable, tant inconftant et imperfaict, que nature me femble... s'eftre efguarée de ce bon fens par lequel elle avoit créé et formé toutes chofes quand elle ha bafty la femme.... Certes, Platon ne fçait en quel ranc il les doibve colloquer, ou des animans raifonnables, ou des beftes brutes...» Et Rondibilis démontre que cette bête est tout enflammée de fureur libertine. « Seulement vous diray que petite ne eft la louange des preudes femmes lefquelles ont vefcu pudicquement

([1]) III, 30.

et ſans blaſme, et ont eu la vertus de ranger ceſtuy effrené animal à l'obéiſſance de raiſon (1). » Pantagruel parle à son tour : « Femme avoir eſt l'avoir à uſaige tel que nature la créa, qui eſt pour l'ayde, eſbatement et ſocieté de l'home ; n'avoir femme eſt ne ſoy apoiltronner autour d'elle, pour elle ne contaminer celle unicque et ſupreme affection que doibt l'home à Dieu (2). » Sentence digne d'un moine du XII[e] siècle, et que ne rachètent pas assez ces vers aimables écrits sur la porte de l'abbaye de Thélème :

Cy entrez, vous, dames de hault paraige,
En franc couraige entrez y en bon heur,
Fleurs de beaulté à celeſte viſaige,
A droit corſaige, à maintien prude et ſaige (3).

II.

Il fut au contraire, par l'érudition et la culture libérale de la pensée, au premier rang dans l'histoire de la Renaissance française. En lui, le savant compléta l'humaniste, et l'étude de la nature affer-

(1) III, 32.
(2) III, 35.
(3) I, 54.

mit le sens critique du lettré. D'une lecture immense et de l'observation méthodique des choses vivantes sortit, muni de sa philosophie originale, l'un des esprits les plus puissants, les plus libres et les plus modérés du xvie siècle.

N'oublions pas qu'il fut, dans la restauration des lettres grecques en France, l'un des ouvriers de la première heure. Il se rattache tout d'abord au groupe de Guillaume Budé, à l'école d'Érasme, aux humanistes qui précédèrent la fondation du Collége de France (1531) (1). Il appartient encore, par ses relations d'amitié comme par sa polémique, à l'époque féconde de Théodore de Bèze, de Calvin, de Ramus, de Turnèbe, de Dolet, de Morel, de Robert Estienne, c'est-à-dire à la période qui s'étend de 1530 aux grands travaux de Henri Estienne (2). Il pénètre dans toutes les directions de la science contemporaine; ses recherches embrassent l'enseignement même du Collége de France, le grec, le latin, l'hébreu, la philosophie, la médecine. Il continue les traditions de Pic de la Mirandole, de Reuchlin et d'Érasme, s'intéresse

(1) Lefèvre d'Étaples, Tissard, Vatable, Chéradame, Toussain, Pierre Danès, Lazare de Baïf, Ami, Guillaume Petit.

(2) V. Rebitté, *Guill. Budé,* p. 49.

aux sciences et aux langues de l'Orient, scrute les livres de la sagesse juive, contredit les *théologastres,* et, vingt années avant Ramus, attaque de front la scolastique. « J'entens et veux, écrit Gargantua à son fils, que tu aprenes les langues parfaičtement : premierement la grecque, comme le veut Quintilian; ſecondement la latine, et puis l'hebraïcque pour les ſainčtes letres, et la chaldaïcque et arabicque pareillement.... Puis ſongneuſement reviſite les livres des médicins grecs, arabes et latins, ſans contemner les thalmudiſtes et cabaliſtes (¹). »

Le point de départ de tous ces travaux, l'inspiration constante d'une telle activité d'esprit, fut l'étude des auteurs anciens, surtout des Grecs; ni les persécutions des moines, ni la rareté des livres ne ralentirent son zèle; la passion fut en lui plus forte que tous les obstacles. Comme Érasme et Budé, il put se proclamer son propre maître. « Je suis prêt, écrivait Érasme à Benserade, à mettre mes habits en gage, plutôt que d'être privé de livres grecs (²)... » « Je priray monſieur le Seelleur me envoyer le *Platon,* lequel il m'avoit preſté; je lui renvoiray bien toust », dit Rabelais au post-scrip-

(¹) II, 8.
(²) *Epist.,* 58.

tum d'une épître bouffonne (1). Jusque vers 1530, les livres manquèrent en France tout autant que les maîtres. L'Italie avait eu des professeurs de grec au temps de Pétrarque et de Boccace; sous les pontificats de Nicolas V et de Pie II, les manuscrits s'étaient multipliés dans les régions lettrées de la Péninsule (2). Aux dernières années du xve siècle, les presses de Milan, de Florence et de Venise répandirent les éditions d'Homère sur l'Europe entière. En 1498, Alde Manuce terminait Aristote et publiait Aristophane. En 1512, il donnait Platon (3). Le premier livre grec ne fut imprimé en France qu'en 1507 (4). La série des publications savantes ne commença réellement chez nous qu'en 1529, avec le Sophocle de Simon de Colines (5). Rabelais n'eut pas, comme Budé, la bonne fortune d'entendre les leçons de Jean Lascaris; il ne fut pas, comme Érasme, à Venise,

(1) *A M. le Baillif du Baillif des Baillifs,* t. VI, p. 89.

(2) Tiraboschi, VI, part. I. — Muratori, aux papes *Nicolas V* et *Pie II.*

(3) V. Ambr. Firmin Didot, *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise.*

(4) Rebitté, *Guill. Budé,* p. 35. — Le *Liber gnomagyricus* de Tissard.

(5) V. Egger, viie leçon de l'*Histoire de l'hellénisme en France.*

l'hôte d'Alde Manuce, à Padoue, l'ami de Marco Musuro (1). Quand il vint à Rome pour la première fois, l'éducation de son esprit était terminée. Au fond d'une cellule de Fontenay-le-Comte, guidé sans doute par la grammaire de Constantin Lascaris (2), et le dictionnaire grec édité en 1512 sous les auspices de Jérôme Aléandre, fortifié par les conseils de Budé et l'exemple de Pierre Ami, le jeune franciscain se fraya seul l'abord de cette littérature profane que l'Église n'aimait pas, et dont s'enivrait l'Italie depuis un demi-siècle. Mais la France tardait toujours à y goûter. Jusqu'au milieu du XVIe siècle, l'Université maintint obstinément la discipline pédagogique du moyen âge. Selon Denys Lambin, les langues grecque et hébraïque étaient encore sous François Ier ignorées dans les collèges de Paris. A peine y connaissait-on les noms d'Homère, de Pindare, de Thucydide, d'Euripide (3). « Je suis venu à Paris pour m'y occuper de grec, écrivait le 5 août 1517 Glareanus à Érasme, et mon espérance a été bien déçue. Ici

(1) TIRABOSCHI, VI, lib. III, 10 et 11. — *Erasm. Epistol.*, I, 671.

(2) Milan, 1476.

(3) Lettre à Charles IX, trad. par l'abbé GOUJET, *Mém. sur le Collège royal.*

aucun maître n'explique en public ou en particulier les grands auteurs. » « Personne, dit Galland, ne possédait même les premiers éléments de la langue, et ne pouvait lire un livre grec ([1]). » Gargantua rappelle éloquemment les misères intellectuelles de ses années de jeunesse, le monde assoupi dans l'ignorance gothique, les livres persécutés, toute bonne littérature détruite. « Mais, par la bonté divine, la lumiere et dignité a eſté de mon eage rendue ès lettres, et y voy tel amendement que de preſent à difficulté ſerois je receu en la premiere claſſe des petitz grimaulx, qui en mon eage virile eſtoys (non à tord) reputé le plus ſçavant dudit ſiecle ([2]). »

Rabelais et les grands humanistes de la Renaissance savaient que revenir à l'antiquité, c'était rajeunir l'esprit humain. Dante et Pétrarque avaient jadis salué les anciens comme maîtres de sagesse et de poésie; Machiavel, tombé du pouvoir, rassasié d'humiliations, leur demandait de graves consolations ([3]). Déjà les platoniciens de Florence avaient compris que l'hellénisme serait non-seule-

([1]) *Oraison funèbre de François Ier*.

([2]) II, 8.

([3]) *Inferno*, cant. III. — *Epist. famili.*, passim. — *Lett. famili.*, XXVI.

ment le charme de la vie morale, mais un principe de rénovation pour la science, et qu'il ouvrait au génie des hommes une carrière libre et immense. Cette notion fut très-claire chez Ramus ([1]). Le XVIe siècle ne semble-t-il pas proclamer, par la bouche de ce philosophe, la conquête même de la vérité : « Je tombai, comme conduit par quelque bon ange, en Xénophon, puis en Platon, où je connus la philosophie socratique, et lors, comme épris de joie, je mets en avant que les maîtres ès arts de l'Université de Paris étaient lourdement abusés de penser que les arts libéraux fussent bien enseignés ([2]). » Rabelais manifesta la même joie lorsque, parvenu à la maturité, il put compter les premières victoires de ce bataillon de lettrés dont il avait été le soldat d'avant-garde. « Maintenant

([1]) « Ce que je goûtais surtout, ce que j'aimais en Platon, c'était l'esprit dans lequel Socrate réfutait les opinions fausses, se proposant avant tout d'élever ses auditeurs au-dessus des sens, des préjugés et du témoignage des hommes, afin de les rendre à la justesse naturelle de leur esprit, et à la liberté de leur jugement : car il lui paraissait insensé qu'un philosophe se laissât conduire par les jugements du vulgaire qui, pour la plupart, sont faux et trompeurs, *au lieu de s'appliquer à connaître uniquement les faits et leurs véritables causes.* » WADDINGTON, *Ramus, sa vie et ses opinions*, p. 25.

([2]) *Remontrance au Cons. privé en la Chambre du Roy*, 1567.

toutes difciplines font reftituées, les langues inftaurées : grecque, fans laquelle c'eft honte que une perfonne fe die fçavant; hebraïcque, caldaïcque, latine... Tout le monde eft plein de gens favans, de précepteurs tresdoctes, de librairies très amples, qu'il m'eft advis que ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian, n'eftoit telle commodité d'eftude qu'on y veoit maintenant. Et ne fe fauldra plus doresnavant trouver en place ny en compaignie qui ne fera bien expoly en l'officine de Minerve... Je voy les brigans, les boureaulx, les avanturiers, les palefreniers de maintenant, plus doctes que les docteurs et prefcheurs de mon temps. Que diray-je ? Les femmes et filles ont afpiré à cefte louange et manne celefte de bonne doctrine ([1]). »

III.

Il n'y eut pas, dans ce festin de l'esprit, de convive plus vaillant que Rabelais. Il goûta à tous

([1]) II, 8. Rapprocher de ce passage la dédicace des *Lettres* de Manardi à André Tiraqueau, t. VI, p. 94 ; et la préface d'Alde Manuce à l'*Organon* d'Aristote, 1495. *Nostris vero temporibus multos licet videre Catones, hoc est, senes, in senectute discere.*

les écrivains alors connus de l'antiquité, se nourrit de toutes les traditions, toucha à toutes les doctrines. De son commerce avec les anciens, il emporta une érudition étonnante, d'un caractère très-large et en quelque sorte scientifique. Sa curiosité ne fut pas d'un pur lettré, qui, charmé seulement par la beauté du langage ou la générosité des sentiments, se borne aux poëtes, aux philosophes, aux historiens, aux orateurs. Il s'intéressa à la fois aux vues supérieures de la sagesse antique et aux singularités d'opinions des philosophes et des polygraphes, aux grands souvenirs de l'histoire, aux héros du vieux monde, et aux faits extraordinaires rapportés par les géographes, les voyageurs et les naturalistes; aux plus renommés poëtes, et à ceux dont l'art, encore imparfait, n'a laissé que de rares débris. « Et voluntiers me delecte à lire les moraulx de Plutarche, les beaulx dialogues de Platon, les monumens de Paufanias, et antiquitez de Atheneus [1]. » Il cite en même temps pour leurs « fciences profundes », « Homere, paragon de tous Philologes, et Ennie, père des poètes latins [2] ». S'il reproduit la comparaison que fait Platon du chant du cygne près de mourir, et des

(1) II, 8.
(2) I, *Prol.*

visions du sage à sa dernière heure, il ajoute : « Ælianus et Alexander Myndius efcrivent en avoir ailleurs veu plufieurs mourir, mais nul chanter en mourant [1]. » Il expose l'opinion des platoniciens sur l'état sublime de l'âme qui, le corps étant endormi, « s'efbat, et reveoit fa patrie, qui eft le ciel [2] » ; mais il n'accorde pas moins d'attention à telle partie singulière des théories médicales d'Hippocrate, à tel problème bizarre proposé par Alexandre d'Aphrodisias : « Pourquoy le leon, qui de fon feul cry et rugiffement efpovante tous animaulx, feulement crainct et revere le coq blanc [3] ? » Le moraliste a rappelé l'œuvre de justice accomplie par Hercule « les humains foullageant des monftres, oppreffions, exactions et tyrannies [4] » ; le médecin note que « Neron louoit les champeignons, et en proverbe grec les appelloit viande des Dieux, pource que en iceulx il avoit empoifonné fon prædeceffeur Claudius, empereur Romain [5] ».

Nous sommes donc en présence d'un esprit qui n'a dédaigné aucun des monuments de l'antiquité,

(1) III, 21.
(2) III, 13.
(3) I, 10.
(4) III, 1.
(5) IV, 50.

et qui a jugé convenable d'observer même les plus humbles faits. Non-seulement il invoque impartialement le témoignage de tous les écrivains anciens, mais il n'est satisfait qu'après avoir passé en revue la série des témoignages, et, par une complète énumération des sources où il a puisé, prouvé sa preuve elle-même. A propos du chiffre des soldats de Xerxès, il rapproche de l'assertion d'Hérodote celle de Trogue Pompée (1); sur les *Engastrimythes,* divinateurs et enchanteurs, il mentionne les qualifications différentes de Sophocle et d'Hippocrate, les traditions recueillies par Aristophane, Platon et Plutarque; il nomme tous les savants qui ont traité du problème des songes, depuis Hippocrate jusqu'à Pline (2). Il rencontre le mot fameux d'un « defefperé tyrant » : « Moy mourant, la terre foyt avecques le feu meflée », et signale l'altération de ces paroles sur les lèvres de «Neron le truant», selon Suétone. « Cefte deteftable parole, de laquelle parle Cicero, lib. 3 *De finibus*, et Seneque, lib. 2 de *Clemence,* eft par Dion Nicaeus et Suidas attribuée à l'empereur Tibere (3).» Archéologue et naturaliste, il compte et décrit toutes les espèces de

(1) II, 26.
(2) III, 13; IV, 58.
(3) IV, 26.

chaque genre, et ne s'arrête qu'après avoir réuni en un groupe complet toutes les formes semblables. On n'ajouterait guère d'exemple notable à sa liste des oracles, des antres et fontaines prophétiques de l'ancien monde ; il dénombre et dépeint toutes les sortes de bacchantes qui bondissent autour du char de Bacchus, les jeunes satyres de l'avant-garde de Silène, les « Satyres, Hemipans, Argipans, Sylvains, Faunes », de l'arrière-garde de Pan (1). Il recherche les plus célèbres cas de mort subite. « Fabius, preteur romain, lequel mourut ſuffoqué d'un poil de chievre, mangeant une eſculée de laict... Zeuſis le painctre, lequel ſubitement mourut à force de rire, conſiderant le minoys et pourtrait d'une vieille par luy repreſentée en paincture... (2) » Mais, à propos d'une mort fameuse, il rappelle les cas analogues, et range dans une même catégorie Hérode, roi de Judée, « L. Sylla, Pherecydes Syrien, præcepteur de Pythagoras, le poëte gregeoys Alcman et aultres (3) ».

Cependant, il ne suffit pas encore de puiser à toutes les sources, de considérer et d'énumérer tous les faits : une dernière condition est néces-

(1) V, 39.
(2) IV, 17.
(3) IV, 26.

saire à l'esprit de critique, l'appréciation juste des faits eux-mêmes, le sentiment vrai des réalités de l'histoire. Sans doute, on ne saurait demander aux lettrés du XVIe siècle cette notion précise de l'antiquité dont nous avons aujourd'hui l'ambition, et qu'achèvent chaque jour sous nos yeux des sciences encore récentes, mais dont la méthode est définitivement instituée. Il faut étudier désormais en dehors des historiens anciens une partie des fondements de l'histoire qu'ils ont édifiée, et ni les poëtes, ni les philosophes ne nous donnent plus le dernier mot des symboles sacrés de la Grèce et de Rome. La Renaissance, privée des instruments que Champollion, Eugène Burnouf, Ottfried Müller et leurs disciples ont mis aux mains des modernes, dut borner son œuvre critique à la restitution des textes, à l'interprétation des philosophies, à l'intelligence des mœurs et des institutions politiques de l'antiquité. Elle accomplit des travaux philosophiques de premier ordre, mais l'érudition militante de ses humanistes, si souvent mêlés aux agitations de leur temps, s'égara parfois assez loin de la vérité historique. Le Florentin Machiavel, dans ses *Discours sur la première Décade de Tite-Live,* ne voulut voir chez les Romains qu'une république démocratique, pareille à celle de Florence,

au lieu d'y reconnaître un État aristocratique semblable à celui de Venise. Le calviniste Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, fit seulement le procès aux mœurs de ses contemporains. « J'ai voulu, dit-il, eftre l'advocat d'Hérodote (1). » Et tout aussitôt, oubliant la cause et le nom même du vieil historien, il commençait de requérir en un véhément et long pamphlet contre les gens d'Église. Rabelais s'est moins préoccupé d'histoire et de politique que de morale et de science, et c'est dans ses vues sur les doctrines et les croyances religieuses des anciens qu'il faut mesurer la valeur du sens critique. Si Pic de la Mirandole crut trouver dans la Kabbale à la fois Platon et saint Paul, il n'est pas surprenant que Rabelais, par une interprétation conforme à l'exégèse hardie de la Renaissance, reconnaisse, dans les Dieux tutélaires des platoniciens, les Anges gardiens de la religion chrétienne (2), et que le grand Pan, dont la mort fut annoncée, sous Tibère, au pilote Thamos par un cri miraculeux, lui semble une figure de Jésus-Christ (3). Il est très-rare

(1) Édit. de La Haye, 1735 ; t. I, p. XLVI.

(2) T. VI, p. 24.

(3) « De celluy grand Servateur des fideles, qui feut en Judée ignominieufement occis par l'envie et iniquité des pontifes, docteurs, prebftres et moines de la loi mofaïcque...

cependant que l'imagination altère ainsi en Rabelais la rectitude du jugement. Lui-même il signale les illusions et les témérités des critiques anciens et de leurs modernes imitateurs. «Croyez-vous en votre foy qu'oncques Homere, efcrivant l'*Iliade* et *Odyssée*, penfaft ès allegories lefquelles de luy ont calfreté Plutarche, Heraclides Ponticq, Euftatie, Phornute, et ce que d'iceulx Politian a defrobé? Si le croiez, vous n'approchez ne de pieds ne de mains à mon opinion, qui decrete icelles auffi peu avoir efté fongées d'Homere que d'Ovide en fes *Metamorphofes* les facremens de l'Evangile (1). » Il aperçoit le trait essentiel des doctrines, et retrouve la physionomie originale des chefs d'écoles. Il nous montre « Heraclitus le pleurart (2) », « grand Scotifte et tenebreux philofophe (3) ». Au fabuleux pays de *Satin*, « en un coing là prés vifmes Ariftoteles tenant une lanterne,... efpiant, confiderant, le tout redigeant par efcrit (4). » Il sait indiquer,

Car à bon droict peult il eftre en languaige gregoys dict Pan, veu qu'il eft le noftre Tout. Tout ce que fommes, tout ce que vivons, tout ce que avons, tout ce que efperons, eft luy, en luy, de luy, par luy. » IV, 28.

(1) I, *Prol.*
(2) IV, 1.
(3) III, 17.
(4) V, 31.

par la gradation même des expressions, les aspects divers d'une théorie particulière chez plusieurs philosophes. « La terre desistoit leur prester nourrissement par vapeurs et exhalations, desquelles disoit Heraclitus, prouvoient les stoïciens, Ciceron maintenoit, estres les estoilles alimentées (1). » Il a peu de goût pour les systèmes « obscurs comme les nombres de Pythagoras (2) » ; il exprime par de fréquentes images le caractère subtil de la science grecque, même au sein des écoles les plus opposées. Socrate, « lequel premier avoit des cieux en terre tiré la philosophie, et d'oisive et curieuse l'avoit rendue utile et profitable, employoit la moitié de son estude à mesurer le saux des pulces, comme atteste Aristophanes le Quintessential (3) ». Pantagruel, la veille de son duel dialectique avec Thaumaste, « de toute la nuict ne faisoit que ravasser après... le livre de Plotin *De Inenarrabilibus,* le livre de Procle *De Magia*, de Anaxagoras, *περὶ Σημείων*;... tant que Panurge luy dist : Seigneur, laissez toutes ces pensées, et vous allez coucher (4) ». Epistémon achète, sur le port de l'île fantastique

(1) III, 3.
(2) V, *Prol.*
(3) V, 22.
(4) II, 18.

de *Médamothi*, un tableau « on quel estoient au vif painctes les Idées de Platon et les Atomes de Epicurus [1] ».

IV.

Un point considérable à étudier en toute recherche sur le génie critique d'un humaniste du XVIe siècle, est le suivant : A quelle cause s'est-il dévoué dans le débat philosophique que provoqua la restauration des lettres grecques et du platonisme, et où la scolastique reçut une mortelle blessure? A-t-il accepté sans réserve les idées généreuses, l'enthousiasme et les préjugés de ses contemporains? Et, si parfois la Renaissance a erré, s'est-il trompé toujours en même temps qu'elle?

Cette lutte mémorable qui fut, à côté de la crise religieuse, l'événement capital de l'époque, n'a pas été, en effet, exempte d'idées fausses et de malentendus. Les humanistes, tels qu'Érasme et Ramus, qui voyaient de près la stérilité de la vieille philosophie, réduite depuis Okam au jeu stérile du syllogisme, semblent tout d'abord injustes à l'égard de la première période où s'agitèrent avec grandeur

(1) IV, 2.

les plus hauts problèmes. Antérieurement à l'âge de déclin où, comme dit Ramus, de « ceſte boutique ſortirent *heiccitates, quidditates, ſuppoſitalitates,* et infinis autres monſtrueux vocables, ne ſervans que de terreur » ; avant même que l'École ne se fût enfoncée en ces ténèbres de Duns Scot signalées par Rabelais (1), le moyen âge n'avait-il pas retrouvé le problème métaphysique par excellence, et disputé durant deux siècles sur la réalité substantielle du monde idéal? Mais si l'on observe avec quelque attention les éléments premiers et la faute originelle de la scolastique, on est moins frappé de la sévérité des humanistes, et l'on aperçoit plus clairement à la fois les côtés justes de leur critique et les préjugés de leur doctrine.

Il est vrai que les scolastiques, en posant la question du Réalisme, s'étaient rattachés, sans le savoir, à la partie essentielle de la philosophie de Platon, et avaient un instant ranimé la tradition de la sagesse grecque, de Parménide à Proclus. Malheureusement pour l'École, elle ignora toujours la véritable méthode platonicienne, la Dialectique (2), et, comme l'Église adoptait alors Aristote et cherchait

(1) II, 7.

(2) Elle conserva ce mot, sans l'entendre, pour désigner la troisième division du *Trivium*.

en ce maître, mal connu et mal interprété, des modèles de raisonnement et des aperçus de métaphysique, on appliqua sans prudence les procédés rigoureux de la méthode de démonstration à une recherche transcendante que cette méthode même avait jadis détruite entre les murs du Lycée. C'était se condamner à n'élever qu'un édifice ruineux. Il n'est point de proposition générale, c'est-à-dire abstraite, qui puisse exprimer les réalités vivantes que seule atteint, à travers les choses sensibles, l'intuition de l'esprit, et aucun syllogisme n'enfermera jamais l'absolu dans sa majeure, pour donner Dieu dans sa conclusion. Dès qu'une science est soumise à une fausse méthode, l'objet qu'elle poursuit ne pouvant être obtenu, la méthode, de plus en plus raffinée, envahit bientôt la science tout entière, et le génie du savant s'épuise à multiplier des procédés inféconds, à compliquer des instruments inertes. Des la fin du XIVe siècle, la philosophie n'était plus que l'art de raisonner et de déraisonner, et l'esprit humain, fatigué et gâté, s'appliquait avec une sorte de stupeur maladive à débrouiller les prodigieux arguments des Cornificiens. Cependant l'alliance compromettante conclue par la théologie avec la philosophie peu religieuse d'Aristote devenait plus étroite à mesure

qu'augmentait la détresse de la scolastique. Il fallait bien recevoir des mains du Stagirite la vérité, qui semblait fuir éternellement. Ce n'était pas assez du syllogisme, de la théorie du premier Moteur, des profondes conceptions sur la matière et la forme : on prit encore en lui toutes sortes de notions et d'hypothèses sur la nature et le ciel; une cosmologie fausse, une physique caduque passèrent en symboles de foi scientifique et durèrent jusqu'au procès de Galilée, jusqu'à Descartes et Pascal. On n'oublia qu'une chose, de comprendre et de s'assimiler l'Aristote observateur, le maître de l'analyse, l'inventeur de tant de notions justes sur l'âme humaine, le gouvernement des sociétés politiques, la vie des animaux et des plantes (1). Tandis que, selon l'expression de Pierre de Celle, *la forêt d'Aristote finissait par étouffer l'autel du Seigneur* (2), les scolastiques cherchaient confusément à saisir dans l'ombre les réalités de l'ordre terrestre, et n'embrassaient que des fantômes.

Mais Aristote devait être à la fois l'apôtre philo-

(1) Les ouvrages de métaphysique et de physique furent même interdits plusieurs fois. (V. *la Légende d'Aristote au moyen âge.* [*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France,* 1874.])

(2) J. V. Le Clerc, *Hist. litt. de la France au* XIVe *siècle,* I, p. 371.

sophique et la terreur du moyen âge. Du fond des grandes écoles arabes d'Asie, d'Afrique et d'Espagne, il revenait aux universités de l'Europe chrétienne, traduit, interprété, altéré par Avicenne, Averroës et leurs disciples musulmans ou juifs. Une doctrine inquiétante, sortie d'une exégèse excessive de la psychologie et de la théologie du Lycée, la théorie de l'Intellect unique et universel, se glissait dans les écoles, s'alliait mystérieusement aux hérésies d'Amaury de Chartres, de David de Dinant, et des rêveurs de l'*Évangile éternel;* par elle l'indépendance substantielle des âmes particulières, et par conséquent l'une des parties fondamentales de la foi était compromise [1]. Les docteurs scolastiques mesurèrent clairement le danger : Guillaume d'Auvergne, Albert le Grand, saint Thomas, Gilles de Rome, Raymond Lulle, afin de sauver l'orthodoxie d'Aristote, réfutèrent l'auteur du *Grand Commentaire,* dont les idées, propagées encore par les écoles médicales qu'encouragea Frédéric II, déconcertaient évidemment les contemporains de Dante : au temps même où l'opinion attribuait à Averroës le livre : *Des Trois Imposteurs,* le poëte florentin n'osait lui refuser une place ho-

[1] V. RENAN, *Averroës.*

norable parmi les *hommes de grande valeur* qui n'ont pas échappé à la damnation.

Ippocrate, Avicenna e Galieno,
Averroe che'l gran Comento feo ([1]).

Le moyen âge donna dès lors un singulier spectacle : Aristote, dont on violentait la méthode et la doctrine, glorifié, et Averroës, le maître audacieux du péripatétisme arabe, décrié et maudit. Les peintres mystiques du XIVe siècle placèrent le Commentateur, au Campo-Santo de Pise, dans une fosse infernale, à côté de Mahomet et de l'Antechrist ; à Santa-Maria Novella, au nombre des hérétiques vaincus par saint Thomas, près d'Arius et de Sabellius ; dans les tableaux de Traini et de Gozzoli ([2]), Averroës apparaît terrassé par l'Ange de l'École, tandis qu'Aristote se tient debout, illuminé par un rayon céleste.

Les Arabes avaient été médecins non moins que philosophes. Padoue, Venise, Bologne, Ferrare, l'Italie lombarde, d'esprit positif et enclin au naturalisme, adoptèrent des doctrines qui semblaient favoriser le progrès des sciences de la nature. Mais l'attention des docteurs, ainsi ramenée à l'étude de

([1]) *Infer.*, IV.
([2]) A Sainte-Catherine de Pise et au Louvre.

l'homme, se porta d'autant plus curieusement sur l'étude de l'âme. Vers 1500, le problème de l'immortalité domine de très-haut dans l'enseignement des universités italiennes. La science penche décidément, au sein des écoles péripatéticiennes, du côté du matérialisme. Les disciples d'Averroës sont même dépassés en ce sens par les commentateurs directs d'Aristote, qui cherchent dans le texte grec du Stagirite, enfin restitué, et les gloses d'Alexandre d'Aphrodisias, des preuves pour leurs négations. Durant tout le xv[e] siècle, la Renaissance put choisir entre Platon et Aristote. Théodore Gaza, Georges de Trébizonde, Argyropule, Barbaro, Léonicus Thomæus, Pomponazzi, avaient renouvelé le Lycée antique (1); Gémisthe Pléthon et Bessarion, puis Marsile Ficin, Politien, Patrizzi, avaient promené dans les jardins de Florence les nobles entretiens de l'Académie. Il n'est pas douteux que nombre d'esprits généreux n'aient été alors disposés à accueillir d'un égal respect ces deux maîtres de la pensée humaine, et à confier à chacun d'eux la direction d'une partie de l'âme et de la science. Il eût été sage de réaliser la belle conception de Raphaël en son *École d'Athènes*, et de grouper

(1) TIRABOSCHI, t. VII, p. 11, lib. II, cap. 1.

libéralement le XVI[e] siècle autour de Platon et d'Aristote. Mais la Renaissance italienne montait, d'un coup d'aile trop puissant, vers l'idéal : la langue de Platon l'enchantait comme une musique; le charme divin dont s'étourdit Alexandrie de nouveau était évoqué. Le raisonnement sévère d'Aristote, les subtilités ou les formes barbares de ses commentateurs perdaient le péripatétisme. Pour les uns, Aristote avait inspiré les impiétés choquantes de l'averroïsme; pour les autres, il était le père de la scolastique. Le premier de ces préjugés est adopté formellement par Marsile Ficin (1); le second reparaît à chaque instant dans Ramus. Les humanistes passèrent donc en grand nombre du côté de Platon : Louis Vivès, Pic de la Mirandole, Mélanchthon, Érasme (2). La philosophie de la Renaissance, toute d'imitation au cours de sa première période italienne, dédaigneuse de l'expérience qu'Aristote lui eût enseignée, ne s'arrêta même pas à Platon, et se plongea bientôt dans l'éther pur de Plotin et de Proclus. La Réforme, à son tour, traita durement Aristote : Luther, Calvin, Zwingle, Pierre Martyr, songèrent à supprimer

(1) *Præfatio in Plotinum.*

(2) BRUCKER, *Hist. de la philos.*, t. IV, 308. — V. TIRABOSCHI, *loc. cit.*, cap. II. — ERASMI *Epist.*, 15 octob. 1519.

l'enseignement du péripatétisme. Un dernier malheur était encore réservé à cette grande doctrine. Ses médiocres défenseurs en France, au temps de Ramus, la déclarèrent, « au jugement de l'ordre très-sacré des théologiens, intimement unie à la religion (1) ». On ne pouvait l'attaquer « sans déclarer en même temps la guerre aux Souverains Pontifes ». Ramus écrivait, en 1543, dans un manifeste contre les scolastiques et les péripatéticiens : « Pour détruire de fond en comble ces repaires de sophistes, c'est une mort intrépide et glorieuse qu'il faut accepter au besoin (2). »

Il y avait, en dehors de ce violent conflit des écoles et des doctrines, une position excellente réservée aux humanistes libres des entraînements de la passion. Il nous semble que Rabelais, guidé par un esprit véritablement critique, sut l'adopter pour lui-même, et que, dans le choix d'un parti philosophique, il a surpassé le plus grand nombre de ses contemporains par l'indépendance et la modération de la pensée.

La scolastique fut peut-être la plus illustre victime de son livre. Mais nulle part il ne confondit avec elle le péripatétisme. Il eut, sur ces deux phi-

(1) WADDINGTON, *Ramus*, p. 127.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 36.

losophies, un discernement plus juste que les platoniciens de son siècle. Ce qu'il reproche à la science de l'École, l'obscurité des doctrines, la médiocrité des docteurs, le jargon impénétrable, l'abus ridicule du syllogisme, n'atteint pas Aristote. « Après avoir bien ergoté *pro et contra,* feut conclud en *Baralipton* que l'on envoyroit le plus vieux et ſuffiſant de la Faculté vers Gargantua, pour luy remonſtrer l'horrible inconvénient de la perte d'icelles cloches (1). » Et Janotus de Bragmardo d'argumenter à toute outrance. « *Omnis clocha clochabilis in clocherio*, etc. (2) » La fureur de raisonner hors de propos étant la maladie trop apparente des scolastiques, il suffisait, pour la juger, d'une bonne part de sens commun. La satire était plus difficile dès que le satirique abordait la doctrine elle-même : il courait le risque de frapper du même coup sur Aristote, et les parties de sa philosophie qu'entendirent et discutèrent profondément ses vrais disciples au moyen âge. Rabelais saisit, avec pénétration, le côté faible de l'École, le point même où elle commença de méconnaître et d'altérer le péripatétisme. La seule allusion qu'il ait faite au nom de saint Thomas n'a aucune portée philosophi-

(1) I, 18.
(2) I, 19.

que ([1]). Duns Scot, au contraire, fut en son livre le bouc émissaire chargé de tous les péchés d'Israël. Seul, à côté de Raymond Lulle, il représente la métaphysique à la « fort magnificque librairie » de Saint-Victor ([2]) : *Barbouillamenta Scoti*, le *Gâchis de Scot*, « les ſentences ſcotines et obſcures » ([3]) du *Docteur subtil*, qui troubla d'une façon irrémédiable la notion péripatéticienne des scolastiques. Il affirma, contre l'école dominicaine, que les universaux sont les seuls êtres réels; il inventa, pour expliquer les individus, une entité particulière, distincte de la matière et de la forme, l'*essence*, type éternel du genre et de l'espèce ([4]). C'était, par un raffinement inutile, réduire à une pure abstraction la forme d'Aristote, et, par conséquent, bouleverser de fond en comble la doctrine du Lycée. A dater de ce jour la scolastique, divisée en deux factions, s'était rapidement détruite de ses propres mains. Pantagruel en visita les ruines, au royaume d'*Entéléchie*, ou palais de la *Quinte Essence*, cette cinquième cause inconnue du Stagirite, en dépit des prétentions de ses disciples infidèles : « Aristo-

([1]) III, 2.
([2]) II, 7.
([3]) I, 6 ; III, 17 ; V, *Prol.*
([4]) *Opera.*, t. III, *Quæst.* 7.

teles, prime homme et paragon de toute philoſophie, feut parrin de Noſtre-Dame Royne; il tres bien et proprement la nomma Entelechie ([1]). » C'est ici le séjour de la rêverie, la contrée éthérée de l'abstraction. *Quinte Essence* y guérit les maladies par chansons : à sa table on ne sert que « cathegories, ſecondes intentions, antitheſes, metempſichoses, tranſcendentes prolepſies ([2]) ». Ses officiers s'exercent aux œuvres les plus sublimes : « Autres tiroient laict des boucqs, et dedans un crible le recevoient à grand profit de meſnage... Autres chaſſoient aux vents avec des rets, et y prenoient eſcrevices decumanes... Autres de néant faiſoient choſes grandes, et choſes grandes faiſoient à néant retourner ([3]) ». Ames bienheureuses, si l'insolence des ennemis d'Entéléchie n'inquiétait leur félicité, « Theodorus Gaza, et Argyropile, et Beſſarion, et Politian, et Budé, et Laſcaris, et tous les diables de ſages fols, le nombre deſquels n'eſtoit aſſez grand s'il n'euſt été recentement accru par Scaliger, Bigot, Chambrier, François Fleury », tous les lettrés de la Renaissance coalisés contre la vieille science ([4]).

([1]) V, 19.
([2]) V, 20.
([3]) V, 22.
([4]) V, 19.

Sous quel drapeau philosophique s'enrôla donc cet adversaire éclairé de la scolastique? On l'aperçoit tour à tour au camp des platoniciens et parmi les derniers adeptes du péripatétisme; il honore Platon du surnom de *divin*, de *prince des philosophes* (1), et place à l'entrée de son œuvre, comme un symbole, la figure ironique de Socrate, et la parabole d'Alcibiade au banquet d'Agathon (2). Il invoque l'autorité du fondateur de l'Académie avec le respect d'un disciple, cite le *Cratyle*, le *Philèbe*, le *Gorgias*, les *Lois*, le *Criton*, le *Timée*, la *République* (3). Il rappelle les plus hautes doctrines du platonisme, le mythe de la naissance de l'Amour (4), les consolations religieuses du *Phédon* (5). Il interprète la théorie des idées dans la langue à demi mystique d'un Alexandrin. L'âme, dit-il, par le sommeil « receoit participation insigne de sa prime et divine origine, et en contemplation de ceste infinie et

(1) II, 17; IV, 37.
(2) I, *Prol.*
(3) I, *Prol.*, 1, 8, 46; III, 5, 10, 36; IV, 57; t. VI, p. 94.
(4) IV, 57.
(5) Les bons dæmons... voyans les humains prochains de mort, comme de port tres seur et salutaire, port de repous et de tranquilité, hors les troubles et sollicitudes terrienes, les saluent, les consolent, parlent avecques eulx, et jà commencent à leurs communicquer art de divination. III, 31.

intellectuelle ſphære, le centre de laquelle eſt en chacun lieu de l'univers, la circunférence poinct (c'eſt Dieu, ſelon la doctrine de Hermes Triſmegiſtus), à laquelle rien ne advient, rien ne paſſe, rien ne dechet, tous tems ſont præſens ([1]) ». Dans Aristote il ne cherche aucune inspiration transcendante, mais seulement des notions d'histoire naturelle ou de morale, des témoignages sur les animaux et les plantes, les esprits vitaux, la vie du cœur, les songes, le tempérament des femmes; à peine mentionne-t-il en passant quelque point de métaphysique, la théorie de l'infini ou celle du mouvement spontané ([2]).

Il est certain cependant que Rabelais appartient plutôt au groupe des péripatéticiens. Le néoplatonisme des Italiens manquait de vues précises sur les choses de la nature; Marsile Ficin y fit rentrer les subtilités pythagoriciennes, les rêveries alexandrines, la théurgie de Jamblique. « Je ne veulx diſputer, dit Thaumaste, en la maniere des academicques par declamation, ny auſſi par nombres, comme faiſoit Pythagoras, et comme voulut faire Picus Mirandula à Romme ([3]). » De Plotin

([1]) III, 13.

([2]) I, 3, 9, 10, 14, 23; III, 13, 27, 32, 47; IV, 8, 17; V, *Prol.* 25, 30, 39.

([3]) II, 18.

et de Proclus, Rabelais mentionne particulièrement des traités de magie (1). La méthode et les doctrines d'Aristote répondaient bien mieux à cette curiosité de l'observation qui l'entraîna vers les sciences naturelles. La médecine le rattacha définitivement au péripatétisme. On peut relever dans son livre plus d'un trait conforme à la théorie du vitalisme, que Montpellier tira du philosophe grec, et qui fut, jusqu'à ces derniers temps, l'orthodoxie de cette école médicale (2). A Montpellier, Rabelais rencontra la science des docteurs arabes. Cette ville, qui fut de bonne heure en rapport avec les Sarrasins et les Juifs d'Espagne, vit traduire les œuvres médicales d'Averroës (3). Les médecins averroïstes, si nombreux au XVIe siècle

(1) II, 18.

(2) DAREMBERG, *Hist. des Sciences médic.,* ch. XXXII. Contemplez la forme d'un home attentif à quelque eſtude : vous voyrez en luy toutes les artères du cerveau bandées comme la chorde d'une arbaleſte, pour luy fournir dextrement eſpritz suffiſans à emplir les ventricules du ſens commun, de l'imagination et apprehenſion, de la ratiocination et reſolution... et agilement courir de l'un à l'aultre par les conduictz manifeſtes en anatomie ſus la fin du retz admirable on quel ſe terminent les arteres, leſquelles de la feneſtre armoire du cœur prenoient leur origine, et les eſprits vitaulx affinoient en longs ambages pour eſtre faicts animaux. III, 31.

(3) RENAN, *Averroës,* p. 173.

dans les villes de l'Italie septentrionale, attirèrent sans doute l'attention du secrétaire de Du Bellay au cours de ses voyages dans la Péninsule ([1]). On n'a pas oublié qu'il publia en 1532 les *Lettres médicales* de Manardi de Ferrare, péripatéticien très-décidé ([2]) et très-indépendant, dont la critique sait mettre en lumière les sources grecques et les parties défectueuses de la science arabe, et ne s'exerce pas moins sur Hippocrate que sur Avicenne. Rabelais ne repoussa pas la tradition des commentateurs du Stagirite, et, plus équitable que les médecins hellénistes, qui ne croyaient plus qu'en Hippocrate et Galien ([3]), il professa sur la médecine des Grecs, sans dédaigner celle des Musulmans et des Juifs. Il emprunte aux Arabes leurs opinions, leurs termes anatomiques ([4]) et leurs drogues ([5]); il invoque les maximes d'Avicenne et

([1]) Sous Alphonse II, la cour d'Este suivait encore les leçons d'Antoine Montecatino sur Averroës et Aristote. Au milieu du XVIe siècle, à Venise, nous trouvons Nicolas Massa.

([2]) V., lib. III, cap. IV, de l'édition de Lyon, 1557, le passage sur Leonicus, *medicinæ ficuti bonarum artium omnium cultor eminentiſſimus.* — V. TIRABOSCHI, t. VII, II, 645.

([3]) DAREMBERG, *Op. cit.*, t. I, 325.

([4]) *Al-Katim,* pour le péritoine, III, 20; IV, 31.

([5]) III, 18.

d'Averroës ([1]), les calculs astrologiques d'Albumasar, les interprétations des casuistes hébreux Rabi Kimy et Rabi Aben Ezra ([2]). Voici enfin un dernier écho de la métaphysique singulière qui, sortie des écoles de l'islam, avait agité le moyen âge chrétien : « Je croy (dit Pantagruel) que toutes âmes intellectives sont exemptes des cizeaulx de Atropos. Toutes sont immortelles, anges, démons et humaines ([3]). » Rabelais fut donc, en philosophie, un esprit libéral et tempéré. S'il embrassa, par prédilection de savant, le péripatétisme, il se façonna néanmoins, autant que les plus lettrés parmi ses contemporains, à la culture platonicienne, et s'il attaqua les chimères de la scolastique, il ne jugea pas que tout fût à dédaigner dans l'œuvre intellectuelle du passé.

V.

Le discernement critique en matière de philosophie et de science n'est pas, chez Rabelais, le seul témoignage de la virilité de la pensée. Il fut sur toutes choses l'un des plus libres esprits de la Re-

([1]) I, 10; III, 46; V, *Prol.;* t. VI, p. 8, 11; IV, *Épît. à Mgr. de Châtillon.*

([2]) T. VI, p. 11; II, 17.

([3]) IV, 27.

naissance. Comme il avait rompu avec la sagesse sénile des derniers scolastiques, il se détacha des illusions et des croyances enfantines que légua le moyen âge à quelques-uns des meilleurs représentants des temps nouveaux. D'étonnantes superstitions troublent, au XVIe siècle, les humanistes, les théologiens, les platoniciens, les artistes et les politiques. Machiavel croit, comme Cellini, à l'influence des astres sur les destinées humaines (1). « Il y a, dit Guichardin, des êtres aériens qui s'entretiennent avec les hommes, je le sais par expérience (2). » Les philosophes du groupe de Marsile Ficin admettaient la présence invisible d'esprits qui se manifestent par les présages et les songes (3). Ni les railleries de Pétrarque et de Sacchetti, ni la critique sensée des deux Villani, ni le livre de Pic de la Mirandole *Contre les astrologues* (4), ne guérirent les Médicis eux-mêmes de leur crédulité.

(1) *Discorsi,* I, 56.

(2) *Ricordi politici,* CCXI.

(3) FICINI *Theol. Platon. de Immort. anim. Duodevig. lib.* Parisiis, 1559. — MACHIAVEL, *loc. cit.* et *Stor. fior.*, IV et VIII. — POGGII *Facetiæ,* fol. 174. — POLITIEN, *Conjur. Pactian. Comment.* ap. ROSCOÉ, *Léon X.* — PIERO VALERIANO, *De Infelicit. literat.* — RANKE, *Rœm. Pæpste,* I, 247.

(4) *Epist. senil.*, III, 1. — *Novel.*, 151. — Giov. VILLANI, III, 1; X, 39; XI, 2; XII, 4.

Marsile Ficin n'avait-il pas prédit au jeune Giovanni qu'il s'assoirait sur la chaire de Saint-Pierre (1) ? Pomponace, qui niait l'immortalité de l'âme, écrivit un traité de magie. Les sciences occultes, l'alchimie, la chiromancie, la divination, passaient de Trevisano à Paracelse, de Jérôme Cardan à Della Porta. On évoquait les morts, on conversait avec les démons (2). Mélanchthon rapportait dans ses lettres de prodigieuses histoires; Marcello Palingenio rencontrait dans la campagne de Rome, près du mont Soracte, trois personnages surnaturels (*divi*), descendus de la lune; un quatrième survint, qui leur donna des nouvelles de Clément VII (3). Luther se débattait contre Satan dont la voix ressemble, dit-il, au grognement du porc : il lui lançait son écritoire à la tête. Il mêle, dans ses *Propos de table*, à des légendes de couvents sur le diable, les vieilles croyances allemandes sur les génies familiers, les lutins et les Kobolds (4). Érasme raconte sérieusement

(1) Paolo Jovio, *Vita Leon. X*, III.

(2) Corn. Agrippa, *De occulta philos.*, cap. 39. — V. les *Mémoires de Cellini*.

(3) Zodiacus, *Vitæ*, X, 770.

(4) A la Wartbourg, les démons pénètrent dans son alcôve et brisent des noisettes aux solives du plafond. *Tischreden*, 1446, de l'édit. de Francfort, 1854.

comment le diable brûla une petite ville d'Allemagne, le Jeudi saint de l'année 1533 [1].

Rabelais a soufflé sur tous ces fantômes. Il se déroba aux séductions du merveilleux, et ne souffrit point des terreurs de la superstition. Il pensa, comme son maître Giovanni Manardi, que le médecin devait observer le battement du pouls plutôt que la figure des astres [2]. Le savant ferrarais avait rappelé l'éclatante condamnation de l'astrologie par Pic de la Mirandole et Savonarole [3]. « De aſtronomie ſaiche en tous les canons, écrit Gargantua à son fils ; laiſſe moi l'aſtrologie divinatrice et l'art de Lullius, comme abus et vanitez [4]. » La *Pantagruéline prognostication* est une piquante parodie des prédictions que font les « Aſtrophiles, Hypernépheliſtes, Anemophylaces, Uranopetes et Ombrophores ». « Quelque choſe que vous diſent ces folz aſtrologues de Lovain, de Nurnberg, de Tubinge et de Lyon, ne croyez pas

[1] FEUGÈRE, *Érasme,* p. 361. D'ailleurs il ne faut pas oublier l'importance du dogme du démon dans la théologie des docteurs de la grâce et de la tentation. — V. S. AUGUSTIN, *Cité de Dieu,* XV, 23, sur les *Faunes, Sylvains* et *Incubes.*

[2] *Epistol. medicin.,* II, 1.

[3] *Ibid.* et XV, 5 ; *De Falsitate judiciariæ astrologiæ.*

[4] II, 8.

que cefte année y aie aultre gouverneur de l'univerfel monde que Dieu le créateur ([1]). » Rabelais écrivait de Rome, en 1535, à l'évêque de Maillezais : « Je vous envoie un livre de prognoftics duquel toute cette ville eft embefongnée, intitulé : *De Everfione Europæ*. De ma part je ny ajoufte foy aucune ; mais on ne veit oncques Rome tant adonnée à ces vanitez et divinations comme elle eft de prefent ([2]). » C'est en vain que Her Trippa énumère pompeusement en présence de Panurge et d'Épistémon les mille sortiléges des sciences occultes, « comment par art de aftrologie, geomantie, chiromantie, metopomantie, et aultres de pareille farine, il prædict toutes chofes futures » ; l'ami de Pantagruel maudit le devin dont la prophétie lui est aussi déplaisante que celle de la Sibylle. « A trente diables foit le marrane, forcier au diable, enchanteur de l'Antichrift ([3]) ! » Si Rabelais se rit de l'impudence des faux prophètes, il prend aussi en pitié la crédulité des simples qu'épouvante l'apparition des esprits de l'autre monde. Pour lui, les possédés en qui s'agite et vocifère le démon ne sont que « abuseurs de fimple peuple ». Il cite

([1]) T. VI, p. 7 et 8.
([2]) *Ibid.*, p. 68.
([3]) III, 26.

l'exemple d'une femme de Ferrare qui, en 1513, portait dans ses flancs « la voix de l'efprit immonde » ; si on l'interrogeait sur les choses futures, « toujours mentoit, jamais n'en difoit la vérité... marmonnant quelques motz non intelligibfes et de barbare termination » (1). La religion du Diable semblait grandir alors à mesure que baissait la foi religieuse. Panurge, chrétien très-médiocre, demeure fidèle aux enseignements du « reverend Pere en diable Picatris, recteur de la Faculté diabologicque » de Tolède; il raisonne sur la nature subtile et aérienne des êtres infernaux (2). Mais Rabelais, moins crédule, signale, à la bibliothèque de Saint-Victor, le traité de Merlinus Coccaius sur la *Patrie des diables,* à côté du *Boutavent des alchymiftes*, et le manuel *pour l'évocation des diables et diableſſes,* près de l'*Apparition de ſaincte Geltrude à une nonnain de Poiſſy* (3).

Il sut faire néanmoins sa part au scepticisme, et, tout en rejetant les superstitions de la Renaissance, il fut, pour les choses de la vie morale, supérieur à un grand nombre de ses contemporains. Assurément les esprits délicats seront toujours choqués

(1) IV, 58.
(2) III, 23.
(3) II, 7.

de la crudité de ses peintures, *charme de la canaille*, dit La Bruyère. Il faut, pour retrouver un pareil cynisme, remonter au delà des conteurs du moyen âge, jusqu'aux poëtes latins de la décadence. Les écrivains et les artistes les plus licencieux de l'Italie, l'Arétin ou Jules Romain, eussent méprisé ce moine qui étalait insolemment, avec une richesse inouïe d'expressions, les plus immondes vulgarités de la nature humaine. On peut cependant, et sans paradoxe, rendre, même sur ce point, justice à Rabelais. Certes, sa vie ne fut pas d'un anachorète; mais ni dans sa vie, ni dans son livre, on ne rencontre une seule trace des singularités morales qui égayaient Boccace au XIVe siècle, et que l'Arioste et Henri Estienne reprochèrent sévèrement au XVIe (1). La Renaissance avait agrandi le domaine des passions comme celui des idées. Tel sentiment étrange que l'on croyait enseveli dans le *Banquet* d'Athénée et la *Satire* de Pétrone, reparaît sans embarras dans les *Lettres familières* de Machiavel et les mémoires de Cellini. Celui-ci prend sa flûte pour réjouir son apprenti Paulino, dont la beauté l'enchante. « Je ne m'étonne plus, dit-il, des folies que les Grecs ont contées sur les dieux du ciel... »

(1) *Décam.* giorn., V, 10. — *Satir.*, VII, 22. — *Apol. pour Hérod.*, chap. XIII.

Ni Sixte IV, ni Alexandre VI, ni la Florence de Savonarole ne s'en étaient étonnés plus que lui ([1]). La culture antique pénétra profondément ces âmes d'artistes et de lettrés que ne maitrisait plus la règle austère du vieux christianisme, que possédait tout entières la passion de la beauté, et qui, dans les spectacles d'une histoire tragique, se formaient chaque jour aux émotions violentes. Le paganisme exaltait les esprits, et altérait les mœurs, tandis qu'une ambition terrible troublait les consciences : les bacchanales des Borgia, que rapporte Burckardt, sont bien à leur place au siècle de conspirations et de guets-apens politiques que raconte Machiavel. Sans doute l'Italie, enivrée par les grâces de la nature, s'abandonna plus éperdument que le reste de l'Europe civilisée à cette frénésie de la volupté. Mais partout ailleurs on remarque, dans l'épanouissement de la Renaissance, une recherche plus raffinée du plaisir, une ardeur maladive de l'imagination inconnues aux écrivains des âges précédents ([2]). Il y a loin des récits de Chaucer aux sonnets énig-

([1]) V. le sermon fameux sur le chap. IV d'Amos, pour le carême de 1496.

([2]) V., dans l'*Erotopægnion, sive Priapeia veterum et recentiorum,* Lutet. Parisior., 1798, la collection des poésies érotiques en latin des beaux esprits de la Renaissance.

matiques de Shakespeare, de la licence, naïve en sa grossièreté, de nos fabliaux, à la sensualité de l'*Heptaméron*. Il y a plus de corruption dans l'art exquis et la malice voilée des *Contes* de La Fontaine, que dans l'impudeur énorme de Rabelais. Celui-ci ne présente de l'amour ni le mysticisme subtil, ni la tendresse douloureuse, ni le libertinage païen. Après tout, pour lui, moraliste et médecin, satirique et joyeux vivant, qu'est-ce que l'amour, sinon un appétit des sens dont la bonne nature, dans sa libérale indifférence, a gratifié l'homme au même titre que tous les êtres animés? Que l'on reproche à Rabelais d'avoir méconnu cette réserve délicate qui est pour la vie un principe de dignité, et une condition de noblesse pour les œuvres de l'art; du moins, s'il n'a exprimé qu'une forme inférieure de la passion, l'instinct impétueux de la chair, il échappa aux séductions des voluptés que gâte trop d'esprit. Et si l'on cherche, parmi les ouvrages d'un art différent, des traits d'analogie propres à éclairer la question qui nous occupe, ce n'est pas du *Bacchus* de Léonard de Vinci, des *Vénus* du Titien et de l'*Antiope* du Corrège que l'on rapprochera le *Pantagruel;* l'ineffable attrait de la *morbidezza,* mot profond, surtout au sens moral, et que seule put inventer l'Italie, n'appartient ni à Panurge,

ni à Frère Jean des Entommeures; on pensera plutôt aux scènes bruyantes des maîtres flamands, où s'étale hardiment, mais en toute sincérité, la convoitise sensuelle, où le plaisir enflamme toutes les figures, mais où jamais une pensée trouble ne glisse sur les fronts; et le livre de Rabelais semblera mis à son rang entre un banquet de Jordaëns et une kermesse de Téniers.

CHAPITRE III.

La Réforme et la Religion de Rabelais.

Nous connaissons maintenant l'originalité intellectuelle de Rabelais, et les rapports de son génie avec la Renaissance. Déjà l'analyse nous a conduits jusqu'aux abords de sa vie intérieure : pénétrons plus loin encore, jusqu'à l'état religieux de son âme, et cherchons à déterminer comment il a résolu pour son compte le grand problème que le conflit de l'Église et de la Réforme présenta aux hommes du XVI[e] siècle.

I.

Il entrait à peine dans l'âge de la maturité, lorsque le cri de guerre de Luther ébranla la chrétienté. Combien de moines alors, que tourmentait l'ennui du cloître, furent tentés sans doute de renier leurs vœux, et de répondre à la voix du frère Mar-

tin! La passion de l'étude, que gênait la règle de saint François, fut, pour Rabelais, comme elle l'avait été pour Érasme, la cause apparente de sa rupture avec le monachisme. En vérité, il n'eut jamais du moine que l'habit, car il était également rebelle aux entraînements mystiques et aux mortifications de l'ascétisme ([1]). L'abstinence lui était odieuse, et l'éternelle solitude de la vie monacale, et les pratiques de la dévotion liturgique, et les longues rêveries de la cellule, si douces aux moines du moyen âge ([2]). Le portrait de *Quaresmeprenant* n'est point flatteur : « Confalonnier des ichthyophages,... calcineur de cendres,... foiſonnant en pardons, indulgences et ſtations; home de bien, bon catholic et de grande devotion. Il pleure les troys pars du jour. Jamais ne ſe trouve aux nopces ([3]). » Il avait « le cœur, comme une cha-

([1]) « Je ne ſuis, dit Pantagruel, de l'opinion de ceux qui, après longs et obſtinez jeuſnes cuydent plus avant entrer en contemplation des choſes celeſtes. Souvenir aſſez vous peult comment Gargantua mon pere... nous a ſouvent dict les eſcriptz de ces hermites jeuſneurs aultant eſtre fades, jejunes et de mauvaiſe ſalive, comme eſtoient leurs corps lorſqu'ils compoſoient; et difficile choſe eſtre bons et ſerains reſter les eſpritz, eſtant le corps en inanition. » III, 13.

([2]) *Cella continuata dulcescit,* dit l'*Imitation.*

([3]) IV, 29.

ſuble, le ſens commun, comme un bourdon, l'imagination, comme un quarillonnement de cloches, les penſées, comme un vol d'eſtourneaulx, la volunté, comme troys noix en une eſcuelle [1] ». Le malheureux, plongé dans le vide de ses songes, « travailloit ne rien ne faiſant; rien ne faiſoit travaillant...; beuvoit par imagination. Se baignoit deſſus les haulx clochers, ſe ſeichoit dedans les eſtangs et rivieres... Rien ne craignoit que ſon umbre [2]. » Il y eut probablement une grande joie, parmi les disciples du pénitent d'Assise, le jour où ce loup s'enfuit de leur bercail.

Il sortit donc à trente-quatre ans de l'institut où s'était écoulée sa jeunesse, emportant en soi, avec le ressentiment de ses griefs contre les moines, l'hostilité sourde que l'ordre des Franciscains nourrissait contre Rome et la domination temporelle de la papauté. Deux groupes de la société religieuse s'ouvraient à lui, au sein desquels il pouvait abriter ce qui lui restait alors de christianisme, celui des mécontents et celui des révoltés, le parti de la réformation catholique de l'Église et celui de la Réforme.

Le premier de ces deux partis était aussi ancien

(1) IV, 30.
(2) IV, 32.

que les abus qu'il s'efforçait de corriger. Il avait été représenté par des moines indomptables, tels que Jacopone de Todi, par des poëtes gibelins, tels que Dante, des prêtres lettrés, tels que Pétrarque, des prédicateurs populaires, tels que Jourdain de Rivalta, par un docteur mystique, Gerson, par une sainte, Catherine de Sienne, par un artiste, Michel-Ange (1). Savonarole, en face d'Alexandre VI, l'avait ranimé par son zèle d'apôtre, encouragé par ses visions, glorifié par son martyre. Toutes ces nobles âmes avaient lutté, prié et souffert pour la dignité et la pureté de l'Église. Elles ne demandaient qu'une chose, la réformation du clergé, le retour à l'antique discipline. Les plus téméraires parmi ces grands chrétiens expriment, il est vrai, parfois des idées dont ils ne semblent pas mesurer la gravité et qui seront les doctrines du schisme à venir. Dante maudit la donation de Constantin et la primauté politique du siége de Saint-Pierre; Jourdain de Rivalta exalte la foi au détriment des œuvres (2); Savonarole contemple dans ses rêves une croix noire dressée sur Rome, comme un signe de mort pour la papauté. Les fondateurs du protes-

(1) V. sa rude réponse à Jules II, le jour où il ouvrit la chapelle Sixtine.

(2) CANTU, *Histoire des Italiens,* VI, p. 355.

tantisme eux-mêmes, au début de la crise religieuse, parurent moins hostiles à la foi catholique. Non-seulement ils n'altéraient point encore le dogme, mais ils maintenaient l'unité de la famille chrétienne, et ne réclamaient que les réformes morales depuis longtemps attendues par les âmes pieuses. En 1519, Luther écrivait à Léon X une lettre où il parlait avec vénération de l'Église romaine, *Ecclesia romana, mater nostra*. Il y déclarait l'Église supérieure à toute autorité *sur la terre et dans le ciel* (1). Ulrich de Hutten adressait à la même époque à l'archiduc Ferdinand d'Autriche son mémoire *De Unitate Ecclesiæ conservanda*. Dans la *Triade Romaine*, il disait : « Il n'est pas nécessaire d'enlever la tête de la chrétienté ; il faut seulement en détruire les vices ; cette tête se peut encore guérir, mais au prix d'une grande souffrance (2). » Cependant l'accord des deux groupes de l'opposition religieuse ne pouvait être de longue durée. Tandis que les docteurs du schisme, irrités par la vente des indulgences, préparaient la théorie de la grâce

(1) ROSCOE, *Léon X*, *Append.*, t. III, et notre ouvrage : *De l'Italie*, chap. VI.

(2) *Est enim sanabile caput hoc, sed magno cum dolore propter curandi acerbitatem*. ULRICHI AB HUTTEN, *Op. quæ supers.* Berol., 1822, t. II, p. 461.

et de la justification par la foi, qui est le dogme essentiel du protestantisme, les politiques s'attachaient à rejeter le joug de la suprématie pontificale, et réveillaient en Germanie les passions brûlantes de la querelle des Investitures. « Salut, ô liberté, s'écrie Hutten au lendemain de la bulle *Exsurge;* gloire à toi, Luther, qu'ils ont excommunié! *Quod si Deus pro nobis, quis contra nos* (1)? »

Rabelais n'a pas mentionné une seule fois le nom de Luther ou celui de Mélanchthon, mais il cite à deux reprises maître Ortuinus, ce théologien de Cologne que les *Obscuri viri* de Hutten interrogent sur les cas douteux de leur conscience (2). Il fut donc au courant de l'histoire, des doctrines et de la littérature satirique de la Réforme allemande. Il vit naître la Réforme française parmi les hôtes lettrés de l'évêque de Maillezais. En 1533, Calvin avait déjà jeté les fondements de son Église, lorsque parurent les deux premiers livres du *Gargantua* et du *Pantagruel.* A ce moment, Rabelais, qui traversait la période la plus indépendante de sa vie, incline véritablement au protestantisme. Le bûcher de Berquin était à peine refroidi : il prévoyait de nouvelles violences, et n'hésita pas à

(1) *Op.*, t. III, p. 575, et t. V, p. 94.
(2) II, 7; III, 16.

proclamer sa pitié pour les victimes. « Ce n'eſt de maintenant, dit avec un profond soupir Gargantua, que les gens reduitz à la creance evangelique ſont perſecutez; mais bien heureux eſt celluy qui ne ſera ſcandalizé, et qui toujours tendra au but, au blanc que Dieu, par ſon cher filz, nous a prefix, ſans par ſes affections charnelles eſtre diſtrait ny diverty (1). » Dans l'Enfer comique dont Épistémon rapporte des nouvelles, les papes qui travaillèrent avec une incomparable ambition à la grandeur temporelle du Saint-Siége, Boniface VIII, Alexandre VI, Jules II, sont condamnés aux plus ridicules métiers. Jules II, qui fut si longtemps « maître du jeu du monde », privé de « ſa grande et bougriſque barbe », se voit ravir par Pathelin les petits pâtés qu'il vend à travers le sombre royaume. « Le pauvre pape alloit pleurant. » Les indulgences se vendent là-bas moins cher peut-être qu'au comptoir de Tetzel : « Gaignez les pardons, coquins, crie un faux pape, gaignez : ilz ſont à bon marché. Je vous abſoulz de pain et de ſouppe, et vous diſpenſe de ne valoir jamais rien (2). » « Et appela Caillette et Triboulet », disant : « Meſſieurs les cardinaulx, deſpeſchez leurs bulles, à chaſcun un coup

(1) I, 58. Cf. II, 5.
(2) Cf. H. Estienne, *Apol. p. Hérod.*, ch. xxxix.

de pau ſur les reins ([1]). » Aux pèlerins qui croient bonnement, sur la foi de leurs prédicateurs, que saint Sébastien donne la peste : « Ouy (diſt Grandgouſier), les faulx prophetes vous annoncent ilz telz abus? Blaſphement ilz en ceſte façon les juſtes et ſainctz de Dieu, qu'ilz les font ſemblables aux diables... Et m'eſbahis ſi voſtre roy les laiſſe preſcher par ſon royaulme telz ſcandales... Telz impoſteurs empoiſonnent les âmes ([2]). » Et le géant les renvoie avec ces paroles : « Allez vous en, pauvres gens, au nom de Dieu le createur, lequel vous ſoit en guide perpetuelle. Et dorenavent ne ſoyez faciles à ces otieux et inutilles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chaſcun en ſa vocation, inſtruez vos enfans, et vivez comme vous enſeigne *le bon apoſtre ſainct Paoul*. Ce faiſans, vous aurez la garde de Dieu, des anges et des ſainctz avecques vous, et n'y aura peſte ny mal qui vous porte nuyſance. » Gargantua, son fils, aux jours de

(1) II, 30. Cf. le passage plus violent de HUTTEN, dans le *Dial. sur la Bulle.* « *Quisquis incestum vel adulterium commisisti, virgines rapuisti, matronas constuprasti... et si quis humani omnis ac divini juris transgressor es, absolvere, et innocens esto !* » T. IV, p. 100.

(2) I, 45. Dans la bibliothèque de Saint-Victor, Rabelais attribue un traité grotesque à Sylvestre de Priero, adversaire de Luther, sur la question des indulgences.

pluie, ouït « les plaidoyez des gentilz avocatz, *les concions des prefcheurs evangeliques* (1) ». Son petit fils Pantagruel reçoit l'éducation toute laïque d'un humaniste et d'un réformé; il lit en grec «le Nouveau Teftament et epiftres des apoftres, et puis en hébrieu le Vieulx Teftament (2) ». Il promet solennellement à Dieu de faire prêcher l'Évangile dans ses États d'Utopie, « purement, fimplement et entierement, fi que les abus d'un tas de papelars et faulx prophetes, qui ont par conftitutions humaines et inventions dépravées envenimé tout le monde, feront d'entour moy exterminez (3) ».

II.

Au fond, le bon Pantagruel ne songeait guère à établir en son royaume la rigueur intolérante d'un gouvernement calviniste. Rabelais, conduit à trois reprises dans Rome par un prélat libéral, présenté à Clément VII et à Paul III, caressé par les cardinaux, et résolu à reprendre ses fonctions de

(1) I, 24.
(2) II, 8.
(3) II, 29. Dans l'inscription de la porte de Thélème :

Cy entrez, vous qui le fainct Évangile
En fens agile annoncez, quoy qu'on gronde... (I, 54.)

clerc, se rapprocha décidément du parti des modérés. Il parut satisfait d'être sorti, grâce à la bienveillance de deux papes, de l'état irrégulier où il avait vécu plusieurs années. Ses lettres à Mgr d'Estissac sont irréprochables au point de vue ecclésiastique. Il y blâme les princes « qui mettent les decimes ſur l'Egliſe, *eo prætextu* qu'ils ſe veulent fortiffier pour la venue du Turcq (1) ». Il expédie à son ami un bref « du Sainct Père (2) », l'informe discrètement sur les enfants illégitimes de Paul III, rappelle sans amertume ni colère les souvenirs encore vivants des scandales d'Alexandre VI (3).

Rome fit sur cet esprit tempéré une impression très-différente de celle que Luther en avait reçue. Les temps d'ailleurs étaient bien changés. Au scepticisme frivole des cours de Jules II et de Léon X avaient succédé la gravité, le désir sincère d'une amélioration morale, l'étude des hautes doctrines; les désastres du pontificat de Clément VII, les progrès du protestantisme, la faveur intelligente que Paul III accorda à la Réforme orthodoxe, étaient

(1) T. VI, p. 66.
(2) *Ibid.*, p. 69.
(3) *Ibid.*, p. 84. V., sur Giulia, sœur de Paul III, GRÉGOROVIUS, *Lucrezia Borgia*, lib. I.

autant de causes de rénovation pour l'Église. Les cardinaux dont s'entourait ce pape éclairé, Contarini, Polus, Sadolet, Caraffa, Giberti, Fregoso, avaient provoqué naguère, en Italie, sous le règne de Léon X, un mouvement religieux qui n'était pas sans analogie avec la théorie protestante. D'une chapelle du Transtévère où ils se réunissaient, sortit une théorie de la justification et de la grâce parallèle à celle de Luther, qui, reproduite vers 1540 par l'Espagnol Jean Valdez, eut, même dans le royaume de Naples, un profond retentissement. « Elle rabaissait les œuvres et les mérites, dit un rapport de l'Inquisition, attribuait tout à la foi seule [1]. » Un grand nombre d'âmes pieuses se rallièrent à cette vue nouvelle du christianisme, des femmes éminentes, telles que Vittoria Colonna et Julie de Gonzague, des professeurs, des académies, des évêques, tels que celui de Modène, Morone [2]. Le plus distingué de tous ces novateurs prudents, le cardinal Contarini, fut choisi par le pape pour négocier, en 1541, la conciliation avec les protestants. Cette tentative échoua par la méfiance et la roideur de ceux-ci, et la subtilité méta-

(1) *Compend. der Inquisit. ap. Carracioli, Vita di Paolo IV,* cité par Ranke, *Rœm. Pæpst.*, t. I. p. 140.

(2) Ranke, *Ibid.*, t. I, l. II, ch. I.

physique des théologiens de Rome. Elle montre néanmoins le progrès des idées de réforme et la largeur d'esprit en matière dogmatique que Rabelais trouva, à la même époque, dans la capitale de la chrétienté.

Il y rencontra pareillement la ferme intention de redresser plus d'un excès de l'autorité pontificale. Le projet élaboré par le Sacré-Collége, d'après l'ordre de Paul III, et les écrits de Contarini, avaient dénoncé toutes les formes de la simonie, le trafic des indulgences, l'abus des dispenses, la prétention du Saint-Siége à fonder et à abolir, sans l'aveu de l'Église, le droit canonique. « La loi du Christ, disait ce grand prélat, est une loi de liberté, et elle défend une servitude aussi grossière, que les luthériens avaient raison de comparer à la captivité de Babylone. Et peut-on appeler un gouvernement celui dont la règle est la volonté d'un homme que meuvent d'innombrables affections [1] ? » Ces idées pénétraient peu à peu l'Église tout entière, et préoccupaient le monde chrétien. Les conciles du xve siècle, qui déposèrent résolûment des antipapes, n'avaient pas jugé nécessaire de trancher par un dogme la question de la suprématie ponti-

[1] *Contarini cardin. ad Paulum III, de Potestate Pontificis*, RANKE, *loc. cit.*

ficale. La fraction libérale du concile de Trente en compromit longtemps la solution par son attitude soumise à l'égard de l'Empereur. On sait combien la politique troubla les délibérations de cette grande assemblée ([1]). Aux dernières sessions, le cardinal de Lorraine tenta vainement de défendre contre le parti pris des prélats italiens les vœux de l'Église gallicane. « Je ne puis nier, disait-il, que je ſuis François, nourry en l'Univerſité de Paris, en laquelle on tient l'aućthorité du concile par deſſus le pape, et ſont cenſurés comme hérétiques ceulx qui penſent le contraire. Qu'en France, on tient le concile de Baſle pour général en toutes ſes parties, que l'on ſuit celuy de Baſle, et tient-on celuy de Florence pour non légitime en général, et, pour ce, l'on fera plus toſt mourir les François que d'aller au contraire ([2]). » Il importe peu que le cardinal ait cédé à la fin aux désirs de Paul IV, et se soit rallié aux partisans du Saint-Siége ([3]). Les doctrines qu'il avait proposées étaient depuis Gerson le patrimoine de l'Église de France. Celle-ci les relèvera encore, au XVIIe siècle, sous l'inspiration de Bossuet.

([1]) RANKE, *loc. cit.* — FRA PAOLO SARPI, lib. II, sur les causes de la translation du concile à Bologne, en 1547.

([2]) *Mém. p. le Concile*, p. 554 et sq. FRA PAOLO, lib. VII.

([3]) V. GUILLEMIN, *Cardin. de Lorraine*, p. 343.

III.

Rabelais fut fidèle, jusqu'à la fin de sa vie, au parti de l'opposition gallicane. Dès le III[e] livre (1546), la tendance protestante disparaît du *Pantagruel*. On n'y retrouve plus cette notion que la prédication évangélique des réformés satisfait seule au plus haut degré la conscience religieuse. Rabelais emploie toute sa critique à signaler les membres malades du corps de l'Église. Il ne porte désormais la main sur aucun dogme, il épargne la dévotion minutieuse et les *œuvres* des simples, et respecte le symbole de foi dont les réformés déchiraient chaque jour un lambeau. Il ne vise aucun abus qui n'ait été, au concile de Trente, l'objet de quelque amélioration dans la discipline. Même sur les points où il se rencontre un instant encore avec les protestants, il se tient fort loin de leur âpreté et de leur violence. « L'heure de my jour eſt paſſée, dit l'évêque Homenaz, après laquelle nous defendent nos sacrez Decretales meſſe chanter, meſſe, diz-je, haulte et legitime. Mais je vous en diray une baſſe et ſeiche. J'en aymeroys mieulx (diſt Panurge) une mouillée de quelque bon vin d'Anjou (¹). » Ici

(¹) IV, 49.

la raillerie, si peu délicate qu'on la juge, ne froisse en rien l'orthodoxie. Qu'on la compare au chapitre d'Henri Estienne sur les messes, « grandes, petites; hautes, baſſes; meſſes à la ſoupe au vin, meſſes ſeches; item meſſes pour les vivans, meſſes pour les treſpaſſez (1) ». L'hérétique se montre bien vite dans l'impitoyable dureté de la critique, les cruelles anecdotes sur le *dieu de paſte,* et la haine du sacrement qui était, dit Luther, « comme la roche où la papauté se fondait, avec ses monastères, ses épiscopats, ses autels, ses ministres et ses doctrines, enfin avec tout son ventre (2) ».

Le monachisme et la papauté recevront tous les traits de la satire de Rabelais. Les fabliaux et les contes du moyen âge, la sculpture impudente des cathédrales gothiques s'étaient joués des moines avec une malice que lui-même n'a pas dépassée. Les pères du concile de Trente, émus par les clameurs des réformés, furent, à leur tour, rigoureux pour les ordres religieux. Le cardinal de Lorraine « veult qu'on réforme ſévèrement la moinerie, qu'on en réduiſe le nombre, et qu'on inſtruiſe bien ce qui reſte; qu'aulcun ne demeure oiſif et inutile,

(1) *Apol. p. Hérod.,* ch. XXXIX.
(2) *Mém.* ap. MICHELET, t. I, p. 116.

comme ils font prefque tous maintenant (1) ». Rabelais épargne le clergé séculier, mais il se moque des vices qui altéraient la pureté de l'institution monacale, et que les papes rigides de la fin du siècle tentèrent de réprimer (2). Il fut l'ennemi des *moines ocieux* qui « marmonnent grand renfort de legendes et pfeaulmes nullement par eulx entenduz; ils content force patenoftres entrelardées de longs *Ave Mariaz*, fans y penfer ny entendre. Et ce je appelle mocque Dieu, non oraifon (3) ». Frère Jean, qui se mêle à la vie active du monde, est moine selon le cœur de Rabelais. « Il travaille, il labeure, il defent les opprimez, il conforte les affligez, il fubvient ès fouffreteux, il garde les clous de l'abbaye (4). » Les pages les plus mordantes du *Pantagruel* n'ont rien de l'hostilité doctrinale qui éclate dans toute la littérature protestante, dans les pamphlets de Hutten, les *Propos de table* de Luther, l'*Institution chrétienne* de Calvin. « Dieu, disait Luther, ayant fait le prêtre, le diable voulut

(1) *Mém. pour le Conc. de Trente,* p. 474.

(2) Pie V, Sixte-Quint.

(3) I, 40.

(4) *Ibid.* Dans ce chapitre, qui est du Ier livre, Rabelais oppose encore au moine inutile qui « ne prefche ny endoctrine le monde », « le bon doćteur evangelicque ».

l'imiter, mais il fit la tonsure trop grande; de là les moines (1). »

Rabelais n'avait pas touché à la papauté dans ses deux premiers livres. Il lui consacra, dans les deux derniers, les mythes de l'île des *Papimanes* et de l'*Ile Sonnante*. Les premières sessions du concile (1547) avaient attiré l'attention de la chrétienté sur l'omnipotence du Saint-Siége (2). Rabelais se mit du côté des princes qui prétendaient à l'indépendance politique, et des évêques qui luttaient pour l'autonomie des églises nationales. Il regrettait avec les Gallicans les libertés religieuses de la Pragmatique de Bourges, que sacrifia le concordat de François Ier ; il condamnait ce règlement de Annates qui tire « par chafcun an de France en Rome quatre cens mille ducatz et d'adventaige. —

(1) *Mém.* ap. MICHELET, t. II, p. 104. V. les *Epist. obscuror. viror. Hutt. op.*, t. V. Lipsiæ, 1825. *Nos debemus esse aliquando læti, et etiam possumus dormire cum mulieribus quando nemo videt : postea tamen facimus confessionem, et Deus est misericors, et debemus sperare veniam*, p. 94. — M. FEUGÈRE remarque qu'Érasme, bien qu'il fût plus irrité que Rabelais contre les moines, respecte cependant « le principe lui-même de la vocation monastique... Par là il se sépare de la Réforme. » *Érasme*, p. 317.

(2) FRA PAOLO, lib. II : *Considerava (il papa) che tutte le riforme miravano a ristringer l'autorità del Papa, ed ampliar quella de' Vescovi*. P. 266, édit. de Genève, 1629.

Eſt-ce rien cela? diſt Homenaz; me ſemble toutefſoy eſtre peu, veu que France la tres-chriſtiane eſt unique nourriſſe de la court romaine (1). » « De quel pays, demande Frère Jean, vous vient cette corne d'abundance, et copie de tant de bien et frians morceaulx? — De tout l'aultre monde, reſpondit Æditue, exceptez moy quelques contrées des regions aquilonnaires, leſquelles depuis quelques certaines années ont meu la camerime. Chou, ils s'en repentiront, dondaine (2). » Quand les armées catholiques eurent détruit en 1546 la ligue de Smalkalde, le moment parut propice aux évêques d'Allemagne, de France et d'Espagne, appuyés par l'Empereur victorieux, pour diminuer la toute-puissance politique des papes (3). Le concile était sur le point de renouveler la constitution de l'Église par des réformes plus profondes que celles dont Paul III lui-même avait été le promoteur. C'est à ces espérances de l'épiscopat que se rapporte exactement la satire de Rabelais contre l'*Unicque*, le *Dieu en terre*, dont Homenaz dévoile l'archétype caché sous un rideau de satin cramoisi. « C'eſt (reſpondit Pantagruel) la reſſemblance d'un pape. Je le congnois

(1) IV, 53.
(2) V, 6.
(3) Ranke, t. I, liv. III.

à la thiare, à l'aumuſſe, au rochet, à la pantophle.» Il en a vu d'autres, comme Jules II, porter le casque de combat, et, « tout l'empire chriſtian eſtant en paix et ſilence, eulx ſeulz guerre faire felonne et très cruelle. » C'était donc, réplique Homenaz, contre les protestants et les hérétiques. Et le bon évêque expose sans embarras la théorie de Grégoire VII. Il est commandé au Pape « par les ſacrez Decretales, et doibt à feu incontinent empereurs, roys, ducz, princes, republiques, et à ſang mettre, qu'ilz tranſgreſſeront un iota de ſes mandemens : les ſpolier de leurs biens, les depoſſeder de leurs royaulmes, les proſcrire, les anathematizer, et non ſeulement leurs corps, et de leurs enfans et parens aultres occire, mais auſſi leurs ames damner au parfond de la plus ardente chauldiere qui ſoit en enfer (1) ».

Le recueil des *Décrétales* dut provoquer alors les discussions des canonistes : Rabelais attaque avec une verve singulière ce fondement mystérieux des prétentions pontificales. Les *Papimanes* les conservent en un livre orné de pierres précieuses, maintenu par deux chaines d'or (2). Homenaz exalte en

(1) IV, 50.

(2) Icy ſemblablement voyez les ſacres Decretales eſcriptes de la main d'un ange cherubin. Vous aultres gens tranſpontins ne le croirez pas. — Aſſez mal (reſpondit Panurge). IV, 49.

paroles attendries ceux de ces actes dont l'authenticité est la plus douteuse, la *ſeraphicque Sixieſme*, les *cherubicques Clementines*, les *Extravaguantes angelicques* (1). Ne sont-elles pas la source de toute prospérité pour les peuples, de toute sagesse pour les princes, de toute abondance pour les couvents? Par elles le patrimoine de saint Pierre s'enrichit chaque jour des épargnes de la chrétienté. « Qui faiſt le ſainſt ſiege apoſtolicque en Rome de tous temps et au jourd'huy tant redoutable en l'univers, qu'il fault ribon ribaine que tous roys, empereurs, potentatz et ſeigneurs pendent de lui, tieignent de luy, par luy ſoyent couronnez, confirmez, authoriſez, vieignent là boucquer, et ſe proſterner à la mirificque pantophle, de laquelle avez veu le pourtraiſt? Belles Decretales de Dieu. »

Rabelais souhaitait donc avec les Gallicans, avec le Parlement de Paris, que le régime politique de l'Église fût tempéré, et que le pouvoir des papes en matière temporelle reçût des limites (2). Le

(1) IV, 51.

(2) FRA PAOLO, liv. VIII. *Li consiglieri di Parlamento... aggiungevano appresso che il privar li Principi de gli stati, et gli altri Signori de' feudi, ed a privati confiscare beni, erano tutte usurpationi dell' autorità temporale, non estendosi l'autorità data da Christo alla Chiesa a cose di questa natura.* P. 839.

concile de Trente ne répondit point aux vœux de la fraction libérale du monde catholique : il légua aux générations à venir des problèmes inquiétants, et les causes des schismes futurs (1). Mais tous ceux qui, dans l'Église ou dans le siècle, avaient rêvé de voir au gouvernement de la famille chrétienne une monarchie parlementaire au lieu d'une monarchie absolue, rejetaient le plan révolutionnaire des réformés, les républiques religieuses isolées ou confédérées sous l'hégémonie de l'Allemagne ou de Genève. On ne surprend en Rabelais aucun écho de ces menaces prophétiques que le Saint-Empire avait fait entendre, trois cents ans avant Luther, au pape Innocent IV :

Le destin nous annonce, les étoiles et le vol des oiseaux [nous prédisent,
Qu'il n'y aura qu'un seul marteau pour tout l'univers ;
Rome, qui chancelle depuis longtemps, poussée dans les [voies de l'erreur,
Tombera, et cessera d'être la capitale du monde (2).

(1) V. les délibérations de l'Église d'Irlande en 1825, dans les *Documenta ad illustrand. Concilium Vatican. anni* 1870, t. I, p. 234. *If the Pope were to intermeddle with the rights of the King, or with the allegiance which catholics owe to the King, what would be the consequence?* etc.

(2) Ap. Huillard Bréholles, *Acta diplom. Fred. II,* t. I. *Introd.*

IV.

Les ennemis de Rabelais attribuèrent certainement à la timidité, à l'égoïsme, le désaveu qu'il fit de ses premières sympathies pour le protestantisme. On put démontrer à l'aide de plus d'une preuve qu'il n'eut aucun goût pour le martyre : son attachement aux grandes familles ecclésiastiques de France, sa fuite précipitée à Metz, les corrections de l'édition de 1542, où il effaça dans ses deux premiers livres beaucoup de traits satiriques à l'adresse des théologiens et des Sorbonistes [1]. Nous avouons qu'il n'eut pas l'âme héroïque de Jean Huss ou de Savonarole. Mais il faut négliger les raisons superficielles dès qu'il suffit, pour expliquer l'évolution d'une conscience, d'une raison profonde et dominante. Or, la Réforme, dès qu'elle fut constituée en sectes, et qu'elle eut organisé ses croyances, présentait à Rabelais deux objets de répugnance : la négation de la liberté humaine et le fanatisme. Il n'était pas possible que l'un des esprits les plus indépendants de la Renaissance, que l'homme dont la vie avait été un long effort, que l'écrivain qui

[1] V. au t. VI les curieuses variantes des liv. I et II.

plaça sur la porte de Thélème, séjour des sages, cette maxime : *Fay ce que vouldras*, acceptât la théorie de Luther sur le *Serf arbitre*, la désolante doctrine de Calvin sur la *Prédestination*. Il était disciple trop éclairé d'Aristote pour ne point savoir que la droite raison est, comme la vertu, un juste milieu entre deux excès. S'il hésitait encore, quelques années après le mémorable débat où Érasme soutint contre Luther le libre arbitre (1527), les horreurs du soulèvement anabaptiste (1535) et la dureté croissante de Genève, qui répondait par la proscription à la persécution, achevèrent de le détourner pour toujours des *docteurs évangéliques*. Genève est probablement cette *Ile Farouche*, entre laquelle et *Quaresmeprenant* « leur maling et antique ennemy, eſt guerre mortelle de long temps (1)». Il finit par haïr les calvinistes avec passion ; il leur assigna, en un mythe digne de Platon, pour mère *Antiphysie*, qui « engendra les Matagotz, Cagotz et Papelars;... les Demoniacles Calvins impoſteurs de Geneve; les enraigez Putherbes (Puits Herbault), Briffaulx, Caphars, Chattemites, Canibales et aultres monſtres difformes et contrefaicts en deſpit de Nature (2) ».

(1) IV, 36.
(2) IV, 32.

Plus d'un esprit généreux abandonna de bonne heure, comme Rabelais, les espérances que la Réforme avait données aux lettrés du XVI[e] siècle. Guillaume Budé, dans la préface de son *Passage de l'hellénisme au christianisme,* montre ce que le schisme a fait perdre aux libertés religieuses. Érasme, répondant aux *Éclaboussures* d'Ulrich de Hutten (1) par son *Coup d'éponge* (2), développe une profession de foi qui éclaire singulièrement l'état intérieur de Rabelais lui-même. Il déplore que les luthériens, par leurs exagérations, aient dépassé les réformes légitimes que réclamaient les chrétiens modérés (3). Il condamne la tyrannie des sectaires, et leur impiété, aussi contraire au christianisme que la licence des papistes. Il consent à demeurer l'ami (*amicitiam civilem*) à la fois des protestants et des catholiques purs de tout fanatisme. Il ne s'est jamais livré aux partisans de Rome : mais que peut-il attendre du côté des schismatiques ? « Je n'ai d'autre souci que celui de mon repos; je désire sincèrement le triomphe

(1) *Adspergines, Hutteni op.,* t. IV.

(2) *Spongia Erasmi advers. Adsperg. Hutt. Ibid.*

(3) *Optarent subversas mensas ementium et vendentium in templo Domini : optarent coërcitam intolerabilem impudentiam indulgentiariorum,* etc. p. 454.

de l'Évangile; je n'espère plus grande joie en cette vie; je mourrai du moins plus tranquille si je vois la victoire du Christ. Cependant je reviens au Pontife romain (Clément VII), au sujet duquel on m'accuse de penser autrement aujourd'hui qu'autrefois. Je le loue sans doute, mais avec bien des réserves ([1]). »

Rabelais put dire, à l'exemple d'Érasme : *Consulo quieti meæ*. Entendons par ces mots non-seulement la sécurité de la fortune temporelle, que souhaitent surtout les âmes médiocres, mais aussi la paix intime d'un esprit qui a renoncé aux controverses irritantes. Que, dans les matériaux de ce *temple serein* où s'abritent les sages, il n'entre pas du scepticisme et de l'indifférence, il est difficile de le nier. Mais la critique manque encore d'instruments précis pour en mesurer la proportion. Rabelais fut un jour sceptique, au sens exact du mot : des doctrines différentes se partagèrent tour à tour son âme et sollicitèrent l'examen de sa raison. Que vaut, au vrai, l'adhésion extérieure qu'il rendit plus tard à la religion catholique? C'est un *grand Peut-être* qu'on ne peut résoudre. Le dernier fond d'une conscience, souvent caché à

([1]) *Et tamen laudo parcissime*, p. 457.

celui qui la porte, est impénétrable à l'œil d'autrui. Pour les sectaires eux-mêmes, il n'y a guère, en dehors du martyre, de preuve rigoureuse de leur sincérité. La même question appliquée à Érasme, à Léon X, à Montaigne, à tant d'autres, n'amènera jamais qu'une réponse incertaine. Les écrivains d'un esprit essentiellement modéré, plus avides de science et d'observation que de poésie, doués de plus de bon sens que d'enthousiasme, ont souvent, dans les choses religieuses, une apparence indécise et fuyante; l'expérience de la vie les désenchante de la foi comme de l'action : ils se résignent à ne point se placer parmi les héros et les saints, et demeurent paisiblement au milieu des *hommes de bonne volonté*.

---

cf. Plattard Vie de Rabelais 1928 p 113

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉCRIVAIN

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉCRIVAIN

CHAPITRE PREMIER

Le Mythe.

Mieulx eſt de ris que de larmes eſcripre,
Pource que rire eſt le propre de l'homme (¹).

Et Rabelais ajoute aussitôt : « Les matières icy traictées ne ſont tant folaſtres comme le titre au-deſſus pretendoit. » La comédie humaine à laquelle il nous convie renferme bien des scènes tragiques. Il nous montrera les petitesses de l'homme et les vices de la société, le néant de la science et les maux de l'Église. Il veut nous initier « à de tres haultz ſacremens et myſteres horrificques, tant en ce qui concerne noſtre religion, que auſſi

(¹) *Prolog.* du *Gargantua. Aux Lecteurs.*

l'eſtat politicq et vie œconomicque (1) ». Il rira cependant, parce qu'une ferme espérance est en son cœur, parce qu'il croit à la bonté native de l'homme, à l'excellence de la nature. Il ne dit pas à son lecteur, comme le poëte de Florence :

Lasciate ogni speranza, voi ch' intrate,

mais plutôt :

Entrez, qu'on fonde ici la foy profonde (2).

C'est pourquoi il sculpte gaiement mille figures grotesques autour de la *boîte* où il dépose des drogues merveilleuses, des pierreries et des baumes, trésor de sa sagesse. Mon œuvre, dit-il, ressemble à Socrate, dont la face de Silène et le corps ridicule cachaient une âme divine. Et lui-même il se présente à nous comme étourdi par la spirituelle ivresse de l'Alcibiade de Platon, et de sa bouche tombent, avec de folles paroles, de très-nobles sentences. Il manque sans doute à Rabelais et à son livre la grâce infinie du génie grec, la couronne de violettes et le chant de la lyre. Si les pensées, à la fois raisonnables et audacieuses, portent l'empreinte de la Renaissance, la forme étrange,

(1) *Prolog.* du *Gargantua. Aux Lecteurs.*
(2) I, 54.

souvent démesurée, appartient en partie au moyen âge. La grande invention du XVIe siècle s'est ainsi manifestée chez un écrivain nourri d'hellénisme et dédaigneux des temps scolastiques par des conceptions grandioses et absurdes, par une mythologie enfantine toute pénétrée d'ironie, par des fabliaux de couvents et des légendes de tavernes. Œuvre étrange, où la fantaisie d'Aristophane se joue à travers les traditions des vieux conteurs et les abstractions du *Roman de la Rose,* et dont nous devons, dociles au conseil de Rabelais, examiner l'aspect extérieur, avant que de l'ouvrir pour « ſoigneuſement peſer ce que y eſt déduict [1] ».

I.

Elle se développe en un long mythe, entrecoupé de *symboles pythagoricques* [2] et de contes populaires. Le mythe convenait à merveille à l'entreprise de Rabelais. Seul il peut exprimer, par les formes de l'art, des vues très-générales, et prêter le mouvement et la vie aux idées arides que la dissertation abstraite établit laborieusement.

(1) I, *Prol.*
(2) I, *Ibid.*

L'épopée, le drame, le roman seront toujours limités à une époque définie de l'histoire, à un aspect déterminé de la société, à quelques passions ou à quelques vices de l'homme, étudiés dans le cadre précis des caractères individuels. Dans Shakespeare et Molière, les types généraux de l'humanité ne nous intéressent qu'à la condition de nous apparaitre d'abord comme des portraits. Dès que le drame tente de représenter une sorte de philosophie de l'âme ou de l'histoire, il se plonge dans l'allégorie (1). Chez Platon, les notions transcendantes elles-mêmes s'échappent parfois du raisonnement dialectique, comme d'un vase trop étroit, et se répandent sous la forme d'un mythe où se dévoile à demi l'idéale vérité.

En aucun temps l'esprit humain n'a recherché le merveilleux et le symbole plus constamment qu'au moyen âge. Les âmes délicates, partagées entre le sentiment mélancolique des misères terrestres et les ravissements du mysticisme, créèrent alors un monde imaginaire, peuplé d'êtres angéliques ou terribles, dont l'histoire représentait avec grandeur les espérances et les angoisses de l'humanité. Pour les petits et les simples, la vie était

(1) Les comédies d'ARISTOPHANE, le *Faust* de GŒTHE.

si douloureuse qu'ils s'en consolaient par les enchantements du rêve, et ce ne fut pas assez de tous les démons familiers inventés par le paganisme des Celtes et des Germains pour leur faire une compagnie invisible et toujours présente, qui les berçait dans leurs songes. Le christianisme dut se prêter aux exigences de la crédulité populaire : le bon géant saint Christophe, la coupe divine du Saint-Graal, la religion du Diable, mille traditions miraculeuses, fleurirent, comme une mythologie nouvelle, à l'ombre de l'Église. De toutes parts les réalités de la vie reculaient et s'effaçaient, pareilles aux collines et aux forêts de l'horizon, que baigne et dérobe une brume lumineuse. On eut alors beaucoup de visionnaires et pas un seul historien, et moins de moralistes que d'alchimistes. Le symbole avait tout envahi, les chapiteaux des églises romanes, comme les écussons féodaux, comme la peinture pathétique des passions de l'amour [1]. A la fin du XIVe siècle, la scolastique imposa à la poésie, douées de la parole et de l'action, les entités abstraites dont elle avait peuplé la science; mais c'est le même état de l'imagination qui a produit les bêtes allégoriques rencontrées par Dante sur

(1) La *Vita nuova* de DANTE, les *sonnets* de PÉTRARQUE.

le chemin de l'Enfer, et les secs personnages de Guillaume de Lorris : *Jeunesse, Libéralité, Doux Entretiens, Bel accueil.*

Un sentiment que les Grecs avaient peu connu, la curiosité des régions lointaines, aida puissamment l'effort poétique du moyen âge. La pensée prenait son vol vers les contrées bénies que les saints, les sorciers et les preux pouvaient seuls visiter. On suivait saint Brandan et les moines d'Irlande à travers l'Océan embaumé d'odeurs célestes, ou les plus aventureux des croisés vers les frontières du Paradis terrestre et le royaume du *Prêtre Jean* (1). L'entraînement des premières croisades, qui poussa vers l'Asie des foules de pèlerins et d'enfants, s'explique en partie par ce vertige des choses lointaines auquel s'abandonnaient tant d'âmes excellentes. Le cycle de la *Table Ronde* promène en de longs voyages, dans des vallées maudites ou des îles enchantées, les compagnons d'Artus et de Merlin, Lancelot, Perceval, Titurel : l'Europe reconnut dans ces poëmes l'expression de sa plus intime conscience ; elle les lut ardemment et les imita ; l'Allemagne négligea pour eux les

(1) Marco Polo, d'esprit si positif, et qui a parcouru sans trop d'étonnement les pays dont tous rêvaient, ne se dérobe pas toujours à la contagion du merveilleux.

traditions barbares du cycle des *Niebelungen :* Françoise de Rimini pleura sur les amours de Lancelot et de la reine Genièvre, et l'Italie, au temps même de Dante, crut retrouver dans un tombeau l'épée de Tristan (1).

L'attrait de la littérature chevaleresque, prise à sa source, et avant qu'elle ne fût enveloppée dans les capricieuses arabesques du roman d'aventures, était le spectacle symbolique de la lutte du bien et du mal, mystérieux duel que l'intelligence de ces temps troublés apercevait vaguement au fond du cœur et de l'histoire des hommes. La notion toute naturaliste des religions primitives, le combat de la lumière contre la nuit et l'orage, reparaissait agrandie dans l'effort que soutenaient contre les puissances mauvaises des âmes passionnées. Les paladins affrontant les monstres, les enchanteurs enchaînant le bras des soldats du Christ, l'amour victorieux de la volupté et de la mort, les miracles des prophètes et des saints contre les maléfices des démons, tous ces tableaux extraordinaires semblaient une explication des sombres énigmes de la vie, et fortifiaient la patience de ceux qui attendaient l'aurore du jour de Dieu.

(1) V. Le Clerc, *Hist. litt. de la France au* XIVe *siècle,* t. II, p. 69.

Ce jour, cependant, tardait toujours à se lever. Une réalité décevante donnait sans cesse le démenti aux plus nobles rêves. « Dieu dort, s'écrie un troubadour, et Mahomet triomphe. » L'impuissance des héros et les échecs de la croisade, la décadence du monachisme, l'Église déchirée par des antipapes, le Saint-Empire chancelant, la philosophie réduite aux chimères, combien de causes de découragement et de scepticisme! Et pour tous ceux qui pâtissaient de l'orgueil féodal, petits bourgeois, vilains et serfs, quelles occasions d'ironie, de sanglante critique! La société évidemment était mal faite, puisqu'elle ne pouvait régler le désordre ni réprimer la violence; les rois et les prêtres n'étaient pas les vicaires de Dieu, puisque leur force se brisait, leur vertu défaillait; la sainteté était un mensonge; la ruse donnait la puissance plus sûrement que la grandeur d'âme; la sagesse était dans la jouissance, non dans la pureté; l'heure présente appartient aux voluptueux, demain et l'avenir sont réservés aux audacieux et aux fourbes. On vit alors, dès le XIIIe siècle, se lever sur les contrées centrales de l'Europe un mythe nouveau, celui de la malice et du vice triomphants, qu'accueillit, au temps de saint Louis et de Frédéric II, le rire des foules, et qui, à partir

de Philippe le Bel, au temps des légistes et des procureurs, remplit de son symbolisme notre littérature. Dans le monde des bêtes, image fidèle de l'humanité, Renart obtient une maîtrise incontestée; il a la gloire, le plaisir et le butin; il méprise les pouvoirs temporels et se joue du ciel; il viole le vœu qu'il a fait de partir pour la croisade, il mange son confesseur (1). On l'applaudit au théâtre, tour à tour médecin, archevêque et pape, chantant l'Évangile et croquant les poules (2). Son épopée se développe six siècles durant; elle passe par La Fontaine pour aboutir à Gœthe. Elle donne le branle à l'esprit satirique du moyen âge. La Bête dangereuse et fine, alerte et friande, féconde en ressources et en traitrises, au doux pelage multicolore, aux griffes aiguës, est devenue le type allégorique de toutes ces âmes malignes, de tous ces personnages ingénieux et sensuels des *fabliaux*, des *farces* et des *nouvelles*, auxquels nos pères gaulois ont pardonné, pour leur bonne humeur et la grâce de leurs méchants tours, la parodie de l'héroïsme.

(1) *Hist. littér. de la France,* t. XXII, XXIII, XXIV, *passim.*
(2) V. Le Clerc, *Op. cit.,* t. I, p. 495.

II.

Rabelais ne disait pas, comme Du Bellay et les poëtes de la Pléiade : « Laisse toutes ces vieilles poésies françaises aux jeux floraux de Toulouse et au Puy de Rouen ([1]). » Il ne dédaignait point les souvenirs de la littérature chevaleresque. Les noms qui jadis avaient charmé la France reparaissent dans son livre, *Merlin* le prophète, *Arthus de Bretaigne, Ogier le Dannoys, pair de France, compaignon de Roland, Melusine, Godeffroy de Billon, Huon de Bourdeaulx, les Quatre Filz Aymon, Lancelot du Lac, Olivier, Turpin, Charlemagne*. Les œuvres italiennes, l'*Orlando furioso*, le *Morgante maggiore* lui sont familières ([2]). Le jour où il se décida à combattre les chimères et les abus, monstres bien autrement redoutables que les géants et les dragons des poëmes héroïques, il pouvait choisir entre la forme paradoxale de l'*Éloge de la Folie*, les *Propos*, à la façon de Luther, les *Lettres* imaginées par Hutten : il préféra un mythe authentique, rattaché par ses racines au plus ancien paganisme populaire, mais perdu plus tard dans la foule

([1]) *Défense et illustration de la langue françoise.*

([2]) I, *Prolog.;* II, 30, au personnage de *Perceforest.*

des contes de nourrices, d'un sens assez large pour qu'il pût y mettre sa libre invention et toute son ironie, d'un renom assez faible pour qu'il l'altérât et le façonnât à sa fantaisie; il choisit *Gargantua,* fils de *Grand-Gosier* et de *Galemelle* (1).

(1) On adopte ici l'opinion de Jacob GRIMM, *Deutsche Mythol.,* I, 509, et de l'éditeur qui a mis la dernière main au *Rabelais* publié par M. P. JANNET. C'est bien au 1er livre, au *Gargantua,* que ferait allusion le *Prologue* du *Pantagruel.* La *Chronique gargantuine,* Lyon, 1532, où le savant Brunet a cru voir une première ébauche de Rabelais (V. sa *Notice sur deux anciens romans intitulés les Chroniques de Gargantua,* etc. Paris, Silvestre, 1834), développée encore dans les *Chroniques admirables du puissant roy Gargantua,* etc. (sans lieu ni date ; Valence, 1547, dans l'édition visée par J. GRIMM), ne serait en réalité qu'un monument de la tradition romanesque à laquelle Rabelais a puisé. « Je ne puis, dit Sainte-Beuve, qu'indiquer ces points chers aux curieux. » (*Tableau histor. et critiq. de la poésie et du Théâtre franç. au* XVIe *siècle,* p. 274.) Nous ajouterons que le 1er livre indique, par une sorte d'incertitude dans la composition, comme une *première manière.* De plus, Rabelais semble avoir voulu y mettre tout d'abord ses vues générales sur la nature humaine, l'éducation, la scolastique et la vie parfaite (*Abbaye de Thélème*). Si le IIe du *Pantagruel* était le 1er dans l'ordre du temps, n'aurait-il pas appliqué d'abord à son second héros la discipline intellectuelle à laquelle il soumet le premier? Si la question de l'éducation paraît tranchée pour Pantagruel, c'est qu'elle a été présentée premièrement à propos de Gargantua. La lettre de celui-ci à son fils aurait eu un sens moins complet et moins clair dans l'hypothèse qui intervertit l'ordre chronologique des deux livres.

C'était une très-vieille divinité celtique, un géant, symbole de l'ardeur dévorante et de l'énergie fécondante du soleil, dont le mythe semble originaire des contrées de Basse-Bretagne, entre Rennes et Nantes. Sa légende remonta la Loire et se fixa en Touraine, sous les traits d'un ogre bienveillant et fort altéré. Gargantua est en effet un terrible gosier [1]. Comme saint Christophe, il eut dans son enfance dix nourrices à la fois. Debout sur le mont *Gargant,* près de Nantes [2], ou encore sur les collines de la Westphalie, il inonde ironiquement les vallées d'alentour [3]. Dans les traditions du duché de Retz [4], il chemine à l'aventure, suivi d'un lutin chargé de vivres, et portant en poche ses serviteurs. Ceux-ci dressent la table où il plait à leur maître, et lui entassent la viande dans la bouche; le lutin y verse jusqu'à douze tonneaux de vin. Il dort de trente à quarante heures de suite, sous la garde de ses gens. Un jour il eut la colique,

(1) Comp. l'espagnol *garganta,* le bas-breton *gargaden,* le vieux français *gargante.* En Angleterre on trouve la fable du roi *Gurgunt* ou *Gurguntum.* Nath. DRAKE, *Shakespeare and his times,* I, p. 129.

(2) Un autre sommet du même nom aux environs de Rouen.

(3) J. GRIMM, *Deutsche Mythol.,* I, 509.

(4) Loire-Inférieure.

et hurla si fort que les habitants du voisinage s'enfuirent éperdus et ne revinrent jamais (1).

La *Chronique gargantuine* met son héros en rapport avec le cycle d'Arthus. Merlin crée par enchantement Grand-Gousier et Galemelle. Il procure à leur fils une merveilleuse jument qui, tourmentée par les mouches, abattit à coups de queue les arbres des forêts de Champagne et de Beauce. Gargantua s'assit sur l'une des tours de Notre-Dame dont il attacha les cloches au col de sa monture. Les Parisiens, en deuil de leurs cloches, les rachetèrent au prix de trois cents bœufs et de deux cents moutons. Les géants, selon Grimm, n'aimaient point le son des cloches : en Suède ils lapidaient volontiers les tours d'églises (2). Gargantua passa en Angleterre où il battit les ennemis d'Arthus. Celui-ci lui donna dans Londres un repas où l'on servit les jambons de quatre cents pourceaux. Puis il tailla en pièces les Hollandais et les Irlandais, en tua *cent mille deux cent et dix justement, et vingt qui faisoient les morts soubs les aultres*. Il renferma dans sa dent creuse le roi et cin-

(1) THOMAS DE SAINT-MARS, *Mémoires de l'Académie celtique*, V, 392-395. — Comp. GAIDOZ, *Revue archéolog.*, septembre 1868, et LIEBRECHT, *Revue celtique*, mai 1870.

(2) *Op. cit.*, 520.

quante barons du pays. Gargantua fut enfin ravi au pays des fées par Mélusine et Morgane (1).

Rabelais retira ce mythe du cadre étroit de la tradition mythologique et chevaleresque. Enfermé dans le cycle d'Arthus, il n'eût écrit qu'une parodie amusante des vieux poëmes, analogue au *Morgante maggiore,* à l'*Orlando inamorato,* à l'*Orlandino* bouffon de Limerno Pitocco. Il ne garda que la physionomie originale du héros celtique, et les épisodes propres à en figurer la force, la taille démesurée, l'étonnant appétit, la jovialité narquoise. Même sur ces points, il inventa beaucoup encore (2). Le tour facétieux du jeune géant assis sur Notre-Dame « noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huyt » Parisiens, « sans les femmes et petitz enfans (3) » ; les boulets d'artillerie, que le peigne fait pleuvoir de sa chevelure, les six pèlerins mis en salade, et qu'il tira de sa bouche à la pointe d'un cure-dent, tous ces détails montrent le travail

(1) V. Brunet, *Op. cit.*

(2) Et luy feurent ordonnées dix et sept mille neuf cens treze vaches.... pour l'alaicter ordinairement.... Combien qu'aulcuns docteurs scotistes ayent affermé que sa mère l'alaicta, et qu'elle pouvoit traire de ses mammelles quatorze cens deux pipes neuf potées de laict pour chascune foys. Ce que n'est vray semblable. I, 7.

(3) I, 17.

d'une imagination très-riche sur le canevas primitif de la légende. Celle-ci d'ailleurs fut assez vite épuisée. Les scènes de la guerre contre Picrochole, remplies de vues curieuses sur le droit public et l'art militaire, laissent voir déjà en Rabelais une direction de l'esprit de critique qui le portera fort au delà de Pulci et de Bojardo. Gargantua est entré à l'école de la Renaissance. La discipline de Ponocrates a donné à l'âme du géant une culture excellente. Son fils Pantagruel, instruit, comme son père, aux bonnes lettres et aux sciences, mais qui n'est plus, comme lui, lié au passé par son origine et sa première éducation, va parcourir le monde, à l'imitation des héros de la Table-Ronde : il regardera face à face toutes les illusions, affrontera dans leurs repaires les sottises malfaisantes et fera tomber sur quelques-unes le jugement de sa sagesse.

III.

Un personnage nouveau ne tarde pas à se joindre au groupe d'amis que le géant entraîne à sa suite, Panurge, qui sera, de concert avec Frère Jean des Entommeures, l'âme et la joie du livre. C'était « un homme beau de ſtature et elegant en tous lineamens du corps, mais pitoyablement navré en di-

vers lieux ([1]). » « Par ma foy, s'écrie Pantagruel, le jour où il le rencontre au pont de Charenton, il n'eſt pauvre que par fortune : car je vous aſſeure que à ſa phyſionomie nature l'a produict de riche et noble lignée; mais les adventures des gens curieulx le ont reduict en telle penurie et indigence ([2]). » Nous connaissons cette lignée du noble Panurge : son grand-aïeul Renart, ruiné par les hasards de la vie féodale, ne lui a légué, avec beaucoup d'esprit, qu'un sac à tours malicieux, mais toujours vide, en dépit des soixante-trois recettes pour trouver de l'argent, « dont la plus honorable et la plus commune eſtoit par façon de larrecin furtivement faict ([3]) ». Panurge ne s'est jamais relevé de cette décadence. Il échoue donc comme un naufragé entre les bras de Pantagruel. Par lui le fabliau se concilie avec le roman héroïque. Ce malheureux, lettré, savant même, mais à qui les livres n'ont pas enseigné la vie, que la société a délaissé et tourmenté, apparaît au bon géant comme le premier des spectacles pitoyables que lui réserve une longue odyssée ([4]).

([1]) II, 9.
([2]) *Ibid.*
([3]) II, 16.
([4]) J'ay affection tres grande de vous donner ayde à mon povoir en la calamité où je vous voy, car vous me faictes grand pitié. II, 9.

L'adoption du charmant aventurier, la haute raison accueillant l'esprit de ruse, pardonnant à demi à la convoitise sensuelle déjà couverte d'indulgence dans la personne de Frère Jean, cette pensée généreuse est aussi, au point de vue de l'art, l'une des plus heureuses inspirations de Rabelais. Panurge et le moine soutiennent l'œuvre entière et l'empêchent de se perdre dans l'obscurité des symboles. Grâce à leurs actes, à leurs gais propos, à leurs paradoxes, les amis de Pantagruel, abstractions personnifiées, Eusthènes, Épistémon, Gymnaste, Carpalim, Xénomanes, s'animent quelque peu pour leur donner la réplique, et prennent un visage d'hommes : par eux la comédie pénètre dans la compagnie des sages, et les saillies du bon sens tempèrent la singularité des visions apocalyptiques.

L'allégorie, quelque temps interrompue par l'histoire de Panurge où se fondent des digressions cyniques, des hauts faits comiques, des contes franchement gaulois (1), retardée par le délicat problème du mariage et de ses périls, qu'une longue en-

(1) *Sur la manière de bâtir les murailles de Paris,* II, 15. Épisodes des *six cents chevaliers,* des *Dipsodes,* des *trois cents géants,* II, 25, 28. 29. — Aventure de la *haulte Dame de Paris,* II, 21.

quête ne résout pas assez clairement pour l'aimable sceptique, reprend enfin son cours : Pantagruel et son ami se proposent de rechercher les régions fabuleuses où les attend l'oracle de la *Dive Bouteille*. « Nous voirons chofes admirables », dit Panurge. « Mon prognoftic eft (dift Pantagruel) que par le chemin nous ne engendrerons melancholie [1]. » Leur flottille se dirige vers l'Asie, antique berceau des prestiges. La première station est le pays *qui n'existe nulle part*, la région de l'impossible, l'île de *Médamothi* [2], remarquable par toutes sortes d'animaux bizarres « et aultres marchandifes exotiques et peregrines ». On y voit étalées des tapisseries aux couleurs flamboyantes, peuplées d'aventures mythologiques, de monstres étranges, de substances métaphysiques. Pantagruel y achète trois unicornes et un tarande grand comme un taureau, à la tête et aux cornes de cerf, au pelage d'ours, dont le corps prend la couleur des objets environnants [3]. La sottise humaine est un instant figurée par l'aventure des *Moutons de Panurge*.

(1) III, 47.
(2) Le pays des *Médiomatricks,* suivant M. Ch. ABEL. *Rabelais, médecin stipendié de la cité de Metz*. Metz, 1870, p. 82. — Pour M. Abel, les *Macræons* sont également les Messins.
(3) IV, 2.

On touche à l'ile des *Gens sans nez* (1) ou des *Alliances,* occupée par un monde baroque, si absurdement embrouillé dans les liens de famille, qu'un vieillard y appelle une petite fille *mon père,* et la petite répond : *ma fille* (2). Les voyageurs, après avoir salué en passant le roi saint Panigon, abordent aux terres des *Chiquanoux,* huissiers et procureurs, qui vivent de procès, et trouvent dans la bastonnade leurs *naïfves moiſſons* (3). Ils croisent en mer neuf orques chargées de moines de toutes robes allant au concile « pour grabeler les articles de la foy contre les nouveaux hæreticques (4) ». Panurge ravi du présage, entre en joie, recommande son âme aux prières et menus suffrages des « beatz peres», leur donne à profusion cervelas et jambons, et « deux mille beaulx angelotz, pour les ames des treſpaſſez ». Cependant Pantagruel restait pensif et mélancolique. Il prévoyait la tempête, et tout aussitôt l'Océan, dont les pères de l'orageux concile n'ont point conjuré la colère, « commença s'enfler et tumultuer du bas abyſme ». Le sang-froid du géant assis au gouvernail, le zèle de Frère Jean qui,

(1) Les *Ennasins.*
(2) IV, 9.
(3) IV, 12.
(4) IV, 18.

en simple pourpoint, dirige la manœuvre, sauvent le bâtiment : ils se réfugient au port des hospitaliers *Macræons* [1].

C'est une contrée pacifique, ombragée de forêts silencieuses, parsemée de tombeaux, de pyramides, de temples en ruines, chargés d'hiéroglyphes et d'inscriptions en langue grecque, arabe et slavonique; là, dans le crépuscule des bois sacrés, honorées du culte de ces bons centenaires, habitent les âmes des héros et des démons tutélaires dont la mort est toujours annoncée par les troubles de la nature, du ciel et de la mer [2]. Pantagruel alors rappelle à ses hôtes le deuil de l'univers le jour où le Christ, « noſtre unicque Servateur, mourut lez Hieruſalem regnant en Rome Tibere Cæſar ». Puis il se tient « en ſilence et profonde contemplation. Peu de temps après nous veiſmes les larmes decouller de ſes œilz groſſes comme œufz de autruche [3]. »

Les voyageurs s'écartent de l'île de *Tapinois,* où règne le triste et pâle *Quaresmeprenant,* dont Xénomanes décrit l'anatomie fantastique. Ils échappent aux embûches grotesques des *Andouilles,*

(1) IV, 25.

(2) Idée fort ancienne au moyen âge. V. la *Chanson de Roland*, CXII.

(3) IV, 28.

ennemies de Carême, dont le séjour est l'ile *Farouche* ([1]). Ils visitent les habitants de *Ruach,* qui « ne vivent que de vent. Rien ne beuvent, rien ne mangent, ſinon vent. Ilz n'ont maiſons que de gyrouettes ([2]). » Ils voient la désolation de la terre des *Papefigues* qui, pour avoir offensé l'image du Pape, ont été réduits par les *Papimanes* en une dure servitude. « Depuys celluy temps les paouvres gens n'avoient profpéré ([3]). » La *benoiſte* île des *Papimanes,* au contraire, reluit d'une florissante prospérité. Le ciel lui verse à flots les béatitudes. N'est-elle pas le tabernacle où reposent les Décrétales sacrosaintes, à côté de l'archétype de l'*Unique?* Deux choses étonnent surtout nos compagnons : la délicatesse de la chère que l'on fait en *Papimanie,* et la grâce des « filles pucelles mariables du lieu, belles,... ſaffrettes, blondelettes, doulcettes », qui versent le vin aux serviteurs de Dieu, les cheveux enguirlandés de fleurs fraîches. « Frere Jan les reguardoit de couſté, comme un chien qui

([1]) Souvenir évident du vieil apologue *Bataille de Kareſme et de Charnage,* que l'Espagnol Jean Ruiz a imité au XIVe siècle dans sa *Dona Quaresma y don Carnaval.* V. LE CLERC, *Hist. litt. au* XIVe *siècle,* t. II, p. 52.

([2]) IV, 43.

([3]) IV, 45.

emporte un plumail (1). » Mais il faut s'arracher à ce lieu de délices. Les aventuriers reprennent la haute mer, recueillent à leur bord des flocons de paroles gelées, paroles d'orgueil féodal, termes vides de blason, cris de guerre et de victoire, clameurs de malédiction et de mort (2). Bientôt apparait l'ile plantureuse de « messire Gaster, premier maistre ès ars de ce monde (3) ». Ici la gourmandise donne de l'esprit aux plus sots, apprivoise les plus farouches. A la cour de Gaster, Pantagruel voit avec dégoût les charlatans qui parlent par le ventre, les *Gastrolâtres* « joyeulx, mignars, douilletz », adorateurs du ventre, « poys et charge inutile de la terre, comme dict Hesiodes (4) ». Il assiste à la procession du dieu *Manduce*, « statue de boys mal taillée et lourdement paincte ». A Lyon, au carnaval, on l'appelle Maschecroute... « C'estoit une effigie monstrueuse, ridicule, hydeuse et terrible aux petitz enfans, ayant les oeilz plus grands que le ventre, et la teste plus grosse que tout le reste du corps (5). » On signale, sans y descendre, l'ile

(1) IV, 51.
(2) IV, 56.
(3) IV, 57.
(4) IV, 58.
(5) IV, 59. Rabelais put voir à Metz le dieu Graouï, conservé peut-être encore aujourd'hui dans la cathédrale.

de *Chaneph*, où vivent : « hypocrites, hydropicques, patenoſtriers, chattemites, ſantorons, cagotz, hermites. Tous paouvres gens vivans... des aulmones que les voyagiers leur donnent (1). » Pantagruel refuse pareillement de toucher à l'île de *Ganabin*, que domine une belle montagne à double cime, telle que le Parnasse de Phocide, repaire des muses malfaisantes (peut-être de la Pléiade), « des forfans, dit Panurge, des larrons, des brigans, des meurtriers et aſſaſſineurs (2) ».

Le voyage, à mesure qu'il approche de son but, devient plus merveilleux. Le cinquième livre présente, mêlées à de longues digressions, à des épisodes d'un caractère indécis, qui trahissent une main étrangère (3), trois allégories satiriques marquées de la griffe de Rabelais, l'*Ile Sonnante*, les *Chats fourrés*, le royaume d'*Entéléchie*. Une légende naïve des peuples celtiques, et le gazouillement moqueur des *Oiseaux* d'Aristophane se joignent, dans le mythe de l'*Ile Sonnante*, aux souvenirs de l'écrivain voyageur. Le moine Barontus avait

(1) IV, 64.
(2) IV, 66.
(3) Le tournoi de danses au palais de *Quinte Essence*, les îles des *Ferrements* et de *Cassade*, le pays de *Satin*, répétition du chapitre de *Médamothi*.

rés, « beſtes moult horribles et eſpouventables », se repaissent sur des tables de marbre de la chair des petits enfants. Ils ont le poil de la peau en dedans, des griffes acérées, qui ne lâchent jamais la proie, sur la tête des bonnets de juges; une gibecière ouverte est leur « ſymbole et deviſe (1) ». La soif du gain les enrage; les légistes, leurs pères, « mangerent les bons gentilſhommes qui, par raiſon de leur eſtat, s'exerçoient à la volerie et à la chaſſe ». « Encores leurs cherchent ils le ſang et l'ame en l'autre vie (2). » Jadis ils s'appelaient *machefoins;* aujourd'hui, *machelevraux, macheperdrix, machefaiſans.* Grippeminaud, leur chef, est « le monſtre le plus hideux que jamais fut deſcrit (3) ». Rabelais, pour le figurer, emploie cet accouplement de formes discordantes que les visions de l'Apocalypse enseignèrent aux artistes des églises romanes : trois têtes de lion, de chien et de loup « entortillées d'un dragon ſoy mordant la queue, et de rayons ſcintillans à l'entour », des mains sanglantes, des tenailles de harpie, un museau recourbé, des défenses de sanglier, des yeux « flamboyans comme une gueule d'enfer ». L'image de la justice se

(1) V, 11.
(2) V, 14.
(3) V, 11.

dresse près de son siége, un fourreau de faucille à la main droite, une balance à la gauche, des besicles sur le nez. L'un des plateaux retombe chargé d'un sac de velours plein de monnaie : l'autre remonte avec un sac vide. La bête immonde, à la voix enrouée et furieuse, proclame cyniquement l'infamie de ses lois, la cruauté de ses arrêts ; sa parole haletante, sans cesse coupée par le cri de *Or çà, Or çà,* éclate comme le glapissement d'un chacal.

Les amis de Pantagruel passent du Palais de Justice à la Cour des Comptes, aux pressoirs des *Apædeſtes,* qui broient les grappes cueillies aux vignes de l'État : *Domaines, Postes, Menus Plaisirs*, écrasent le raisin du *Plan particulier,* et « tireroient de l'huile d'un mur (1) ». Ils nourrissent de lait *d'amendes Dupple* et *Quadruple,* leurs dogues sacrés ; le premier a deux têtes, le second quatre. *Omission de recepte,* grand'-mère de *Quadruple,* est bête si dangereuse, qu'on la tient à la chaîne dans un cachot. Nos aventuriers respirent enfin un air plus libre au royaume de Dame *Quinte Essence :* la niaiserie sublime, les hallucinations enfantines des sujets de la scolastique les reposent de tant d'émotions tragiques.

(1) V, 16.

Mais déjà ils ont aperçu le fond dernier de l'erreur et de la malice des hommes; ils sont mûrs pour la suprême initiation. Le pays des *Lanternois* leur donne le flambeau qui les guidera jusqu'au sanctuaire de la sagesse et de la vérité. Ils descendent des degrés en nombre symbolique, cheminent longuement dans les détours d'une sorte d'antre de Trophonius, et s'arrêtent en présence d'un portail de jaspe, de style dorique, orné d'une inscription en lettres d'or :

Ἐν οἴνῳ ἀλήθεια.

Les portes s'ouvrent d'elles-mêmes sans bruit. Les Pantagruélistes entrent et lisent deux nouvelles maximes :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.
Toutes choses se meuvent à leur fin (1).

La mosaïque du temple représente la victoire de Bacchus sur les Indiens. Le dieu asiatique, imberbe, couronné de pampres et d'une mitre cramoisie, debout sur un char traîné par des léopards, mène le chœur impétueux des Bacchantes qui hurlent l'*Evohe* mystique. Panurge, revêtu du costume des initiés, assisté de la grande prêtresse

(1) V. 37. Maxime péripatéticienne :
πρὸς τέλος αὐτῶν πάντα κινεῖται.

Bacbuc, chante l'invocation des mystères de la *Bouteille*. Dans les flancs du vase sacré où fermente la liqueur de vie retentit en langue germanique une seule parole : *Bois* (1). Tel est l'*alpha* et l'*ômega* de la révélation pantagruélique. On verra plus loin qu'il n'y faut point chercher la devise d'un épicurisme grossier. La pensée de Rabelais ne retombe pas, à la fin de l'œuvre, au-dessous des hautes régions où elle s'éleva si souvent. Il dit adieu à ses lecteurs et à ses héros en leur présentant pour la seconde fois la grande image inventée par Xénophane, et qu'il transmet à Pascal : « Allez, amis, en la protection de cette ſphere intellectuale de laquelle en tous lieux eſt le centre, et n'a en lieu aucun circonference, que nous appelons Dieu (2). »

(1) V, 46.
(2) V, 48.

CHAPITRE II.

La Langue et le Style.

I.

La langue française, au temps de Rabelais, traversait une crise fort délicate. Elle atteignait en quelque sorte la puberté. Depuis un certain nombre d'années, elle croissait et se fortifiait avec une singulière rapidité. La prose encore gauche et déjà fine de Philippe de Comines marque les derniers jours ingrats de son enfance. En Calvin, dont la plume devance le siècle, et en général chez les écrivains calvinistes, elle montre souvent une virilité austère qui étonne : la langue aimable, subtile, un peu maniérée, et d'une naïveté douteuse, de Montaigne et d'Amyot, s'accorde mieux avec la grâce molle et étudiée de l'adolescence. Entre Rabelais et Descartes, la langue met cent ans à

entrer en sa pleine maturité : Descartes lui-même n'est qu'un commencement ; il s'écoulera encore près d'un siècle jusqu'à Voltaire. Il n'y a rien de pareil dans l'histoire des langues modernes, dont la croissance fut à la fois plus précoce et plus prompte que chez nous. La prose italienne était déjà fixée dans la *Vita nuova :* Boccace y effaça bientôt les dernières traces d'archaïsme ; la langue fraîche et nerveuse du *Don Quichotte* est de la fin du XVI[e] siècle ; il y a moins de différence entre l'anglais de Shakespeare et celui de Byron, l'allemand de Luther et celui de Gœthe qu'entre Comines et Rabelais, Rabelais et Calvin.

Cette crise organique fut précédée d'un travail de déformation et de renouvellement qui dura de la fin du XIII[e] à la fin du XV[e] siècle. Nos premiers temps littéraires avaient possédé une langue aux formes assez précises, mais tenant encore étroitement au latin, comme les autres idiomes congénères du bassin de la Méditerranée. Joinville en fut l'un des derniers représentants. Dès l'âge de saint Louis, le français déchira peu à peu son enveloppe latine. Les nuances des cas pour le sujet et le régime, la terminaison féminine des adjectifs, les débris de conjugaison dans les verbes, les comparatifs et les superlatifs disparurent comme des

appendices désormais inutiles : on unit le pronom possessif masculin au substantif féminin ; l'*e* muet se multiplia; l'article remplaça les désinences; les mots empruntés aux écrivains anciens, à la vénerie, au blason, au langage judiciaire, envahirent le vieil idiome qui, altéré, désemparé, dépourvu d'esprit de méthode, donna au XIVe siècle le spectacle d'une véritable anarchie grammaticale (1). « Le françois qu'ils avoient appris chez eux d'enfance, disaient les Anglais du temps de Froissard, n'eſtoit pas de telle nature et condition que cil de France eſtoit (2). »

Cependant la confusion n'était qu'apparente : un instinct obscur précipitait le français, avec la rigueur logique d'une loi naturelle, vers la transformation la plus singulière qu'une langue ait jamais subie : synthétique à l'origine, tout à fait impropre au raisonnement, à l'abstraction, il devint l'instrument d'analyse le plus précis que possèdent les modernes. Nos grands prosateurs du XVIe et du XVIIe siècle ont seulement achevé sur ce point

(1) V. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française, complément de la Préface,* 49.

(2) FROISSARD, IV, 35. — V. LE CLERC, *Hist. litt. au* XIVe *siècle,* IIe partie. — Ch. GIDEL, *Hist. de la littér. franç.,* p. 452 et suiv.

l'œuvre des temps antérieurs. Le XIVe siècle, qui fut témoin des progrès de la royauté nationale, vit aussi le déclin des dialectes provinciaux, le picard, le champenois, le bourguignon, dont les formes deviennent alors plus indécises et tendent à l'unité. L'emploi des termes abstraits est chaque jour plus fréquent. On traduit d'Aristote et de Tite-Live les mots nécessaires aux idées politiques et à la morale [1]. La scolastique, décidément condamnée à l'éternel débat sur les *universaux*, le roman allégorique, avec ses héros abstraits, sont autant de preuves du progrès constant de l'esprit français dans le sens des conceptions générales. La prose française recevait successivement les organes nécessaires à l'analyse. Toutes les formes du discours propres à déterminer clairement les rapports et les différences des choses et des pensées, les transitions, les prépositions, les conjonctions jouaient un rôle toujours mieux défini. Déjà, sous Louis XI, dans les contes et les *nouvelles*, notre prose est capable d'une critique moins spirituelle, il est vrai, mais plus mordante que celle de Boccace. Sous Charles VIII et Louis XII, Comines, mêlé un instant par ses missions d'ambassadeur à la

[1] Oresme, Pierre Bercheur.

subtile politique de l'Italie, raisonne sur la diplomatie en un style délié qui, rapproché des *Légations* de Machiavel, fait encore une figure assez honorable.

II.

La Renaissance fit courir à la jeune langue un sérieux danger. Au temps même de Rabelais, quelques lettrés du groupe de Ronsard, ravis des belles formes du grec et du latin, tentèrent de refondre tout d'un coup la matière du français et de la jeter violemment dans le moule antique. Le manifeste révolutionnaire de Du Bellay ([1]) dénonçait notre langue comme « si pauvre et si nue qu'elle a besoin des ornements et, s'il faut ainsi parler, des plumes d'autrui. » Il indiquait les moyens de donner à la France un langage *illustre* et *aulique*. Ronsard appliqua les préceptes de son ami par le travestissement de mots anciens, la formation synthétique de vocables composés à la façon des Grecs, et par ce qu'il appelait le *provignement* de nos vieux termes. Une langue archéologique et pédantesque eût été établie de la sorte,

([1]) *Défense et illustration de la langue françoise,* 1549.

au lieu d'un idiome vivant et populaire. Du Bellay et ses partisans, s'ils méconnaissaient les lois naturelles de la génération et de la croissance du langage, — lois que la science n'a fixées que récemment, — portaient néanmoins jusque dans leurs erreurs, une prévision assez juste de l'avenir du français. Il devait, en effet, devenir pour l'Europe l'idiome noble par excellence. Il y a, dans l'ordre des idées, une hiérarchie, comme des degrés de beauté dans celui des formes. Toutes les langues ne sont pas également propres à l'abstraction, et la plus haute en dignité est celle qui rend l'idéal aussi intelligible que possible. De toutes les œuvres de la Grèce, la première est peut-être sa langue, qui interpréta des conceptions très-subtiles, accessibles seulement à l'élite des âmes. On n'imagine point Platon, Aristote, Plotin, réduits, pour l'expression de leurs doctrines, à l'instrument sonore, mais incomplet, des Latins. Le français est, chez les modernes, hors de ligne pour la morale, la politique, l'histoire, la critique. Mais cette primauté, que lui valurent les prosateurs du XVIIe siècle, n'eût point été obtenue si les réformes singulières de la Pléiade avaient réussi.

Longtemps avant le judicieux traité d'Estienne sur la *Conformité du langage françois avec le grec,*

(1565), Rabelais poussa le cri d'alarme contre les novateurs (1). Il écrivait au prologue du Ve livre: «Je prouveray en barbe de je ne ſçay... quels rappetaſſeurs de vieilles ferrailles latines, revendeurs de vieux mots latins tous moiſis et incertains, que noſtre langue vulgaire n'eſt tant vile, tant inepte, tant indigente et à meſpriſer qu'ils l'eſtiment.» Vingt ans plus tôt, dans le personnage de l'étudiant limousin (2), il avait signalé l'affectation des pédants qui gâtent la langue, croyant l'ennoblir. Cet « eſcholier tout joliet » est le précurseur de Ronsard et de Du Bellay. « Je revere, dit-il, les olimpicoles, je venere latrialement le ſupernel aſtripotent, je dilige et redame mes proximes. » Ce galant, observe l'un des compagnons de Pantagruel, « ne faict que eſcorcher le latin, et cuide ainſi pindariſer; et luy ſemble bien qu'il eſt quelque grand orateur en françoys parce qu'il dedaigne l'usance commun de parler (3). » Lorsque Panurge,

(1) Henri Estienne critique surtout les altérations que la cour, le palais, l'imitation espagnole et italienne font subir à la langue. Indirectement il atteint Du Bellay et ses partisans. V. surtout l'excellente préface de cet ouvrage.

(2) II, 6.

(3) Comp. l'*Epistre du Limosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale,* attribuée vraisemblablement à Rabelais, t. VI.

pareil à un virtuose, a joué en présence du géant de tous les idiomes connus des philologues de la Renaissance, « Dea, mon amy, dift Pantagruel, ne fçavez vous parler françoys? — Si faictz tres-bien, feigneur, refpondit le compaignon, Dieu mercy : c'eft ma langue naturelle et maternelle, car je fuis né et ay efté nourry jeune au jardin de France : c'eft Touraine ([1]). »

III.

Rabelais goûta au *jardin de France* à l'une des sources premières de la bonne et vieille langue; il en savoura la naïveté piquante, il en éprouva l'étonnante richesse. Le moyen âge, dans sa gaucherie à produire les idées abstraites, avait porté toute sa curiosité d'esprit sur l'expression concrète des choses visibles, de leurs qualités, de leurs façons d'agir. La multiplicité des mots qui fixent les aspects momentanés et les évolutions fugitives de la réalité, est le luxe des langues encore pauvres en patrimoine philosophique : elles suppléent ainsi

([1]) II, 9. Comp. le galimatias parlé au palais de *Quinte Essence,* V, 20. Sur ce point, la critique de Rabelais précède celle de Cervantès, *Don Quijote,* I, cap. 1.

par l'abondante variété des termes particuliers à l'unité du terme général qui groupera, dans une forme à la fois plus noble et moins déterminée, les vues nombreuses mais plus étroites de la pensée en sa première jeunesse. Le vieux français possédait donc un vocabulaire immense. « Il en ha à rechange », dit Henri Estienne [1], qui énumère sous le mot *avare : avaricieux, eſchars, taquin, tenant, troptenant, chiche, vilain, chiche-vilain.* Rabelais fait pleuvoir sur un substantif ou sur une idée les épithètes et les participes; il dénombre, sans en oublier une seule, une masse de choses simultanées [2]. Il aligne, comme des litanies, de longues listes de jeux, de métiers, de qualités, de vêtements, d'ustensiles, d'adjectifs grotesques travestis en noms d'hommes, de poissons, de volailles, d'œuvres de cuisine. Le lecteur, étourdi, est tenté de s'écrier : *Quand aura-t-il tout vu?* Au besoin, il forgera des mots nouveaux, comme Ronsard. Gargamelle n'a point allaité son fils : c'est une proposition *mammallement* scandaleuse [3]. Toutes les ressources analysées et vantées par Estienne, les

(1) *De la precellence du Langage françois.* Paris, 1579, p. 73.

(2) V. ALB. RÉVILLE, *Rabelais,* etc. (*Revue des Deux-Mondes,* 15 octobre 1872.)

(3) I, 7.

termes de chasse, les verbes formés à l'aide de particules latines [1], les substantifs composites [2], les verbes tirés des substantifs [3], les vocables provinciaux venus d'Orléans, de Picardie, de Champagne, de Lorraine, les vieux mots descendus du haut moyen âge [4], les proverbes enfin, légués par la sagesse des ancêtres trop malhabiles pour frapper la vive sentence morale des Grecs, Rabelais a tout accumulé dans le trésor prodigieux de sa langue. Il entassera, s'il le faut, trois proverbes l'un sur l'autre: *irriter les frelons, mouvoir la camarine, esveigler le chat qui dort* [5]. Il profite heureusement, pour s'enrichir, de cette période d'indécision où l'usage et le goût n'ont pas encore classé les mots, en leur assignant un emploi déterminé; il n'y a pas, pour un écrivain original, d'heure plus propice. « A ceste retraite, le *jour* esclairci et *purgé* des fumées et *parfums* de la canonnerie [6] ». Telle expression, réservée maintenant au sens moral, lui sert de trait plaisant utile à la

(1) *Forvoyer, forligner, forclore.*
(2) *Pincemaille, songemalice, serremiette.*
(3) *Ombroyer, paumoyer.*
(4) Ex.: *guille* et *barat* pour *tromperie.*
(5) III, 5.
(6) T. VI, p. 41.

peinture d'une grimace. « La vieille resta quelque temps en silence, pensive et *richinante* des dens (1). » Estienne ne pense-t-il pas à Rabelais quand il écrit : « Nostre langage est tellement ployable à toutes sortes de mignardises que nous en faisons tout ce que bon nous semble (2). »

C'est qu'il y avait comme une harmonie préétablie entre le génie de l'écrivain et celui de la langue. Le vieux français, délaissé par les théologiens, les scolastiques et les juristes, était devenu un idiome populaire au sens le plus rigoureux du mot. Le peuple l'avait façonné à son image, et il avait grandi sous un ciel pâle, dans les plaines monotones de nos provinces du Centre et du Nord, dans l'ombre des échoppes et des tavernes, le long des rues fangeuses de la Cité et des cloaques de la place Maubert. Langue dénuée d'éclat, sans fraîcheur ni suavité, qui fleurit tristement sur un sol pauvre, et que n'empourpre point la lumière divine de l'idéal ; langue de bourgeois, d'écoliers, d'artisans, que la chanson de Geste et le roman chevaleresque charment sans doute, mais que le *fabliau*, la *sottie*, la *nouvelle* et la *farce* réjouissent, qui laissent au trou-

(1) III, 17.
(2) *Op. cit.*, p. 69.

vère le soin de tirer quelques accords d'un instrument ingrat, mais qui apportent au conteur, au satirique, tous les jours et à pleines mains, des mots nouveaux, excellents pour la raillerie, d'une saveur aigre, vulgaires de forme et d'une résonnance gouailleuse, des mots à face narquoise, d'une âpre malice. L'esprit de nos pères, si original qu'il s'est appelé l'esprit gaulois, créa ainsi une langue sans égale pour la critique des vices médiocres, pour la peinture des ridicules, la représentation facétieuse des appétits. Elle avait été si profondément pénétrée de sel gaulois, qu'elle raillait encore et mordait, même quand elle affectait la bonhomie, et faisait la *chattemitte :* sans paraître y toucher, à l'aide des mots les plus simples habilement soulignés, elle atteignit parfois au plus haut degré de finesse moqueuse. « En ce lieu là avoit ung maiſtre curé qui faiſoit raige de bien confeſſer ſes paroichiennes, et de fait il n'en eſchappoit nulles qu'ilz ne paſſaſſent par là, voire des jeunes; au regard des vieilles, il n'en tenoit compte (1). »

Le livre de Rabelais fut le chef-d'œuvre et l'un des derniers monuments de cette langue et de cet esprit dont le XVIIe siècle entendit encore en La

(1) *Cent nouvelles nouvelles*. Édit. Leroux de Lincy, 64.

Fontaine comme un écho lointain. Chez lui, l'art d'écrire et de décrire s'est porté avec prédilection du côté de l'expression satirique. Il est à son aise dans la comédie, il rit naturellement et à pleines joues. Nulle trace en lui de l'amertume ni de la recherche voulue de l'ironie que l'on remarque dans la *Ménippée*. Nous savons que le sens de la beauté pittoresque lui fut presque étranger ; il avouait franchement n'être point né poëte, comme Marguerite de Navarre : « à chacun n'eſt octroyé hanter et habiter Corinthe (1) ». Bien qu'il se complût dans l'invention grandiose et qu'il fit mouvoir des géants, son imagination, moins épique que la légende de ses héros, montrait volontiers ceux-ci dans la familiarité de la vie commune : Grandgousier, Gargantua bavardent bonnement à la façon de gentilshommes campagnards ; Gargantua devenu veuf tout à coup, se lamente et se console, sourit et pleure à la fois comme un grand enfant. « Allez à l'enterrement d'elle, et ce pendent je berceray icy mon fils, car je me ſens bien fort alteré, et ſerois en danger de tomber malade (2). » Pour lui, le radieux Olympe n'est plus qu'un séjour de mine assez bourgeoise, où les dieux et déesses *s'éclatent*

(1) V, *Prolog.*
(2) II, 3.

de rire « comme un microcofme de mouches ». « Juppiter, contournant la tefte comme un cinge qui avalle pillules, feift une morgue tant efpouvantable, que tout le grand Olympe trembla (1). » Bacchus, le maître de la joie divine, le libérateur des âmes, n'est plus que le *bon homme Bacchus* qui se promène sur son char, « riant, fe gaudiffant, et beuvant d'autant à un chafcun (2) ».

L'écrivain que son génie ramène incessamment à l'observation railleuse de la nature humaine peut se perdre dans les mille détails ridicules ou plaisants des personnages qu'il dépeint : la qualité maîtresse du style est dans le choix des traits dominants et profonds qu'il suffit de relever pour tracer un portrait. Rien de plus simple qu'un profil de Callot, et quelques lignes hardies, vivement entrecoupées, un nez aigu, une haute taille cambrée, un port insolent et des guenilles pendantes que traverse une longue rapière suffisent pour l'image accomplie d'un gueux. Cet art très-français d'esquisser lestement une physionomie vivante fut le don de Rabelais. Trois épithètes rapprochées en *crescendo* achèvent une figure grotesque. « Un aultre grand villain claquedens, monté sus haultes

(1) IV, *Prolog.*
(2) V, 40.

mules de boys (1). » Quelques taches de couleurs éclatantes donneront le portrait plus complet de maître Æditue, le camérier du pape. « C'eſtoit un petit bon homme vieux, chauve, à muſeau bien enluminé et face cramoiſie (2). » En quatre lignes nous avons un tableau d'intérieur. « Retournans à la beuverie, apperceuſmes un viel Eveſgaux à teſte verde, lequel eſtoit acroué, accompagné de trois Onocrotales, oiſeaux joyeulx, et ronfloient ſous une feuillade (3). » Le peintre a tant d'esprit qu'il fixe l'expression morale d'un visage avec la fine et malicieuse précision des artistes hollandais. « Arrivans au logis poëticque, trouverent le bon vieillard en agonie, avecques maintien joyeulx, face ouverte et regard lumineux (4). » Ces qualités exquises font souvent penser à Saint-Simon, et de fait, dans ses lettres datées de Rome, Rabelais jette parfois sur le papier de rapides dessins qui ne seraient pas indignes de l'historien. « Aujourd'huy ſont icy arrivez les ambaſſadeurs de Veniſe, quatre

(1) IV, 9.

(2) V, 2. V. le portrait tout flamand du Chiquanous, IV, 12.

(3) V, 8.

(4) III, 21. « Treſſaillant tout de joye, comme un renard qui rencontre poules eſguarées, et *ſoubriant du bout du nez...* » IV, *Prolog.*

bons vieillards tous grifons, lefquels vont par devers l'Empereur à Naples ([1]). » Le cardinal Du Bellay envoie aux funérailles du marquis de Rance « et pour consoler la marquise sa femme », l'abbé de Saint-Nicaise. « C'eft un petit homme tout efveillé, qu'on appeloit l'archidiacre des Urfins ([2]). »

IV.

Rabelais recueillit donc la vieille langue que déjà méprisaient les lettrés, mais, à force d'art, il en accrut singulièrement la valeur. Son vocabulaire satirique est du moyen âge; les procédés de son style sont de la Renaissance. L'influence des anciens est visible à chaque ligne de son œuvre, et le travail qu'il appliqua à la prose française fut plus fécond que tous les artifices de la Pléiade. C'est à lui, et en même temps aux écrivains calvinistes, que le français dut la construction simple et logique de sa phrase. Un groupe considérable de mots abstraits ne suffit pas pour qu'une langue ait véritablement le génie de l'analyse. Il lui faut en outre

([1]) T. VI, p. 73.
([2]) T. VI, p. 86.

cette architecture heureuse de la phrase qui établit entre chaque pensée des limites méthodiques et laisse pénétrer à flots la lumière dans l'intérieur du monument. Il faut qu'une seule pensée dominante soit enfermée dans une phrase distincte, que les propositions incidentes s'attachent à la principale, isolées ou par séries régulières, mais ne troublent point par des saillies excessives l'unité et les grandes lignes du discours, et n'étouffent point l'idée générale sous la végétation touffue des idées particulières. Que l'on compare à Rabelais la langue de Comines, longue et lente, surchargée d'incidentes [1], coupée de parenthèses maladroites, embarrassée de redites, et l'on jugera du progrès de notre prose en peu d'années. C'est que le bon ordre dans les pensées, chez les écrivains disciplinés par la culture antique, produit la régularité du langage, et l'harmonie des parties du discours est en eux l'effet de la logique de l'esprit. On a remarqué le goût de Rabelais pour le balancement des expressions qu'il redouble en les déplaçant : « Pleurant, il rioit; il pleuroit riant. » « Rien ne mangeoit jeuſnant, jeuſnoit rien ne mangeant. » Une qualité manifeste encore en lui le développement harmo-

[1] Par ex., le début du chap. XIX du liv. VIII : « J'ay dit en quelque endroit de cette matiere d'Italie, etc... »

nieux de l'idée par le rhythme de la langue. L'image qu'il présente se représente en un second terme, ou reçoit tout aussitôt d'une image analogue une clarté plus grande. « Je rends graces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné povoir veoir mon antiquité *chanue refleurir* en ta jeunesse (1). » « Le temps estoit encores *tenesbreux* et sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui avoient mis à destruction toute bonne literature; mais, par la bonté divine, la *lumiere* et dignité a esté de mon eage rendue ès lettres (2). »

La langue, ainsi assouplie et affinée, maîtresse de toutes ses ressources, peut se plier à l'expression des hautes pensées, et l'écrivain atteint sans effort le style noble de l'éloquence. La période se développe avec ampleur et sécurité, comme une phrase musicale où tous les accords se répondent, et que soutient un rhythme précis. On retrouve en Rabelais la forme si fréquente chez les Romains, la grave énumération oratoire (3). Ou bien encore,

(1) II, 8.

(2) *Ibid.*

(3) Aussi longtemps que les âmes *insignes* habitent leur corps, « est leur demeure pacificque, utile, delectable, honorable; sus l'heure de leur discession, communement adviennent par les isles et continens grans troublemens en l'air,

autour de quelque idée morale, la période se déroule majestueusement, et la cadence du discours accompagne le chant solennel de la phrase latine. « Quand par le plaifir de luy, qui tout regift et modere, mon ame laiffera cefte habitation humaine, je ne me reputeray totallement mourir, ains paffer d'un lieu en aultre, attendu que en toy et par toy je demeure en mon image vifible en ce monde vivant, voyant et converfant entre gens d'honneur et mes amys comme je fouloys. » « Parce que, felon le faige Salomon, fapience n'entre point en ame malivole, et fcience fans confcience n'eft que ruine de l'ame, il te convient fervir, aymer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes penfées et tout ton efpoir, et par foy formée de charité eftre à luy adjoinct, en forte que jamais n'en foys défamparé par peché. Aye fufpectz les abus du monde. Ne metz ton cueur à vanité, car cefte vie eft tranfitoire; mais la parolle de Dieu demeure eternellement [1]. »

tenebres, fouldres, grefles; en terre concuffions, tremblemens, eftonnemens; en mer fortunal et tempefte, avecques lamentations des peuples, mutations des religions, tranfports des royaulmes, et everfions des republicques. » IV, 26.

[1] II, 8.

CHAPITRE III.

Les Caractères et la Comédie.

I.

Un écrivain né observateur, doué d'ironie, habile à saisir les trats originaux des physionomies, et dont la main se joue librement sur le riche clavier de la langue, peut tracer des caractères aussi personnels que des portraits, et répandre à travers son livre les scènes divertissantes de la comédie humaine. A la vérité, tous les épisodes et tous les personnages de Rabelais ne sont pas également dramatiques. L'action est souvent confuse, les caractères effacés; parfois même trop de mouvement nuit à la franche impression comique. Ses *propos de buveurs* éclatent comme le bourdonnement tumultueux d'une foule sous la voûte d'un cabaret; ils crient tous : « A boire! » Çà et là, des groupes trop pressés pour qu'on y distingue les attitudes et les visages, s'élance quelque trait d'effronterie:

« J'ay la parole de Dieu en bouche : *Sitio* [1]. » Les treize mille hommes de Picrochole, déconfits par Frère Jean, assommés, éventrés, roulent pêle-mêle en un effroyable désordre, hurlant, priant, pleurant, invoquant les saints du Paradis. « Confession ! *Confiteor ! Miserere ! In manus !* » Une multitude d'images s'amassent à la fois sous le pinceau de l'artiste, et l'action disparait dans un chaos bruyant [2]. Elle languit, au contraire, autour des personnages secondaires qui se meuvent vaguement dans le clair-obscur de l'abstraction. Grandgousier et Gargantua eux-mêmes sont à peine des caractères. Ils dépassent trop la commune mesure de l'humanité : on ne voit en eux ni une passion dominante, ni cette complexité des convoitises et des faiblesses, des qualités et des vices, qui sont la vie des masques comiques. Ils ne tiennent à notre monde que par des appétits grandioses qui émerveillent plutôt qu'ils ne prêtent à rire : leur force, comme leur sagesse, les emporte bientôt dans le monde inaccessible des héros romanesques. Cependant Grandgousier, par sa bonhomie gauloise, se rapproche encore plus de nous que ne fait Gar-

(1) I, 5.
(2) I, 27.

gantua par les fantaisies colossales de son adolescence. Pantagruel, doué de la profonde bonté de son père et de son aïeul, n'est plus qu'une âme éminente, sans peur ni reproche, un symbole de raison, et en sa présence les plus sages parmi ses amis semblent petits.

Néanmoins les figures et les scènes plaisantes abondent dans l'œuvre de Rabelais. Il eut au plus haut point l'art de prêter à ses personnages un langage conforme à leur caractère, et le style de leur profession. Le scolastique Janotus de Bragmardo tousse, crache, argumente tout à la fois : il mêle les formules oratoires de Cicéron à des fragments d'*oremus,* à des textes de l'Évangile : il parle de la *ſubſtantificque qualité* et de la *nature quidditative* de ses cloches ; il violente outrageusement la langue latine. Mais qu'on lui rende les cloches : le bras séculier n'est pas loin, et le Roi très-chrétien fera brûler vifs les larrons comme hérétiques, « ennemys de Dieu et de vertus [1] ». Le bon père Hippothadée procède vis-à-vis de Panurge avec la sollicitude discrète d'un directeur de consciences. « Sentez vous importunement en voſtre corps les aiguillons de la chair? — Bien fort

[1] I, 19, 20.

(refpondit Panurge), ne vous defplaife, mon Pere. » Celui-ci commence alors un sermon édifiant sur l'obéissance à Dieu et les vertus conjugales, retournant à satiété la même idée, délayant une fort petite maxime dans un flot de synonymes, développant une comparaison noble où figurent le soleil et la lune ([1]). Le vieil Homenaz, que la contemplation des Décrétales entretient dans une sorte de fièvre oratoire, ne parle qu'en style d'homélie : l'onction attendrie est la qualité de son éloquence ; l'interrogation et l'exclamation en sont les formes : une notion, une seule, réside en sa cervelle enfantine, et par elle il explique les lois du monde, les évolutions de l'histoire, les mystères de l'âme. Après boire, il prêche encore les Décrétales, riant et suant, jouant sur les mots, promettant le Paradis, et montrant « la gueule horrificque d'enfer » fermée par la vertu du divin livre. Puis il verse de grosses larmes, se bat la poitrine et baise ses pouces en croix ([2]). Le médecin Rondibilis disserte amplement sur la théorie des esprits vitaux que le XVII[e] siècle cartésien renouvellera pour la joie des Purgon et des Diafoirus : les drogues de sa

([1]) III, 30.
([2]) IV, 53.

pharmacie seront plus tard au *Codex* de M. Fleurant, la *Nymphæa heraclea,* la *mandragore,* le *tamarix,* la *peau d'hippopotame.* A l'entendre raisonner sur certaines humeurs « ſalſes, nitreuſes, bauracineuſes, acres, mordicantes, lancinantes, chatouillantes amerement », sur « lipothymie, ſyncope, epilepſie, apoplexie et vraye reſſemblance de mort », le Malade imaginaire eût pleuré de félicité. La consultation finit plaisamment. Panurge met dans la main de Rondibilis quatre *nobles à la roſe.* « Rondibilis les print très bien, puis luy diſt en effroy, comme indigné : Hé, hé, hé, Monſieur, il ne falloit rien. Grand mercy toutes fois. De meſchantes gens jamais je ne prens rien. Rien jamais des gens de bien je ne refuſe. Je ſuys touſjours à voſtre commandement. — En poyant, diſt Panurge. — Cela s'entend, reſpondit Rondibilis (1). » Bridoye le légiste est dans son genre aussi un fort habile homme : il est, dans l'art de s'approprier l'huître, en abandonnant les écailles aux parties, un virtuose sans pareil. Bridoye, bourré de droit romain mal digéré, hérissé de citations latines, de commentaires et de gloses, explique, avec un cynisme charmant, le grand

(1) III, 31, 33, 34.

mystère de sa profession, la culture du procès, planté, abrité, arrosé, patiemment nourri et caressé jusqu'au jour de la maturité. « Comme vous autres, Meſſieurs. » Il se croit en son cabinet, devant les plaideurs : il fait sonner amoureusement les termes innombrables de l'antique procédure : il met aux deux bouts de sa table les sacs du demandeur et ceux du défendeur ; il jette entre les deux causes les dés juridiques qui décideront du bon droit, petits dés ou gros dés, selon la matière du procès, le tout, dit Épistémon, « en ſimplicité et affection ſyncère [1] ».

On reconnaît les gens à leur langage ; déjà leurs gestes et leurs grimaces, la réplique des interlocuteurs, le jeu de la scène nous donnent l'impression du drame. Le dialogue comique prend enfin sa forme propre dans l'entrevue de Panurge et du philosophe pyrrhonien Trouillogan. Molière découpera la page et la glissera dans son *Mariage forcé,* négligeant toutefois l'un des traits plaisants de Rabelais. Sganarelle dit : « J'enrage », et bâtonne Marphurius. Panurge n'enrage pas moins, mais appelant son page et lui prêtant son bonnet : « Va en la baſſe court jurer une petite demie heure pour

(1) III, 39 à 45.

moy, je jureray pour toy quand tu vouldras (1). » L'entretien de Panurge et de Dindenaut rappelle la verve des meilleurs passages de *Maistre Pathelin*. Le conseil de guerre de Picrochole est un acte de comédie héroïque. A mesure que l'on déroule sous les yeux du prince la carte de ses conquêtes futures, l'illusion envahit son intelligence. Il rit fort de la peur du « pauvre monsieur du Pape », et ne lui baisera point la pantoufle. Il fera rebâtir le temple de Salomon ; il songe à Babylone et au mont Sinaï. « Que boirons nous par ces desers ? » A ce moment précis, le charme du rêve le possède ; ne vient-il pas d'enlever la caravane de la Mecque? « Voire mais, dist-il, nous ne *beumes* point frais (2). » La Fontaine recueillera le mot, avec la fable du *Pot au lait*, qu'un vieux gentilhomme, l'Ariste de la pièce, oppose aux chimères de nos conquérants (3).

II.

Cependant tous ces personnages, ces pédants d'une figure si divertissante, ne sont encore qu'au

(1) III, 36.

(2) I, 33.

(3) « Il était, *quand je l'eus*, de grosseur raisonnable. » — Et, dans le *Rat et l'Huître* : « J'ai passé les déserts, mais nous n'y *bûmes* point. »

second plan sur le théâtre de Rabelais : à Panurge, à Frère Jean des Entommeures, est réservé le premier rang de la scène. Panurge est si alerte, il représente d'une façon si vive l'un des caractères favoris du moyen âge, la finesse et la ruse aux prises avec la société, qu'on est tenté de chercher en lui un portrait historique. Les derniers temps, si durs pour l'individu isolé, avaient certes produit plus d'un Panurge. Villon, « le poëte parisien (1) », était mort peu d'années avant la naissance de Rabelais. Les aventures du joyeux et malheureux écrivain frappèrent l'esprit de ce dernier (2). Tant de malice et de malchance, la plus aimable effronterie, les appétits les plus aigus, des scrupules de conscience si légers, et ces amours de pauvre hère que couvre l'ombre fâcheuse de la potence, quelles couleurs précieuses pour la composition d'une figure dramatique ! Rabelais a noté jusqu'aux retours mélancoliques de la rêverie du poëte vers les « neiges d'antan », vers les nobles dames du temps jadis (3) ; mais Panurge ne méritera jamais d'obtenir cette grâce fugitive de l'âme de Villon. En lui le cynisme a étouffé toute passion, le libertinage a tué l'amour.

(1) II, 14.
(2) IV, 12, 13, 67.
(3) II, 14.

« Il eſtoit quelque peu paillard (1). » « Quand il ſe trouvoit en compaignie de quelques bonnes dames, il leur mettoit ſus le propos de lingerie et leur mettoit la main au ſein, demandant : Et cet ouvrage, eſt il de Flandre ou de Haynault? »

Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux !

Mais Tartuffe, en matière sensuelle, n'est point un sceptique. Il n'est pas moins sincère dans ses mystiques et brûlantes effusions que dans sa haine et sa vengeance. Panurge, lui, aime à rire, à se moquer, autant qu'à jouir. Ce « plus aymé des belles et moins loyal des preux (2) » invente un bien vilain tour d'écolier pour punir de ses dédains la *haulte Dame de Paris* dont il avait convoité les faveurs. Il est éminemment « malfaiſant, pipeur, beuveur, bateur de pavez, ribleur s'il en eſtoit à Paris (3). » La vie vagabonde, sans foyer, douloureusement solitaire, l'état de défense illégitime où il s'est placé en face de la loi, la maladie « qu'on appeloit en ce tems là faulte d'argent », l'angoisse incessante du lendemain ont émoussé

(1) II, 16.
(2) II, 23.
(3) II, 16.

en lui toute délicatesse, mais aiguisé aussi l'esprit de prudence, et cette sagesse des petites âmes dont la peur est le commencement. Sa lutte prolongée contre le monde a brisé plus d'un ressort; son courage et sa volonté ont bien des défaillances; il ne se présente pas à nous de face et franchement, avec l'entrain bruyant de Falstaff, la vaillante impudence de Scapin : son pâle et fin profil a quelque chose de louche et de fuyant. Il n'ose pas trancher, par une résolution prompte, un cas douteux. Vainement la voix des docteurs et les prestiges d'une Sibylle lui présagent l'accident fatal de son mariage; à demi convaincu il hésite encore, et, s'attachant au rêve dont on lui a montré l'illusion, il se fâche plaisamment contre les prophètes de malheur. La scène au lit de mort de Raminagrobis est des plus comiques. On y sent percer, sous le dépit que la consultation cause au mari prédestiné, une réelle peur du diable. Panurge craint Dieu un peu moins que les sergents du guet : il fait des églises le théâtre de ses meilleures plaisanteries; mais il a flairé dans la chambre du bonhomme, qui vient d'éconduire les moines de la dernière heure, une odeur inquiétante d'hérésie. Les vilaines bêtes de l'enfer rampent sans doute déjà sous le lit de l'impie. « Je les oy desja soy

pelaudans et entrebattans en Diable à qui humera l'ame Raminagrobicque... Qui ſçait s'ilz uſeroient de *qui pro quo,* et en lieu de Raminagrobis gripperoient le paouvre Panurge...? Je meurs, par Dieu, de male raige de paour [1]. »

Frère Jean des Entommeures, toujours « en alaigreſſe d'eſprit », « l'eſprit moult limpide et ſerain [2] », s'oppose en pleine lumière au lettré corrompu et timide, son inséparable ami. Le moins mystique des moines, « jeune, guallant,... hardy, adventureux, déliberé, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé en nez, beau deſpeſcheur d'heures, beau deſbrideur de meſſes [3] », prend ses ébats le plus loin possible du couvent, avec la gaîté ironique d'un écolier. Il a gardé de la vie monacale l'insouciance du jour présent, la confiance dans le lendemain. Il discourt encore quelquefois avec les mots et l'intonation des prédicateurs, mais en riant. « Sçaiz tu pas bien que la fin du monde approche?... L'Antichriſt eſt deſja né, ce m'a l'on dict. Vray eſt que il ne faict encores que eſgratigner ſa nourriſſe et ſes gouvernantes [4]. » Il demande au vieil

(1) III, 23.
(2) III, 26.
(3) I, 27.
(4) III, 26.

Homenaz « deux ou trois chartées de ſes filles » à l'aide d'une formule liturgique, *Præſta, quæſumus* (1). Mais le *Papimane* refuse, et le moine a déjà oublié sa requête. Au fond, il n'est point vicieux; l'âme en lui est saine, le tempérament vigoureux; mais le jeûne, la soif et la faim sont l'abstinence dont il pâtit le plus cruellement. « Beuvons, amis! il fait certes huy beau boire (2). » Pourvu qu'il s'agite, dépense ses forces, qu'il *entomme,* et frappe à tours de bras quelque part, Frère Jean est heureux. Il est l'homme du premier mouvement. « L'avez vous vu? » crient les *Papimanes,* qui ne songent qu'au pape, et montent tout effarés sur le vaisseau de Pantagruel. « Qui eſt il? » demande le fougueux moine. « Par la mort beuf, je l'aſſommeray de coups (3). » Un pareil homme est évidemment fait pour l'action plutôt que pour la prière, et la cuirasse lui siérait mieux qu'un capuchon. Son caractère tient dans le discours qu'il adresse aux aventuriers en vue de l'antre des *Chats fourrés.* « Vertus de froc, quel voyage icy faiſons nous?.. nous ne faiſons que... ravaſſer, que rien

(1) IV, 54.
(2) V, 6.
(3) IV, 48.

faire. Cordieu, ne n'eſt pas mon naturel; ſi touſjours quelque acte heroïcque ne fais, la nuict je ne peux dormir ([1]). »

III.

Une occasion d'héroïsme se présente à lui qui fera éclater en même temps la pusillanimité de Panurge, et, par le rapprochement plus intime du caractère des deux personnages, produira la scène la plus vivante et la plus plaisante du *Pantagruel.* La tempête soulève l'Océan et menace d'engloutir les voyageurs. Panurge, accroupi sur le tillac, à demi mort de peur et l'estomac bouleversé, redevient subitement dévot : il voudrait se confesser. Il aimerait fort à se trouver, en ce moment même, sur la terre ferme, bien à son aise. « O que troys et quatre foys heulreux ſont ceulx qui plantent chous ! » Cependant le moine, dépouillant sa robe, vient en aide aux matelots. Il excite Panurge à se relever, à se mêler à la manœuvre; mais celui-ci se croit déjà noyé, il se lamente comme un enfant. « Ha ! mon pere, mon oncle, mon tout, l'eau eſt entrée en mes ſouliers par le collet. » Que n'est-il

([1]) V, 15.

à cette heure sur le navire des bons Pères « tant devotz, tant gras, tant joyeulx, tant douilletz » du concile ! « Frere Jan, mon pere, mon amy, confeſſion ! Me voyez cy à genoulx : *Confiteor,* voſtre ſaincte benediction ! » Le moine l'envoie à tous les diables. Panurge demande à faire son testament. « *Conſummatum eſt.* C'eſt faict de moi. » Frère Jean commande de plus belle aux mouvements de l'équipage, tout en jurant un peu. « Ha frere Jan (diſt Panurge), mon pere ſpirituel, mon amy, ne jurons poinct. Vous pechez. » Il pardonne à tout le monde, voue une chapelle à saint Nicolas [1], avale, tout en criant, d'abondantes gorgées d'eau salée. Le moine redouble d'énergie, se multiplie sur tous les points du navire, jette sa voix retentissante à travers le grondement de la foudre et la clameur sifflante des vagues. Déjà le fanal est éteint, la proue mise en pièces : le vaisseau semble perdu. Panurge commence à déraisonner d'une façon lamentable : « Dea, beaulx amys, puyſque ſurgir ne povons à bon port, mettons nous à la

[1] Mais il y a, dans son vœu, deux ou trois restrictions de conscience : « Si ce coup m'eſtez aydant, j'entends que me mettez en terre hors ce dangier icy, je vous edifieray une belle *grande petite* chappelle, *ou deux...* et *n'y paiſtra vache ne veau.* »

rade, je ne ſçay où. Plongez toutes vos ancres. Soyons hors de ce dangier, je vous en prie. » Pantagruel invoque gravement le bon Dieu servateur. Et Panurge de dire *Amen*. « Dieu... et la benoiſte vierge ſoient avecques nous. Holas, holas, je naye... *In manus*. » Frère Jean ne pense qu'à « tous les millions de diables » déchaînés de l'abîme. « Helas, gémit encore le pauvre Panurge, frere Jan ſe damne bien à crédit. O que je y perds un bon amy ! » Tout à coup Pantagruel crie : Terre ! Terre ! Le navire s'avance vers le port, et Panurge, se secouant, « faict le bon compaignon ». « Ha ! ha ! tout va bien. L'oraige eſt paſſée. Je vous prie, de grace, que je deſcende le premier. Je vouldrais fort aller un peu à mes affaires. » Des paroles sublimes tombent de ses lèvres : « Vous ayderay je encores là ?... Comment, vous ne faictes rien, frere Jan ? Eſt il tems de boire à ceſte heure ?... Vous iray je encore ayder de là ? » La lucidité, la gaîté rentrent dans son esprit ; il développe de sévères maximes sur le voisinage de la mort, sur la loi divine du travail et de la souffrance. Il ne doute plus que « ce penaillon de moine » qui n'a rien fait au moment du danger, ne boive encore et ne meure de peur. Panurge, aussitôt l'ancre jetée, est tout à fait maître de lui-même, il annule lestement

son vœu d'une chapelle à bâtir « à monſieur ſainct Nicolas (1) ». La mobilité et les contradictions apparentes d'un caractère dramatique sont réglées par un rhythme très-sûr : le naturel, un instant chassé, revient sans retard; les fanfaronnades de Panurge ne sont que le contre-coup de son épouvante extrême; l'édifiante piété du naufragé fait place dès le port au plus franc libertinage, et nous sentons que la comédie qui nous a charmés se fonde sur l'observation judicieuse de la nature humaine.

(1) IV, 18 à 24. « Eſcoutez, beaulx amys: Je proteſte davant la noble compaignie, que de la chappelle vouée à monſieur ſainct Nicolas... j'entends que ſera une chappelle d'eau roſe, en laquelle ne paiſtra vache ne veau, car je la jetteray au fond de l'eau. »

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

La Critique sur l'Homme et sur la Science.

Ce génie d'observation s'était appliqué à la critique de l'âme humaine et de la science, de la société et de l'Église. L'expérience morale de Rabelais, telle que son livre la présente, ne se porte point de préférence vers l'analyse subtile de sa propre vie intérieure. Ce moine, que la paix du cloître a lassé, regarde au dehors plutôt qu'il ne médite sur lui-même ; ce savant n'abandonne jamais la méthode des sciences de la nature. Il a recueilli des faits si nombreux et si précis qu'il pourra, au delà de son œuvre de critique, édifier une théorie de l'éducation et essayer une doctrine

de la sagesse et du bonheur, *moëlle subſtantificque* de l'*os médullaire* que maintenant nous pouvons briser.

I.

« A boire ! » crie Gargantua en venant au monde. L'impérieux appétit s'impose à l'enfant qui, rassasié, reprend sa bonté native, et rit. « S'il crioit, luy apportant à boyre, l'on le remettoit en nature, et ſoubdain demouroit coy et joyeulx (1). » Les vêtements blancs dont il fut revêtu signifiaient « joye, lieſſe, ſoulas, plaiſir et delectation (2) ». Les vêtements bleu de ciel étaient le symbole de la béatitude candide de l'enfance. La pensée de Rabelais sur les commencements de la vie humaine est tout à fait opposée à celle de Lucrèce. Pour l'écrivain français la nature n'est pas une marâtre qui rejette l'enfant nu et pleurant sur un rivage hostile, mais une mère indulgente qui allaite abondamment son petit, et lui cachera longtemps, sous un voile d'illusions, les sévères réalités du monde. L'instinct satisfait n'est pas alors la cause unique du

(1) I, 7.
(2) I, 10.

bonheur; ni le raisonnement, ni la pudeur, ni l'orgueil, ni le repentir, ni la crainte n'entravent encore la liberté de l'enfant; il peut, sans rougir, se livrer à mille plaisirs inoffensifs ou absurdes. « Toufjours fe vaultroit par les fanges, fe mafcaroyt le nez... baifloit fouvent aux mouches, et couroit voulentiers après les parpaillons... Ses dens aguyfoit d'un fabot, fes mains lavoit de potaige..., battoyt le chien devant le lion, mettoyt la charrette devant les beufz..., croyoit que nues feuffent pailles d'arain, et que veffies feuffent lanternes... Les petitz chiens de fon pere mangeoient en fon efcuelle : luy de mefme mangeoit avecques eux. Il leurs mordoit les aureilles, ilz luy graphinoient le nez...; ilz luy lefchoient les badigoinces [1]. » L'adolescent ne fait que changer de fantaisie : le rêve en lui revêt des formes plus nettes et plus durables : enthousiasme généreux, projets d'héroïsme, espérances sans limites, il chevauche sans cesse quelqu'un des *coursiers factices* de Gargantua, les caresse tendrement, les emporte avec soi au plus haut du logis, dans sa chambrette toute peuplée de songes étincelants. Les sages, tels que le duc de Francrepas et le comte de Mouillevent, se gaussent et rient

(1) I, 11.

« comme un tas de mousches » de la candeur du jeune homme. Les sages ont peut-être raison : l'heure est bientôt venue de régler une imagination vagabonde, de cultiver l'esprit, d'assouplir le corps de l'enfant. « Son entendement, dit Grandgousier, participe de quelque divinité, tant je le voy agu, subtil, profund et serain. Et parviendra à degré souverain de sapience, s'il est bien institué (1). » Les dispositions de l'élève sont excellentes; le tout est de le confier « à quelque homme sçavant, pour l'endoctriner selon sa capacité ». On appelle donc « un grand docteur sophiste (2) », maître Thubal Holopherne, et Garguantua s'engage dans les sentiers rocailleux de la scolastique.

II.

Il y perdra de longues et belles années. On le met au régime de l'étudiant du moyen âge qui, le lourd écritoire et l'étui à plumes attachés à la

(1) I, 14.

(2) Nous rappelons que, dans la suite de ces chapitres du 1er livre, les premières éditions portent généralement *théologiens* au lieu de *sophistes*.

ceinture, écrit encore « gotticquement [1] ». On lui bourre la cervelle du fatras pédagogique dont la Renaissance commencera de délivrer l'esprit humain. Il s'exerce laborieusement à la vaine gymnastique qui s'applique aux formes de la pensée, mais néglige la pensée elle-même. Il étudie le syllogisme, et demeure étranger aux notions sur lesquelles s'emploie le raisonnement. Il se nourrit des grammairiens latins de la décadence, du *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu, et du *Græcifmus* d'Évrard de Béthune, et ne lit pas un seul des écrivains de l'antiquité. De plats aphorismes de sagesse, des paraboles enfantines, de fades homélies sont pour lui toute la science morale de l'âme et l'enseignement de la vie. De tous ces traités médiocres de rhétorique et de logique, encombrés de commentaires, quelquefois rédigés par demandes et réponses, et qu'il s'est appropriés au point de les réciter par cœur « à revers », le pauvre disciple ne tire aucun profit ni pour le développement viril de sa raison, ni pour la culture des facultés délicates de son esprit. Gargantua « en devenoit fou, niays, tout refveux et raffoté [2] ». Dom Philippe

(1) I, 14.
(2) I, 15.

des Marais, consulté par Grandgousier, répond que le savoir de tels précepteurs « n'eftoit que befterie, et leur fapience n'eftoit que moufles, abaftardifant les bons et nobles efperitz, et corrompent toute fleur de jeuneffe ». Le jeune géant, enlevé à temps au « vieux touffeux » Jobelin Bridé, est confié au grave Ponocrates, qui représente la fécondité du travail méthodique établi sur un objet sérieux. Le maître et l'élève se rendent à Paris où ils verront à son foyer la science des « refveurs mateologiens du temps jadis ». Ponocrates, avant de réformer la discipline de Gargantua, abandonne encore quelques jours celui-ci à sa « maniere accouftumée, affin d'entendre par quel moyen, en fi long temps, fes antiques précepteurs l'avoient rendu tant fat, niays et ignorant (1) ». Le spectacle auquel il assiste est assez triste. Tandis que l'esprit de l'écolier s'éteignait lentement dans l'ennui d'études mécaniques, son corps s'habituait à une sensualité lourde. Il s'éveille tard, gambade « parmy le lict quelque temps pour mieulx efbaudir fes efperitz animaulx »; s'enveloppe d'une robe de fourrures, évite de se laver, et déjeune amplement : puis il va à l'église suivi d'un gros bréviaire en parchemin,

(1) I, 21.

à fermoirs massifs, entend « vingt et ſix ou trente meſſes », et y marmotte « toutes ſes kyrielles ». Il se promène le long des cloîtres, traînant un chapelet dont il égrène plus de patenôtres que seize ermites ([1]). Il ouvre un livre, et paraît étudier « quelque meſchante demye heure..., mais ſon ame eſtoit en la cuyſine ». Le dîner l'appelle, il engloutit des monceaux de viandes épaisses, arrosées de vin à flots. On apporte les cartes et les dés, et Gargantua repu, bientôt fatigué de jouer à *pille-moutarde* et à la *tirelitantaine,* s'étend sur un banc ou dans son lit, et dort deux ou trois heures « ſans mal penſer ny mal dire ([2]) ». Réveillé, il court à la cuisine « pour ſçavoir quel rouſt eſtoit en broche ». Le soir, ses amis et lui « alloient veoir les garſes d'entour, et petitz banquetz parmy, collations et arrierecollations ». Trois péchés capitaux d'habitude, tel est le plus clair résultat d'une éducation qui avait commencé par les préceptes de Donat, le traité *De quatuor virtutibus cardinalibus,* et les mystères du syllogisme en *Baralipton.*

([1]) Comparer aux débuts intellectuels de Gargantua le tableau tracé par MURET dans son *Oratio habita Romæ,* anno 1517.

([2]) I, 22.

III.

C'est entre les murs de la Sorbonne que triomphent les *maîtres sophistes*. Là, règne sans partage la méthode déductive, dont le joug pèse sur les connaissances les plus rebelles au raisonnement *à priori*. De vastes provinces, l'Université, les turbulentes écoles de la rue du Fouarre, les collèges, les abbayes savantes, toute la montagne latine relèvent de son empire, se révoltent parfois contre son despotisme. Depuis des siècles on y dispute *de omni re scibili*, et la science y languit encore dans une éternelle enfance. Pantagruel y soutient des thèses devant les théologiens « par l'eſpace de ſix ſepmaines, deſpuis le matin quatre heures juſques à ſix heures du ſoir (1) ». De cet exercice continuel de la dispute qui s'identifia tellement avec l'École que l'École lui a donné son nom, naquit l'art de parler à l'infini sur tous les sujets (2) ; les qualités oratoires de l'esprit français (*argute loqui*)

(1) II, 10. A la fin du XIVe siècle, l'argumentation, dans cette Faculté, durait douze heures. V. sur l'*Acte sorbonique*, CHEVILLIER, *Origines de l'imprim. à Paris*, p. 46.

(2) V. LE CLERC, *Hist. litt. au* XIVe *siècle*. I, 290.

s'y déployaient largement : la véritable science en souffrait. La primauté de la Sorbonne apparaît jusque dans les méthodes d'enseignement de la Faculté des Arts. Celle-ci, aux études du *trivium,* réservait tout son zèle pour la *dialectique,* négligeant les exercices grammaticaux et littéraires qui devaient y préparer ; et la dialectique, qui dominait sur les sciences du *quadrivium,* relevait docilement de la théologie. Les bacheliers, durant leur noviciat de trois ans pour le professorat, ne commentaient guère que les livres des *Sentences,* immense arsenal de thèses théologiques. Le latin, traité par eux comme une langue vivante, altéré, renouvelé, apprenait à dire ce qu'il n'avait jamais dit aux temps de Cicéron et de Sénèque. Sans doute, les beaux monuments des littératures classiques étaient rares encore, ou peu explorés, jusqu'à la fin du XVe siècle. Mais le dédain de l'expérience, l'ignorance obstinée des faits égarèrent pareillement les scolastiques dans toutes les directions. D'une erreur de méthode sortirent une philosophie subtile et vide, une science verbeuse, une éducation stérile ou dangereuse. L'École soumit à l'*a priori* mathématique et théologique la morale comme la physique ; alors même que les savants expérimentaient véritablement, comme dans les essais d'al-

chimie, de chimériques hypothèses altéraient la sincérité de leurs recherches. Ainsi furent gâtées toutes les branches de la culture intellectuelle. Marot disait, en 1535 :

En effect, c'estoient de grans bestes,
Que les régens du temps jadis :
Jamais je n'entre en paradis,
S'ils ne m'ont perdu ma jeunesse (1).

Ces vers peuvent atteindre la Faculté des Arts, l'une des plus pitoyables victimes de Panurge. « Au regard des pauvres maistres ès ars, il les persecutoit sus tous aultres (2). » Il étendit, un jour de réunion solennelle, sur le pavé de la rue du Fouarre, des drogues si mal odorantes, qu'il en mourut « dix ou douze de peste ». Mais la critique de Rabelais frappe plus haut : elle porte jusqu'aux *sophistes,* c'est-à-dire jusqu'à la Sorbonne : c'est un Sorboniste que l'on députe à Gargantua, après le rapt des cloches, en dépit de l'Université qui présentait un *orateur*. Maître Janotus de Bragmardo ne se contente pas de raisonner à contretemps par argument démonstratif; il nous dit, en outre : ceci est un syllogisme, et des plus beaux.

(1) *Épitr.*, 11.
(2) II, 16.

« Il eſt *in tertio primæ* en *Darii* ou ailleurs ([1]). » Il enlève sept aunes de drap à la barbe des maîtres ès arts, qu'il cloue net par sa logique. Ceux-ci, qui ne savent point conclure *in modo et figura,* n'auront aucune part à l'aubaine. « *Pannus pro quo ſupponit? — Confuſe* (diſt Bandouille) *et diſtributive* ([2]). » Janotus, qui est docteur et pourvu de bons bénéfices, n'a point encore perdu, malgré son excessive logique, la vue juste des choses temporelles. C'est parmi les sujets de la *Quinte Essence* que Rabelais nous montre les dernières extrémités de l'esprit scolastique. Le royaume *d'Entéléchie,* que nous avons déjà visité, était encore de ce monde au commencement du XVIe siècle. Le long du ruisseau de la rue Saint-Jacques passaient, revêtus de la robe noire des Capets, les étudiants vieillis dans les luttes de l'École, parfaitement aveugles pour toute espèce de réalité, convaincus que toute chose pensée se classe dans les entités de la substance, et qui, à la suite de Raymond Lulle et de Scot, la tête gonflée d'arguments cornus, retrouvèrent la métaphysique bizarre des gnostiques d'Alexandrie.

([1]) I, 19.
([2]) I, 20.

IV.

Le catalogue dérisoire de la *Librairie* de Saint-Victor ([1]) est un chapitre décisif de la critique instituée par Rabelais contre la vieille science. Nous y avons relevé précédemment plus d'un titre satirique à l'adresse de la philosophie du moyen âge. Mais les *Barbouillamenta Scoti* ne touchent qu'un docteur, le *Docteur subtil,* et sa famille scolastique. Les titres suivants sont la parodie de toute la tradition doctrinale de l'École : *Badinatorium Sorboniformium* ([2]). *Question très-difficile : On demande si la Chimère, bourdonnant dans le vide, peut dévorer les intentions secondes? sujet débattu pendant dix semaines au concile de Constance.* A leur tour enfin, les moralistes comparaissent :

Le Mouſtardier de pénitence.
Le Culot de diſcipline.
La Savate de humilité.
Le Tripier de bon penſement.
Le Chaulderon de magnanimité.

([1]) II, 7.
([2]) Dans l'édition de Lyon, 1537. *Sophiſtarum,* dans les suivantes.

Puis d'étonnants ouvrages de casuistique :

Les Hanicrochemens des confeſſeurs.
Lyrippii Sorbonici moraliſationes per M. Lupoldum.
Le Ravaſſeur des cas de conſcience.

Rabelais avait sans doute remué, dans l'abbaye de Fontenay-le-Comte, toute une montagne poudreuse de ces livres de morale, ou plutôt de sainteté, dont quelques-uns étaient sortis des cellules de Saint-Victor. Il a été frappé de l'aridité monotone des médiocres, plutôt que de la noblesse réelle des meilleurs. Il n'a gardé qu'une impression fâcheuse de ce profond courant d'idées qui produisirent une merveille, l'*Internelle Conſolation*. Mais, pour un livre exquis, que d'insupportables compilations, que de plates dissertations sur les vertus et les péchés ! Le côté faible de cette science morale, aux yeux d'un homme du XVIe siècle, était de n'être point vivante, d'envisager l'homme comme un être abstrait, de l'étudier en dehors de la complexité et du mouvement de la vie, d'écarter *a priori* la passion de son âme, de lui proposer uniquement un idéal d'ascétisme bon pour des moines, dangereux pour une société politique. Le renoncement aux choses terrestres est, en effet, pour les mystiques, le premier degré de la perfection. Le livre singulier de l'*Échelle du Paradis,* qui

fut, en Italie, comme un essai en langue vulgaire d'*Imitation de J.-C.*, place, au premier échelon de l'ascension de l'âme, la *fuite du monde* et le *détachement des biens d'ici-bas ;* au second, la *destruction de tout amour* (1). L'homme s'élevait ainsi, dès cette vie, à la dignité de l'ange, et l'humanité s'assoupissait doucement dans une sorte de torpeur monacale. Le XVIe siècle, qu'entraînait la passion d'agir, jugea incomplète une morale qui rendait si difficile l'héroïsme, contrariait plusieurs des tendances supérieures de notre nature et ne répondait pas plus aux besoins du cœur que la sagesse de l'École ne satisfaisait aux exigences de la raison.

V.

Rabelais observa l'état du droit civil et de la médecine, études favorites de sa jeunesse. Le droit français ne fut enseigné publiquement qu'à partir de 1679 (2). Au XVIe siècle, les travaux des jurisconsultes n'embrassaient donc encore que le droit romain. Celui-ci, longtemps proscrit par l'Église,

(1) *Sancto Joanne Climacho, altramente Schala Paradisi. Venesia,* 1491. — Il y eut d'ailleurs plus d'une *Schala.*

(2) V. Le Clerc, *op. cit.*, p. 510.

interdit au clergé au XII[e] siècle, avant la découverte des Pandectes d'Amalfi, exclu au XIII[e] de l'Université de Paris par Honorius III, et par Innocent IV de l'Europe presque entière, était rentré dans nos écoles au temps de nos savants papes d'Avignon (1). Mais là aussi la méthode scolastique ne tarda pas à corrompre la science. Les commentaires étouffèrent le texte, recouvrirent d'un amas de distinctions les simples et grands principes des lois romaines. Ce sont les *Fariboles de droict* de la bibliothèque de Saint-Victor. Il n'y a, disait Pantagruel, « livres tant beaulx, tant aornés, tant elegans, comme ſont les textes des Pandectes ; mais la brodure d'iceulx, c'eſt aſſavoir la Gloſe de Accurſe, eſt tant ſalle, tant infame et punaiſe, que ce n'eſt que ordure et villenie (2) ». Rabelais fut peut-être sévère pour les commentateurs, tels que Accurse, Balde, Bartole, qu'il met en tête d'une liste de jurisconsultes obscurs, « vieulx maſtins, qui jamais n'entendirent la moindre loy des Pandectes, et n'eſtoyent que gros veaulx de diſme, ignorans de tout ce qu'eſt neceſſaire à l'intelligence des loix (3) ». Il leur reproche les formes

(1) V. l'*Hist. du Droit romain* de M. GIRAUD. *Introd.*, p. 456.
(2) II, 5.
(3) II, 10.

barbares de leur latin, leur ignorance de la langue même du Droit de Rome, leur style « de ramonneur de cheminée ou de cuyſinier et marmiteux, non de juriſconſulte ». Mais la critique suivante, d'une véritable profondeur, montre clairement le point malade de cette science pédantesque. « Davantaige, veu que les loix ſont extirpées du mylieu de philoſophie moralle et naturelle, comment l'entendront ces folz qui ont, par Dieu! moins eſtudié en philoſophie que ma mulle (1) ? » Et Gargantua recommande à son fils de savoir par cœur les beaux textes du droit civil, et de les conférer *avec philoſophie* (2).

Rabelais étudia la médecine selon la méthode expérimentale que les docteurs arabes avaient fondée en Europe dès le temps de Frédéric II : il recueillit en Italie les traditions et les doctrines des écoles de Ferrare, de Padoue, de Bologne et de Pise, alors maîtresses de la science, qui possédèrent, dans la première moitié du XVIe siècle, Luigi Anguillara, le chirurgien Berengario da Carpi, Vésale,

(1) « Au regard des lettres de humanité et cognoiſſance des antiquitez et hiſtoire, ilz en eſtoient chargez comme un crapault de plumes. »

(2) II, 8. Comp. BUDÉ, *Annot. in Pand. tam prior. quam poster.* 1508 et 1526.

Faliope, Manardi, Thomas de Ravenne, Fracanzano, Girolamo Mercuriale ([1]). Une telle éducation, affermie encore par des recherches personnelles sur la botanique et l'anatomie, peut-être même sur les drogues et les poisons, dont la science était éminemment italienne, donna au médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon d'abondantes lumières sur l'ignorance ou le charlatanisme de ses confrères. La médecine française, au moyen âge, avait été infectée, dit Victor Le Clerc, de trois illusions : l'astrologie, l'alchimie, la magie ([2]); elle mérita même , grâce à l'effronterie de quelques-uns de ses docteurs, les reproches dont Gerson accablait l'école de Montpellier. « Le poumon! le poumon! » répond Toinette à tous les aveux pathologiques d'Argan. « Cela vient du foie », devait toujours affirmer le médecin, suivant le conseil d'Arnaud de Villeneuve, quels que fussent d'ailleurs les symptômes du mal. Au XVIe siècle, si la médecine se compromet moins ouvertement par le commerce des sciences occultes, elle se condamne cependant à l'impuissance par l'abus des hypothèses non vérifiées par l'expérience, par le préjugé des

([1]) V. TIRABOSCHI, t. VII, part. II, lib. II, cap. 3.
([2]) *Op. cit.*, p. 521.

affinités symboliques entre le corps humain et certaines drogues, ou même par la croyance aux influences sidérales. Paracelse, à l'époque de Rabelais, ne fit que réduire en théorie les singularités et les vues fausses d'une science que la méthode scolastique retardait obstinément, comme elle faisait de la physique, de l'astronomie et de la chimie. L'auteur de *Pantagruel,* qui, dans le personnage de Rondibilis, nous présente un médecin simplement rhéteur et raisonneur, au fond peu charlatan, réserve, pour le tableau des régions de la *Quinte Essence,* un aperçu très-sérieux de critique. Tandis que la reine guérit les incurables, ses gentilshommes, *abſtracteurs et remueurs de cendres,* soignent les maladies moins graves. Ils frappent *neuf* coups sur le ventre des hydropiques, attachent à la ceinture des fiévreux, *du côté gauche,* une queue de renard. Pour le mal de dents, ils lavent « par trois fois la racine de la dent affligée avecques vinaigre ſuzat, et au ſoleil par demye heure la laiſſant deſſeicher ». Ils enlèvent la goutte « ſeulement faiſant ès goutteux clorre la bouche et ouvrir les yeulx (1) ». Ces métaphysiciens, qui n'ont jamais analysé ni un cadavre, ni une plante, scrutent les analogies et les

(1) V, 21.

sympathies mystérieuses, emploient les formules et les nombres cabalistiques. Rabelais comprit à quel point la logique à outrance de l'École et l'usage indiscret de la déduction égaraient la médecine. Ce curieux phénomène se reproduira encore au XVIIe siècle, sous l'empire de la philosophie cartésienne [1].

VI.

Une science erronée étend ses ravages en dehors de l'esprit; elle atteint l'homme tout entier. L'intelligence faussée, désaccoutumée du vrai, n'aperçoit plus la vie qu'à travers une vision trouble : les réalités de l'ordre moral lui échappent comme celles de l'ordre scientifique. Nous avons vu déjà l'honnête Gargantua, si naïf et si joyeux dans son enfance, s'abêtissant peu à peu, grâce à ses premiers maîtres. Les natures légères, étourdies, que l'apparence captive, que tourmente le désir de briller, s'arrêteront au pédantisme bavard, à l'irritante

[1] V., p. ex., pour l'influence de la doctrine des *esprits animaux* sur les sciences médicales, le *Codex pharmaceuticus* du temps, la *Pharmacopée* de LÉMERY, dédiée à Fagon, médecin de Louis XIV.

affectation du bel esprit. Tel l'écolier limousin, disciple de « l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece (1) ». Mais dans ces milliers d'étudiants pauvres qui fourmillent sur la montagne Sainte-Geneviève, il s'en trouvera souvent un supérieur à ses maîtres, qui, tout en méprisant la science des docteurs, recevra avidement, au pied de leurs chaires, l'art du sophisme, si utile aux déshérités pour se frayer un chemin oblique à travers le monde. Celui-là sera l'homme aux *mille ressources*, Panurge. Il a mesuré le vide des doctrines dont on l'a nourri. Son scepticisme est tout pénétré de cynisme. Aucune passion noble n'a grandi dans son âme; pour lui, l'orgueil, l'ambition, l'honneur, croissent en des régions trop élevées. Au fond, Panurge est un révolté, qui n'apporte au combat de la vie que des armes déloyales. Est-il donc, pour une société civilisée, un plus grave problème à résoudre que celui de l'éducation ?

(1) II, 6.

CHAPITRE II.

La Critique sur la Société civile et sur l'Église.

Il importe, en effet, de déposer dans l'intelligence humaine, à l'abri du sophisme et des préjugés, la notion de justice, qui est le principe de vie des sociétés politiques. Les sages, que préoccupe uniquement la recherche de l'absolu, forment leur république d'après un type de justice idéale d'une beauté trop pure, et l'histoire, artiste moins heureuse que la philosophie, ne le réalisera point. Il faut se résigner à n'habiter jamais dans la *Cité* de Platon, la bonne ville de Salente, l'*Utopie* de Morus. Gargantua et Pantagruel sont, eux aussi, princes d'*Utopie*. Nous entrevoyons bien autour d'eux quelques traits d'un gouvernement parfait; d'une monarchie patriarcale et indulgente, convenable pour un peuple très-jeune et très-candide. Mais Rabelais, qui n'était encore, sur ce point, comme ses contemporains, qu'au début de l'expé-

rience, avait un sens critique trop exercé pour agrandir et achever le tableau. Son projet ne fut pas d'élever un édifice social nouveau de la base au faîte, mais de signaler les parties de l'ancien monument que doit remanier l'architecte. Il dénoncera donc les plus regrettables abus de la royauté, les excès de la guerre, les vices de certaines institutions, l'affaiblissement des traditions et de la discipline dans l'Église.

I.

Il ne faut, d'ailleurs, lui demander aucune de ces vues générales sur les formes politiques décrites par Platon et analysées par Aristote. Son livre ne nous rend pas davantage l'écho de l'opinion sur les événements contemporains, et rien ne rappelle moins que lui le courant particulier de passions et d'idées d'où sortira plus tard la *Satire Ménippée*. De loin en loin, quelques paroles tantôt graves, tantôt voilées d'ironie, mais toujours rapides, font allusion au fait capital du siècle, à la lutte de la foi nouvelle contre l'Église, à l'action tragique du bras séculier (1). Rabelais était homme de paix,

(1) I, 58; IV, 24.

ami de l'ordre établi, peu favorable aux agitations populaires et parisiennes, si fréquentes depuis le XIVe siècle. « Toute la ville feut esmue en sedition, comme vous sçavez que à ce ilz sont tant faciles, que les nations estranges s'esbahissent de la patience des Roys de France, lesquelz aultrement par bonne justice ne les refrenent, veuz les inconveniens qui en sortent de jour en jour [1]. » Mais s'il fut partisan de l'autorité des princes et profita volontiers de leur protection, il jouit aussi des humiliations de leur orgueil. Le verset du Psalmiste qu'il avait tant de fois chanté dans son église, *Deposuit potentes de sede,* pourrait servir d'épigraphe à la description de l'Enfer satirique, plus doux il est vrai que celui de Dante, où les maîtres du monde, les empereurs, les héros et les papes se livrent à des travaux grotesques. Mais il ne faudrait point conclure du récit d'Épistémon que Rabelais fût, à ses heures, un révolutionnaire. Les esprits modérés, formés par la pratique des lettres et l'expérience de la vie, transportent dans la politique les lois de la nature, qui procède par transitions insensibles, et ne fait pas de sauts brusques : ils se contentent de réformes; ils émondent l'arbre, et ne le déracinent

(1) I, 17.

point. Ponocrates, établi par Gargantua régent du royaume de Picrochole, et gouverneur du fils du roi vaincu, reçoit de pleins pouvoirs pour réprimer « la convoytise et avarice des administrateurs d'icelluy... Je considere que facilité trop enervée et dissolue de pardonner ès malfaisans leur est occasion de plus legierement derechief mal faire par ceste pernicieuse confiance de grâce (1). » Mais entre un gouvernement fort et un régime arbitraire et despotique, il y a un abîme. Le roi Anarche est durement puni pour les folies aventureuses de son règne. Panurge, dont il est le prisonnier, lui réserve le métier de crieur de sauce verte. « Je le veulx faire homme de bien; ces diables de roys icy ne sont que veaulx et ne sçavent ny ne valent rien, sinon à faire des maulx ès pauvres subjectz, et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et detestable plaisir (2). »

La guerre et ses violences, la conquête et ses nécessités iniques ont occupé la pensée de Rabelais. Il proteste contre ces conquérants « les peuples pillant, forçant, angariant, ruinant, mal vexant et regissant avecques verges de fer : brief, les peuples

(1) I, 50.
(2) II, 31.

mangeant et dévorant (1) ». Et il ajoutait : Rappelez-vous seulement « ce qu'en ont veu vos peres, et vous mesmes, si trop jeunes n'estez». L'Europe, en effet, avait assisté, depuis la fin du XVe siècle, à de singulières entreprises. L'expédition de Charles VIII, les aventures du Milanais convoité par trois nations ultramontaines, l'ambition égoïste des papes, la duplicité de Clément VII, avaient déconcerté la diplomatie de la chrétienté. L'étonnant brigandage du Sac de Rome avait dépassé les plus audacieux attentats du moyen âge féodal (2). La fortune grandissante de l'Empire, les plans de Charles-Quint n'évoquaient que d'inquiétants souvenirs. Il faut voir, en Machiavel (3), à quel point étaient alors troublées les relations naturelles des princes et des peuples. Rabelais, dans sa correspondance datée de Rome, avait déjà témoigné du désarroi général. Il tente, en ses premiers livres, de tracer quelques lignes d'un droit des gens plus précis que les notions d'Érasme sur le même objet (4). « Je n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les ars et moyens de paix », dit Grandgousier injus-

(1) III, I.
(2) V. notre ouvrage : *De l'Italie,* chap. VI et VII.
(3) *Légations* et *Lettres* à Vettori.
(4) V. FEUGÈRE, *Érasme,* p. 325.

tement provoqué (1). Son envoyé reproche à Picrochole égaré par le point d'honneur, l'infatuation, les flatteries des courtisans, d'avoir rompu sans grief sérieux l'antique alliance de deux royaumes, d'avoir envahi, « tout droict trefpaffé», les provinces d'un voisin pacifique. « Où eft foy? Où eft loy? où eft raifon? où eft humanité? où eft craincte de Dieu? » Que si Grandgousier ou ses sujets avaient commis quelque tort, Picrochole devait d'abord « enquerir de la vérité, puis nous en admonefter, et nous euffions tout à fon gré fatiffaict que euffe eu occafion de foy contenter (2) ». Gargantua révèle aux capitaines qu'il vient de battre un droit de la guerre assez nouveau, imaginé, hélas! par un prince d'*Utopie,* selon lequel le vainqueur se concilie à force de générosité les cœurs du peuple vaincu. Grandgousier avait défait en bataille navale le roi Alpharbal. « Au cas que les aultres rois et empereurs, voire qui fe font nommer catholicques, l'euffent miférablement traicté, durement empri-

(1) I, 28.

(2) I, 31. « Nul de nous n'eft oultraigé en fon honneur, et n'eft queftion, en fomme totale, que de rabiller quelque faute commife par nos gens. » I, 46. Ainsi l'arbitrage diplomatique précède et peut prévenir la déclaration de guerre. Cf. la lettre à Gargantua, I, 29.

ſonné et rançonné extremement, il le traicta courtoiſement, amiablement, le logea avecques ſoy en ſon palays, et par incroyable debonnaireté le renvoya en ſaufconduyt, chargé de dons, chargé de graces, chargé de toutes offices d'amytié (1). » Alpharbal rassembla ses États, qui résolurent d'offrir le royaume entier à Grandgousier. Celui-ci, touché de tant de simplicité, pleura copieusement, et n'accepta qu'un tribut de deux millions d'or par an. « Le temps n'eſt plus, disait ce bon roi, d'ainſi conqueſter les royaulmes avecques dommaige de ſon prochain frere chriſtian, ceſte imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Ceſars et aultres telz eſt contraire à la profeſſion de l'Évangile, par lequel nous eſt commandé guarder, ſaulver, regir et adminiſtrer chaſcun ſes pays et terres, non hoſtilement envahir les aultres. Et ce que les Sarrazins et Barbares jadis appelloient proueſſes, maintenant nous appellons briguanderies et meſchancetez (2). » Rabelais a-t-il été prophète, ou seulement rêveur chimérique? Ceci est le problème d'un avenir lointain, dont il faut toujours espérer la venue, même contre toute espérance.

(1) I, 50.
(2) I, 46. Cf. *Érasme*, à l'adage : *Dulce bellum inexpertis*.

II.

Si, par les idées que nous venons de signaler, il devance son siècle et le nôtre, il partage néanmoins les vues de ses contemporains sur l'art de la guerre, dont les Italiens commencèrent la théorie dès le milieu du xve siècle [1]. L'usage des armes à feu avait modifié l'ancienne tactique : l'infanterie et l'artillerie avaient relégué à un rang secondaire la gendarmerie qui, aux armées féodales, jouait le premier rôle. A Fornoue, à Ravenne, à Marignan, le canon et l'arquebuse décidèrent de la bataille [2]. Les longues et lourdes hallebardes des Suisses ne servaient plus que pour désorganiser les lignes de la cavalerie ennemie [3]. A Marignan, ces vaillantes troupes, réputées jusqu'alors les meilleures de l'Europe, broyées par l'artillerie française, perdirent à jamais leur prestige. Machiavel regrette presque

(1) V. *Porcellii Comment.* ap. MURATORI, XX et XXV.

(2) COMINES, VIII, 6. L'artillerie du roi est rangée en avant du front de bataille. — MACHIAVEL, *Dell'arte della guerra,* passim.

(3) *Id., ibid.,* lib. II.

que l'invention de la poudre diminue l'effet du courage individuel ([1]). Rabelais avance un jugement à peu près semblable sur cette « pouldre horrificque, de laquelle nature mesme s'est esbahie, et s'est confessée vaincue par art ([2]). » Mais enfin, il fallait bien opposer un plan stratégique aux ravages des nouvelles armes : il fallait aussi, pour les Italiens, résister par la discipline à la *furie française*. Notre impétuosité cédait, il est vrai, au premier échec, ou s'énervait par l'attente du combat. Sur ce point Rabelais semble traduire le passage même de Machiavel : « Telle est la nature et complexion des Françoys, que ilz ne valent que à la premiere poincte. Lors ilz sont pires que diables; mais s'ilz sejournent, ilz sont moins que femmes ([3]). » L'élan désordonné des armées du moyen âge ou des bandes de mercenaires devait faire place à une ordonnance savante, à des évolutions méthodiques. Les tableaux d'ordres de

([1]) *Disc. sopra la prima Deca di T. Liv.*, II, cap. 17.

([2]) IV, 61. Dans la lettre de Gargantua : *l'artillerie inventée par suggestion diabolique.*

([3]) I, 48. *I Francesi sono nel principio della zuffa più che uomini, e nel successo di combattere riescono poi meno che femmine. Disc.*, lib. III, cap. 36. C'est d'ailleurs à T.-Live qu'est emprunté un jugement que vérifiaient chaque jour les incidents de nos guerres d'Italie.

batailles figurés par Machiavel marquent un grand progrès dans l'art militaire, malgré la notion fausse de cet historien sur le rôle de l'artillerie ([1]). En vérité, Grandgousier a passé par l'école du Secrétaire d'État florentin. Il organise son armée, infanterie, artillerie, pionniers, chevau-légers, en attachant à chaque corps ses trésoriers, vivandiers, maréchaux, armuriers. Une discipline si exacte a façonné ses soldats « tant bien inſtruictz en art militaire, tant bien armez, tant bien recongnoiſſans et ſuivans leurs enſeignes, tant ſoubdains à entendre et obeir à leurs capitaines, tant expediez à courir, tant fors à chocquer, tant prudens à l'adventure, que mieulx reſſembloient une harmonie d'orgues et concordante d'horologe qu'une armée ou genſdarmerie ([2]). » Assiégé dans la Roche-Clermaud, Picrochole, qui se bat encore comme aux temps chevaleresques, se jette confusément sur les divisions de Gargantua ; celles-ci, fidèles à la tactique de Mari-

([1]) *Ibid.*, lib. II, cap. 17. Erreurs qui s'expliquent en partie par la difficulté à manœuvrer alors les canons, surtout les canons de siége, les anciennes fortifications étant munies de chemins de ronde trop étroits.

([2]) I, 47. Cf. MACHIAVEL, sur l'*unité tactique*, le *battaglione*, le *suono*, la *bandiera*, etc., *Art. d. guerra*, lib. II; sur les exercices du corps dans une armée, *ibid.*

gnan, s'abritent derrière les volées de l'artillerie; au delà des canons les débris de l'ennemi « donnerent fierement ſus nos gens; mais peu profiterent, car tous feurent repceuz entre les ordres, et là ruez par terre ([1]). » Frère Jean empêche les Gargantuistes de « leur donner la chaſſe... craignant que ſuyvans les fuyans perdiſſent leurs rancz, et que ſus ce poinct ceulx de la ville chargeaſſent ſus eulx. » Gargantua détache quatre légions pour arrêter la retraite de Picrochole vers la ville. Mais, la victoire gagnée, l'œuvre d'un bon général n'est point encore accomplie. « Selon vraye diſcipline militaire, jamais ne fault mettre ſon ennemy en lieu de deſeſpoir, parce que telle neceſſité luy multiplie ſa force et accroiſt le couraige, qui jà eſtoit deject et failly. » C'est encore une doctrine de Machiavel: il ne faut point enfermer dans un cercle de mort l'armée qui cherche à fuir. « Ouvrez touſjours à vos ennemys toutes les portes et chemins, et pluſtoſt leurs faictes un pont d'argent affin de les renvoyer ([2]). »

([1]) I, 48.

([2]) I, 43. *Usavano (gli Romani) ogni industria perchè i nimici se ne liberassero, e per questo molte volte apersero al nimico quella via che essi gli potevano chiudere. Discorsi,* III, 12.

III.

Une bonne armée, un général au courant de « tous les ſtratagemates et proueſſes des vaillans capitaines et champions du temps paſſé, et toutes les ruſes et fineſſes de diſcipline militaire (¹) », sont une garantie contre les violences du dehors. Mais qui défendra le faible contre les violences du dedans, contre l'oppression des forts ? Le roi a créé jadis le légiste pour protéger le manant en face du seigneur féodal. Aujourd'hui, qui sauvera le misérable des griffes du légiste ? Contre le mauvais juge qui vend la justice, le jurisconsulte qui trouble la claire notion du droit, le procureur et l'huissier qui ruinent le pauvre et insultent au noble, Rabelais n'a pas assez de traits vengeurs. Cependant, nous sommes au siècle de la jurisprudence, dans l'âge de Dumoulin et de Cujas. Mais, disait Gargantua, science sans conscience n'est que ruine de l'âme. Depuis longtemps les théologiens et les moines, dans les contrées du Nord, détestaient les légistes qui opposaient la lettre étroite et dure du droit écrit aux ardeurs de la foi, aux effusions de

(¹) II, 24.

la mysticité. Luther écrivait à Mélanchthon : « Nous sommes redevables aux juristes d'avoir enseigné et d'enseigner au monde tant d'équivoques, de chicanes, de calomnies, que le langage est devenu plus confus que dans une Babel... O sycophantes, ô sophistes, peste du genre humain (1) ! » En France, à la même époque, il s'éleva comme une clameur contre le mauvais état de la justice. Un prédicateur populaire osa comparer le Parlement de Paris à une rose superbe, tout empourprée du sang des pauvres, *tincta sanguine pauperum clamantium et plorantium hodie post eos*. Il montrait les plaideurs sollicitant pendant dix années pour un procès qu'on pouvait dépêcher en huit jours, et les malheureux, ruinés, désespérant d'obtenir sentence, s'en allant nus, avec un bâton blanc (2). Il y a plus d'un cercle dans cette *cité dolente* de la justice humaine où Rabelais nous promène à plusieurs reprises. Le *Chicanous,* bas officier de la loi, qui s'engraisse de procédure, n'est qu'un plat coquin, auquel le gentilhomme doit

(1) *Mém. de Luther,* ap. MICHELET, t. II, p. 140. « *Il y a un éternel combat entre les juristes et les théologiens; c'est la même opposition qu'entre la Loi et la Grâce.* » *Ibid.,* p. 139.

(2) *Apol. pour Hérodote,* I, 62. Cf. MICHELET, *op. cit.,* II, p. 143.

« donner baſtonnades et coups d'eſpée ſus la teſte, ou la belle jarretade, ou mieulx le jecter par les creneaulx et feneſtres de ſon chaſteau [1] ». Bonne aubaine d'ailleurs pour le *Chicanous,* dont la personne sacro-sainte est inviolable : il en coûte de le frapper autant que de toucher au roi ; plus il est battu, plus il est content. « Monſieur frere Diable, disent-ils à Frère Jean, s'il vous plaiſt encore quelques uns battre pour moins d'argent, nous ſommes tous à vous, monſieur le Diable. Nous ſommes tres tous à vous, ſacs, papiers, plumes et tout [2]. » Bridoye est plus comique encore que malfaisant. Il représente une magistrature d'ordre inférieur, la juridiction civile ; son crime est de trop aimer l'argent, de juger en faveur du plaideur le plus généreux, de suivre dévotement une procédure surannée, d'embrouiller par l'application pédantesque du Droit romain des coutumes déjà bien confuses. Mais si le juge est naïvement prévaricateur, trop docte et ridicule, l'institution n'est point mauvaise ; on peut la relever en la rajeunis-

[1] IV, 12. Cf. FLÉCHIER, *Grands Jours d'Auvergne.* — Rapprocher du *Chicanous* l'huissier du *Tartuffe.*

[2] IV, 16. L'Intimé, dans les *Plaideurs :*

Tôt donc,
Frappez : j'ai quatre enfants à nourrir.

sant. Pantagruel pardonne beaucoup à Bridoye en considération de sa vieillesse et de sa *ſimpleſſe*. Il songe à lui adjoindre un assesseur, « quelqu'un plus jeune, docte, prudent, perit et vertueux conſeiller, à l'advis duquel dorenavant fera ſes procedures judiciaires (1) ».

Mais avec Grippeminaud et les *Chats fourrés*, nous pénétrons en pleine tragédie. C'est la région des pleurs et du sang, le tribunal du grand criminel, où l'on procède par la question :

> *Quivi sospiri, pianti ed alti guai,*
> . . . .
> *Parole di dolore, accenti d'ira,*
> *Voci alte et fioche, et suon di man con elle.*

« Ils bruſlent, eſcartelent, decapitent, meurdriſſent, empriſonnent, ruinent et minent tout ſans diſcretion de bien et de mal... Le tout font avec ſouveraine et irrefragable authorité (2). » « Or ça, hurle le monſtre, je te monſtreray, or ça, que meilleur te feroit eſtre tombé entre les pattes de Lucifer, or ça, et de tous les Diables, or ça, qu'entre nos gryphes... Malautru, nous allegues tu innocence, or ça, comme choſe digne d'eſchapper

(1) III, 43.
(2) V, 11.

nos tortures ? Or ça, nos Loix ſont comme toille d'araignes, or ça ; les ſimples mouſcherons et petits papillons y ſont prins, or ça ; les gros taons malfaiſans les rompent, or ça, et paſſent à travers, or ça. » Rabelais en a tant vu, de ces moucherons, se débattant et mourant dans l'horrible toile ! En 1529, Berquin avait été condamné à finir ses jours dans un *In pace*, au pain et à l'eau. Le Parlement, irrité de l'appel au roi, revint tout à coup sur sa sentence, et décida que Berquin mourrait dans deux heures. Il était dix heures du matin. A midi, on l'étrangla, puis on le brûla. Ces lois féroces, un si cruel arbitraire, n'avaient d'autre effet que de provoquer par la terreur au mensonge et à la calomnie : cette justice, si riche en supplices, plus riche encore en tortures, est impuissante à saisir la vérité. « Icy on reſpond... categoriquement de ce que l'on ignore, or ça ; on confeſſe avoir faict, or ça, ce qu'on ne fiſt onques, or ça ; on proteſte sçavoir ce que jamais on n'apprint [1]. » Le juge frappe au hasard et dans l'ombre ; il ne s'attendrit qu'à la vue de l'or ; aujourd'hui bourreau, usurier demain. Au son de la bourse que leur jette dédaigneusement Panurge, tous les *Chats*

[1] V, 12.

fourrés jouent des griffes « comme si fussent violons demanchez, et tous s'escrierent à haulte voix, disans : Ce sont les espices ; le procès fut bien bon, bien friant et bien espicé. Ils sont gens de bien (1) ».

Des salles du Parlement, l'âpre clameur retentit jusqu'aux bureaux de la Cour des Comptes, jusqu'au fond du « maistre pressouer », « auquel on monte pres de cinquante degrez (2) ». Là, à l'ombre de la Sainte-Chapelle, se traitent les affaires de finances. « Cette Chambre, dit Estienne Pasquier, a toujours été collatérale de grandeur à la Cour de Parlement. Et furent ces deux grands corps et colléges introduits de toute ancienneté par la France comme les deux bras de la justice, dont la Cour de Parlement étoit estimée le bras dextre, et cette Chambre le senestre (3). » On comprend qu'elle ait partagé les critiques que Rabelais a prodiguées à la magistrature de la juridiction criminelle, et que l'écrivain ait placé, au péristyle de la Cour des Comptes, « en paysaige les ruines presque de tout le monde, tant de potences de grans larrons, tant de gibets, de questions, que cela nous

(1) V, 13.
(2) V, 16.
(3) V. ARTH. DE BOISLISLE, *Chambre des Comptes de Paris*. Nogent-le-Rotrou, 1873.

feit peur. » Cependant, à partir de Louis XII, Messieurs des Comptes ne conservèrent plus de leurs pouvoirs primitifs que l'enregistrement des actes royaux ([1]). Mais au temps de Rabelais, dans une France épuisée par les guerres d'Italie, les prodigalités de François Ier, l'avidité des maîtresses royales et des favoris, cette Cour, présidée plus d'une fois alors par de grands magistrats, semblait toujours remplir un office odieux. Les lois financières n'étaient pas moins compliquées que les lois pénales ; elles opéraient à l'aide d'un mécanisme d'impôts et d'actes aussi multiple et aussi dur que celui de la procédure criminelle. Les *Apædeſtes* ([2]), courbés sur leurs pressoirs, expriment les dernières gouttes des grappes florissantes et des grappes desséchées ; ils écrasent encore le marc déjà broyé : la précieuse liqueur coule et tombe en mille ustensiles, qui sont les innombrables redevances et aussi les épices et droits particuliers de Messieurs, aux dénominations bizarres. « Toutes les hierogliphiques d'Egypte, s'écrie Panurge, n'approcheront jamais de ce jargon. » La satire de Rabelais frappe plus haut, certainement, que la

([1]) V. GEFFROY, *les Cours souveraines dans l'ancienne France.* (*Revue des Deux-Mondes,* 15 octobre 1874.)

([2]) Les gens *mal élevés.*

Cour des Comptes ; elle atteint l'un des plus tristes abus de la vieille royauté ; elle dénonce l'une des souffrances les plus cuisantes du peuple et se joint au long cri de colère que les moines prêcheurs poussèrent au XVIe siècle au nom de tant d'opprimés. « Le peuple meurt de faim, disait le Frère Ménot ; il succombe sous la taille et la gabelle ; on le déchire tout vivant ; il ne lui reste plus qu'à dépouiller sa peau [1]. »

IV.

Rabelais se tourne alors vers l'Église. Celle-ci, en face des violences du siècle, est-elle encore le bouclier des faibles, l'abri pacifique des âmes délicates ? Il importe, sur cette question, de rechercher impartialement, sous la forme ironique, les idées sérieuses de Rabelais. On se tromperait, croyons-nous, si l'on ne voyait dans ses critiques que l'hostilité d'un moine révolté. Les mythes des *Papimanes* et de l'*Ile Sonnante* reproduisent les graves objections opposées, depuis plusieurs siècles, à la constitution politique et à l'état moral

(1) Cf. *Apol. p. Hérod.*, chap. VI, et les sermons socialistes de Savonarole.

de l'Église. Que les papes se soient arrogé une domination absolue sur la communauté chrétienne, qu'ils aient fondé leurs prétentions sur des titres historiques ou des pièces doctrinales d'une authenticité douteuse, telles que furent les Décrétales, cela n'est encore qu'un point secondaire et comme un lieu commun familier aux esprits libres, et ranimé sans doute à l'occasion de chacun des conciles œcuméniques. Mais une notion plus importante ressort des tableaux satiriques du *Pantagruel*. L'Église n'est plus, comme à son origine, simplement un corps mystique; elle est devenue un établissement politique. De la retraite où se cache l'*Unique*, de l'île chantante où trône le *Papegaut*, partent d'innombrables liens qui enlacent le reste du monde, gênent la liberté des princes et des cités, entravent étroitement les peuples. Le droit de répression, de réprimande, le droit de délier les sujets de l'obéissance à l'autorité de leurs rois, les annates et les dimes sont autant de chaînes qui rattachent à Rome toute la chrétienté. Là est véritablement la question du pouvoir temporel, que les modernes ont entendue en un sens bien différent, et qu'ils ont cru résoudre par la conquête d'une ville et de quelques vallées dépeuplées par la *mal'aria*. Lorsque Dante maudit la *donation de*

Constantin, il ne voit encore dans le pape qu'un prince italien, chef du parti guelfe, et promoteur d'une politique inquiétante pour l'Italie : ce n'est pas à l'héritier des traditions de Grégoire VII qu'il lance l'invective. Pour les *ultramontains,* surtout à partir des grands conciles du xv[e] siècle, le point de vue changeait tout à fait. En effet, ce n'était pas seulement de la Péninsule, mais de l'Europe elle-même que le Saint-Siége prétendait parfois régler souverainement les destinées. Les troubles causés par les antipapes aux xiv[e] et xv[e] siècles, et les agitations religieuses qui provoquèrent la Réforme, mirent en première ligne des préoccupations générales la primauté du Souverain-Pontife ([1]). N'oublions pas que l'histoire de la première moitié du xvi[e] siècle dut à la cour de Rome ses directions principales, et que le système d'alliances capricieuses, formées pour l'intérêt du moment, et presque aussitôt rompues, qui attira sur les champs de bataille de l'Italie les armées de l'Europe, avait

([1]) Rabelais, V, 3 : « Ce feditieux temps durant, à leur fecours evoquerent empereurs, roys, ducs, monarques, comtes, barons et communautez du monde qui habite en continent et terre-ferme, et n'euft fin ce fchifme et cefte fedition qu'un d'iceux ne fut tollu de vie, et la pluralité reduiƈte en unité. »

commencé par les plans d'Alexandre VI et la *Ligue de Cambrai* (1). La papauté de la Renaissance, parmi de si fréquentes évolutions de politique, n'eut guère de fixité que dans ses menées contraires à la France, sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. Malheureusement pour le Saint-Siége, dépourvu d'armées et de trésor, et entouré de princes rivaux, l'hégémonie qu'il convoitait ne se pouvait obtenir que par l'appui d'une nation militaire, l'Empire ou l'Espagne, et cet appui tournait nécessairement en un dangereux protectorat. Cette contradiction entre l'ambition des papes et leur force réelle inspira sans doute un jugement défavorable, peut-être excessif, aux hommes qui furent les témoins des violences de Jules II, de la légèreté de Léon X, de la mauvaise foi et de la timidité de Clément VII. Ces pontifes, qui croyaient mener le monde, s'abandonnaient sans cesse à la discrétion d'un souverain, se jetaient éperdument entre les bras de l'Empereur, subissaient les plus humiliantes aventures (2). Les

(1) V. sur les projets extraordinaires des Borgia, Burckhardt, *Cultur der Renaiss. in Italien,* p. 89, et Gregorovius, *Lucrezia Borgia,* passim.

(2) Consulter le bel ouvrage de M. Mignet, *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint.*

foudres du Vatican ont tonné en vain pour le maintien des droits que consacrent les *déifiques Décrétales;* ils n'ont point arrêté, sur la route de *Papimanie,* les lansquenets de Frondsberg, les brigands de Bourbon. Les oiseaux au plumage de pourpre sommeillent découragés sous les frais ombrages de l'*Ile Sonnante.* Papegaut dort au fond de sa cage dorée. N'a-t-il pas, d'ailleurs, goûté une captivité plus amère encore au château Saint-Ange, sous la garde de Charles-Quint? « Il ſemble une duppe », dit Panurge, qui propose de faire chanter sur l'heure et de force l'oiseau merveilleux [1]. Æditue montre alors à l'irrévérencieux visiteur, au fond de la cage pontificale, le bassin d'où sortent les tonnerres de l'excommunication. « Allons boire », dit tranquillement Frère Jean.

Cette Église temporelle du XVIe siècle, entreprenante, avide et magnifique, cause permanente d'agitation pour la chrétienté, mais trop faible pour se protéger elle-même, met en mouvement toute une armée de moines qui sont la force véritable, mais souvent indocile, du Saint-Siége. Elle se recrute dans le monde entier, reçoit les cadets

(1) V, 8.

des grandes familles (1), et jusqu'aux criminels qui fuient l'atteinte de la loi. « Icy ont leur vie affignée, icy foudain deviennent gras comme glirons, qui paravant eftoyent maigres comme pies; icy ont parfaicte feureté, indemnité et franchife (2). »

Évidemment, Rabelais ne consentit point à se réconcilier avec le monachisme. Il ne vit pas plus clairement qu'Érasme que, dès la mort de Léon X, certains ordres religieux, particulièrement les contemplatifs, se réformaient heureusement (3). C'est la règle elle-même, ce sont les trois vœux de chasteté, pauvreté et obéissance qu'il rejette. « La plus grande refverie du monde eftoit foy gouverner au fon d'une cloche, et non au dicté de bon sens et entendement (4). » Il touche même un instant, mais dans un simple apologue, à la question épineuse du célibat ecclésiastique (5). Mais un criti-

(1) V, 4. « Quand en quelque noble maifon de cefte contrée derniere y a trop d'iceux enfants,... de forte que qui à tous part feroit de l'heritage, comme raifon le veut, nature l'ordonne et Dieu le commande, la maifon feroit diffipée, c'eft l'occafion pourquoy les parens s'en defchargent en cefte Ifle. »

(2) *Ibid.*

(3) V. FEUGÈRE, *Érasme*, p. 316.

(4) I, 52.

(5) V, 7.

que, bien que mal disposé et quelquefois partial, ne perd point la clairvoyance. Nous savons déjà qu'il demeura toujours, sur les matières religieuses, fort en deçà de la véhémence passionnée des réformés. Nous laissons volontiers de côté les appétits vulgaires qu'il a reprochés à ses anciens confrères, et ce profond problème : *Pourquoy les moynes ſont voluntiers en cuiſine* (1). Nous relèverons seulement en lui deux objections autrement importantes, qu'il faut accepter si l'on veut comprendre la crise religieuse du XVIe siècle. Il signale l'ignorance et la cupidité des ordres monastiques. « Je n'eſtudie poinct de ma part, dit Frère Jean. En noſtre abbaye nous ne eſtudions jamais, de peur des auripeaux. Noſtre feu abbé diſoit que c'eſt choſe monſtrueuſe veoir un moyne ſçavant. Pardieu ! Monſieur mon amy, *magis magnos clericos non ſunt magis magnos ſapientes* (2). » Ainsi pensaient jadis ces religieux du mont Cassin, dont Boccace vit en pleurant la bibliothèque ravagée ouverte aux vents du ciel, et les manuscrits mutilés et vendus aux femmes comme amulettes ; et ces Basiliens de Grotta Ferrata, qui affligeaient

(1) IV, 11.
(2) I, 39.

par leur négligence Ambroise le Camaldule [1]. Au temps de Mabillon, les bénédictins du Cassino enfouirent leurs manuscrits grecs pour les soustraire à la curiosité des visiteurs. On n'oublie pas que Rabelais n'étudia le grec qu'en dépit des franciscains de Fontenay-le-Comte, et qu'il assista, dans sa jeunesse, à l'étonnante querelle des dominicains de Cologne contre Reuchlin [2].

L'avidité des moines mendiants attira l'attention d'un siècle que le trafic des indulgences et les prodigalités de la cour romaine étonnaient. La soif des biens temporels marquait une décadence nouvelle de l'esprit apostolique; l'avarice étouffait la charité dans l'âme des *bons Pères de religion.* Ils ne voyaient plus trop souvent, dans le mourant, qu'un donateur. Raminagrobis a chassé de son lit « un tas de villaines, immondes et peſtilentes beſtes » qui le tourmentaient d'importunités « forgées en l'officine de ne ſçay quelle inſatiabilité [3] ». Pourquoi, dit Panurge, refuse-t-il d'ordonner

(1) « *Vidimus ruinas ingentes parietum et morum, librosque ferme putres atque conscissos.* » V. Le Clerc, *Hist. litt. au* XIVe *siècle*, t. I, p. 361.

(2) V. dans les *Litteræ obscurorum Virorum*, t. V, de l'édit. de Leipzig, 1825, la pièce *Contre un légiste qui sait du grec.*

(3) III, 21.

« par tous les convens de cefte province aux bons peres religieux force bribes, force meffes, force obitz et anniverfaires (¹) » ? Aussi ni carme, ni capucin, ni minime n'assistera à son enterrement. « S'il eft damné, à fon dam. » Panurge découvre, par ces dernières paroles, la portée grave de la critique de Rabelais. Au delà de la discipline altérée, du vœu de pauvreté violé, on aperçoit une doctrine sur le salut contraire à la tradition des grands docteurs de la Grâce : la justification par les œuvres, exagérée par les prêcheurs d'indulgences, avait été le point de départ du schisme de Luther. La simplicité populaire pouvait ignorer les subtilités d'une théologie transcendante ; elle retrouvait ce sentiment confus d'un déclin de l'Église, qui remplissait les consciences, dans les railleries de Rabelais, comme dans les sévères maximes de Luther. « Il faut enseigner aux chrétiens, disait celui-ci, que, si le pape connaissait les exactions des prêcheurs de pardons, il aimerait mieux que la basilique de Saint-Pierre tombât en cendres, plutôt que de la construire avec la chair, la peau et les os de ses brebis (²). »

(¹) III, 23.
(²) *Mémoires*, ap. MICHELET, I, 24.

CHAPITRE III.

Théorie de l'Éducation.

Il fallait grouper en un ordre systématique les notions éparses de Rabelais sur les qualités naturelles de l'homme enfant, sur l'éducation scolastique et la science de l'École, sur l'état général de la société civile et de l'Église. Il nous a montré tour à tour comment les *maîtres sophistes* ont appesanti l'âme de Gargantua, comment l'homme de son temps, gâté par une science vaine, bercé d'illusions, ou corrompu et irrité à la façon de Panurge, est jeté dans un monde où règnent la violence et l'arbitraire, la sottise et l'avarice. Il juge que le plus sûr moyen de réformer la société et de guérir l'esprit humain serait de tirer enfin l'homme de cette caverne de Platon que hantent de si fâcheux fantômes. La théorie de l'Éducation domine de très-haut son œuvre entière ; en elle il a su mettre

toute son expérience des livres et de la vie; elle restera comme l'une des plus généreuses conceptions du XVIe siècle et de l'esprit français.

I.

Chose remarquable, l'idéal qu'il s'est proposé en traçant l'image de l'Éducation parfaite, est pareil à celui dont s'inspirèrent les grands maîtres de l'Italie. Cet écrivain, qui n'a remporté aucune émotion durable des chefs-d'œuvre de Florence et de Rome, conduit par une singulière intuition, sculpte, en quelque sorte, la statue de l'homme moral selon la doctrine suivie, en des arts bien différents, par Léonard de Vinci, Donatello et Michel-Ange. Il présente aux précepteurs de la jeunesse une formule très-simple et très-féconde : Retournez à l'antiquité, mais demeurez fidèles à la nature. Étudiez, semble-t-il dire, les ouvrages des Grecs et des Romains, moins pour les imiter docilement que pour apprendre à sentir et à penser comme eux, à juger droitement des choses, à maintenir, à leur exemple, dans le développement de l'âme et du corps du jeune homme une équitable harmonie. Demandez-leur, comme font les

peintres et les statuaires, des modèles de noblesse et de grâce; mais n'oubliez point qu'il ne suffit pas d'orner les jeunes esprits de formes oratoires ou poétiques; s'il est beau de porter des pensées hautes, il est bon aussi de s'engager dans la vie avec un corps robuste et alerte, une intelligence ouverte à toutes les connaissances et que ne déconcerteront ni les phénomènes inattendus de la nature, ni les accidents de l'histoire, ni les sophismes des méchants. Vous serez, en vérité, ainsi les fils et les disciples des anciens. Ils ne séparèrent point, durant leurs plus beaux siècles, la *gymnastique* de la *musique,* et le chef-d'œuvre de l'Éducation leur paraissait l'adolescent en qui ils voyaient éclore à la fois, pour la force et la parure de la patrie, un poëte, un sage, un orateur, un citoyen, un soldat (¹). Le prince de leurs philosophes, Aristote, fut aussi le plus grand des maîtres. Ses élèves parcouraient le cycle entier des connaissances humaines. Comme lui, dirigez les vôtres à travers toutes les sciences de l'esprit, de la politique et de la nature. Qu'ils assouplissent chaque jour leurs membres par ces luttes et ces jeux où les jeunes gens de Platon mêlaient encore sans embarras les

(¹) PLATON, *République,* III. — ARISTOTE, *Politique,* passim.

plus graves entretiens; qu'ils visitent, enfin, comme mon Pantagruel, les peuples étrangers, afin d'accroître, par le spectacle de mœurs nouvelles, l'expérience que vos leçons et leurs observations premières ont commencée en eux sur le monde, sur l'homme et la société.

II.

Cette éducation complète de l'âme et du corps est ménagée à l'aide de la pédagogie la plus simple. Nul appareil dogmatique : l'enseignement adopte pour méthode l'ordre naturel de la vie ; il se sert familièrement des incidents variés du jour, il se conforme à la saison présente, à l'état même du ciel. Gargantua a le bonheur d'être prince et l'élève unique d'un maître excellent : pour lui, la discipline est toute dans l'autorité presque paternelle de Ponocrates : il accorde allègrement à son ami tout ce que des écoliers nombreux, soumis à une règle nécessaire, n'abandonnent qu'à la contrainte. Éducation véritablement socratique, fondée sur la pénétration intime de l'intelligence du maître et de celle du disciple, qui se poursuit par de libres causeries, de longues promenades remplies d'ob-

servations et de réflexions utiles, par de fréquentes rencontres avec les « gens fçavans », « à l'emulation desquelz luy creuft l'efperit et le defir de eftudier aultrement et fe faire valoir ([1]) ».

La journée de Gargantua commence à quatre heures du matin. Tandis qu'on lui frotte le corps, il écoute une page de l'Écriture sainte, dont la lecture et le commentaire lui inspirent souvent un mouvement d'adoration et de prière ([2]). Il considère le ciel, le compare à l'aspect du jour d'avant, note le signe du soleil et l'âge de la lune, se fait habiller, peigner et parfumer, écoute et répète les leçons de la veille et en tire des jugements « practicques et concernens l'eftat humain ». On lui fait alors une lecture de trois heures. Puis il sort en compagnie de Ponocrates, « toufjours conferens des propoz de la lecture », joue à la paume et à la balle, s'arrête à une fatigue modérée, change prudemment de chemise et se promène à pas comptés, tout en récitant de belles sentences, jusqu'à l'heure du diner. A table, on lit « quelque hiftoire plaifante

([1]) I, 23.

([2]) Cette éducation, fort peu mystique, est évidemment beaucoup plus protestante que catholique. Les chapitres qui s'y rapportent nous ramènent à la période quasi-protestante de la vie de Rabelais.

des anciennes proueſſes », quelque roman de la Table-Ronde, ou bien on devise, à l'occasion des mets, des poissons et des fruits, sur quelque point d'histoire naturelle ou de médecine, élucidé encore par les exemples et les textes précis des écrivains anciens. Leurs mains et leurs yeux lavés « de belle eaue fraiſche », ils « rendoient graces à Dieu par quelques beaulx canticques faictz à la louange de la munificence et benignité divine ». On apportait les cartes, non pour jouer aux jeux de hasard, mais pour se divertir de combinaisons arithmétiques. Venaient ensuite des exercices de géométrie et d'astronomie, de chant et de musique. Gargantua reprenait ses livres et la leçon du matin jusqu'à l'heure des exercices de chevalerie. Sous les yeux de l'écuyer Gymnaste, il chevauchait différentes montures, franchissait les fossés, tournait en cercle, maniait la lance, la hache, la pique, toutes les armes offensives et défensives, chassait la bête fauve ou le petit gibier, luttait, sautait (1), nageait en diverses attitudes, gouvernait un bateau, « roidement montoit encontre la montaigne », bondissait d'arbre en arbre « comme un eſcurieux »,

(1) Non à clochepied, non en ſault d'alemant, car (diſoit Gymnaſte) tels ſaulx ſont inutiles et de nul bien en guerre.

lançait la pierre, la javeline, l'épieu, la hallebarde, tirait à l'arc, à l'arbalète, à l'arquebuse, grimpait à la corde jusqu'au sommet d'une tour, « et pour se exercer le thorax et pulmon, crioit comme tous les diables ». On le frottait de nouveau, on le revêtait d'habillements frais, et il rentrait lentement à travers les prairies, étudiant, recueillant les plantes et « les conferens avec les livres des Anciens qui en ont escript ». Le souper l'attendait, plus copieux que le diner : il se passait encore en « bons propous, tous lettrez et utiles ». Il reprenait, aux heures de la veillée, ses divertissements musicaux, les cartes et les dés. « Quelque foys alloient visiter les compaignies des gens lettrez, ou de gens qui eussent veu pays estranges. » L'observation méthodique du ciel, de la marche et des conjonctions des astres, enfin l'examen pythagorique de conscience terminaient cette journée si bien employée. « Si prioient Dieu le createur en l'adorant et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense, et luy rendant grace de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clemence pour tout l'advenir. Ce faict, entroient en leur repous. »

Si le temps était pluvieux, Gargantua aiguisait ses forces à la maison en fendant du bois ou en

battant du blé; il s'amusait à peindre, à sculpter, à jouer aux osselets; il visitait les fonderies et les arsenaux, les ateliers de lapidaires, d'horlogers, d'imprimeurs, les laboratoires des alchimistes; il assistait aux leçons publiques, aux actes solennels, aux plaidoyers des *gentils avocats,* aux sermons des prêcheurs évangéliques [1], entrait aux salles d'escrime, aux boutiques des droguistes et des apothicaires, aux théâtres des bateleurs. Ces jours-là, le souper était plus sobre, et composé de « viandes desſicatives et extenuantes, affin que l'intemperie humide de l'air... feuſt par ce moyen corrigée » [2]. Une fois par mois, le maître et le disciple, par un jour serein, parcouraient les bois et les prés des environs de Paris, « joüans, chantans..., peſchans aux grenoilles et eſcreviſſes », et, pour que ces heures de liberté ne passassent point sans profit, « en beau pré ilz recoloient par cueur quelques plaiſans vers de l'agriculture de Virgile, de Heſiode, du Ruſticque de Politian; deſcripvoient quelques plaiſans epigrammes en latin, puis le mettoient par rondeaux et ballades en langue françoyſe. En banquetant, du vin aiſgué ſeparoient l'eau, comme

(1) C'est-à-dire des Réformés.
(2) I, 24.

l'enſeigne Cato, *De Re rust.*, et Pline, avecques un guobelet de lyerre [1].»

III.

La lettre de Gargantua à son fils achève le plan d'une éducation où ne se faisait pas encore assez sentir l'influence de la Renaissance. Avec Ponocrates, nous sortions à peine des temps *gothiques* et scolastiques : les œuvres les plus exquises des anciens ne sont pas encore entre les mains des jeunes gens ; les poëtes et les moralistes de la Grèce et de Rome sont moins connus que Pline, Athénée, Galien, Dioscorides, Hippocrate, Polybe et les livres de physique et de logique d'Aristote : les *Géorgiques* et le *De Re rustica* charment au même titre le bon Gargantua : pour lui, Virgile n'est encore qu'un conseiller utile de l'art agricole. L'enseignement que reçoit notre héros est bien moins littéraire que scientifique [2]. Les *Humanités* sont loin encore ; la grande érudition du XVIe siècle est à venir ; l'étude du grec, les langues et les antiquités de l'Orient juif et arabe ne seront abor-

(1) *Ibid.*

(2) On peut le comparer à celui de la *Realschule* des Allemands.

dées qu'au temps de Pantagruel. Gargantua déplorera d'une façon bien touchante de n'avoir pu goûter, en son adolescence, à ce « ſçavoir liberal et honeſte » qui ornera l'âme de son fils (1). L'aurore de l'âge nouveau réjouira cependant sa vieillesse. Il s'est mis au grec, comme Caton, sur le tard, et se délecte à la lecture de Platon, des traités moraux de Plutarque, des *Antiquités* de Pausanias. Des livres charmants, où les anciens ont déposé le miel de leur sagesse, et si doux pour l'automne de la vie! tels que le *De Senectute,* sont devenus les familiers du vieux prince. Il les cite bonnement, à côté de la Sainte-Écriture. Il répète à trois reprises, dans sa lettre, le nom sacré de Platon. Ce nom seul est le signe d'une évolution décisive, non-seulement dans l'Éducation, mais dans le progrès même de l'esprit humain. L'Europe lettrée a retrouvé enfin la pure lumière de la Grèce; Platon est sorti de l'imprimerie des Aldes, parmi les horreurs des guerres de Jules II. Désormais l'art de la composition, la beauté de la forme, le rhythme et la grâce du style entrent dans la discipline des études (2). Pantagruel apprendra le grec d'abord,

(1) II, 8.

(2) L'imitation de la forme de Platon est très-visible, par exemple, dans le *Cortigiano* de Bald. CASTIGLIONE.

puis le latin, l'hébreu, le chaldaïque, l'arabe. Mais il s'exercera aussi à écrire en langue grecque à l'imitation de Platon, en langue latine à celle de Cicéron. A mesure que l'Éducation s'est élevée plus haut, elle a découvert des directions nouvelles où Gargantua ne s'était pas engagé. « Qu'il n'y ayt hiſtoire que tu ne tienne en memoire preſente, à quoy te aydera la coſmographie de ceulx qui en ont eſcript. » Le droit civil, le droit de Rome, s'est rattaché à la philosophie morale ; l'anatomie agrandit les sciences fondées par les médecins grecs, romains et arabes. Telles connaissances, acquises autrefois par l'élève de Ponocrates d'une manière rapide et empirique, sont réglées par des méthodes plus rigoureuses : il ne suffit plus d'observer chaque nuit l'état du ciel : il faut connaitre tous les *canons* de l'astronomie. Les *faictz de nature*, complètement explorés, dénombrés et classés, ne sont plus seulement l'objet d'une recherche curieuse et divertissante, mais d'une science bien ordonnée, exacte, et qui ne néglige aucune forme de la vie ([1]). Les

([1]) « Qu'il n'y ayt mer, riviere ny fontaine dont tu ne congnoiſſe les poiſſons, tous les oyſeaulx de l'air, tous les arbres, arbuſtes et fructices des foretz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachez au ventre des abyſmes, les pierreries de tout orient et midy : rien ne te ſoit incongneu. »

saintes lettres, dont l'importance n'a pas diminué, sont elles-mêmes étudiées méthodiquement : en première ligne, et dans le texte grec, le Nouveau Testament et les Épitres des Apôtres, puis en hébreu, la Bible. Ponocrates avait représenté la lutte difficile des réformateurs de l'éducation de l'esprit et du cœur contre les routines du passé. Mais Épistémon, plus heureux, fera fleurir magnifiquement la science véritable, la science sereine, sur le champ où Ponocrates, tournant le dos au moyen âge, avait creusé d'une main souveraine les sillons de la moisson future ([1]).

IV.

Ni Gargantua, ni Pantagruel ne seront des savants de profession, ou ne rechercheront la gloire littéraire. La discipline qui a réglé leur intelligence ne les dispose point encore aux œuvres de l'esprit. Ils sortent des mains de leurs précepteurs riches de connaissances précises, bien exercés à l'observation, doués d'un jugement sain : la théorie de

([1]) L'étude favorite du moyen âge, la dialectique, l'art du syllogisme, manque absolument au programme de Rabelais.

Rabelais serait d'une valeur moindre s'ils remportaient de leurs années d'études autant de génie que de sagesse. Quel que soit le degré de l'Éducation, et la condition sociale des disciples que l'on y convie, il faut que le nombre des élus atteigne au plus près possible celui des appelés. D'ailleurs, les bonnes méthodes prépareront de reste la vocation des écrivains et des savants futurs. Ce qui importe, c'est que l'enseignement soit vraiment libéral, et toujours digne du nom d'*humanités ;* c'est que l'élève s'y forme à la fois à la pratique des pensées justes, et à l'amour des pensées nobles. Car l'œuvre des précepteurs serait bien incomplète s'ils se contentaient de façonner des esprits droits : leur tâche est tout autant de cultiver cette politesse et ces vertus délicates que notre bonne langue du XVIIe siècle faisait entendre en un mot : l'*honnête homme.* Un degré de plus dans la perfection nous donnera le sage, l'homme de bien. Cette fleur de généreuse culture, qui permet d'espérer des fruits de vertu, embellit déjà l'adolescence d'Eudémon. Il vient à nous avec la grâce d'un éphèbe de Xénophon. « Eudemon, tant bien teſtonné, tant bien tiré..., tant honneſte en ſon maintien, que trop mieulx reſembloit quelque petit angelot qu'un homme... Le bonnet au poing, la face ouverte, la bouche

vermeille, les yeulx aſſeurez et le reguard aſſis ſus Gargantua, avecques modeſtie juvenile ſe tint ſus ſes pieds, et commença le louer et le magnifier... avecques geſtes tant propres, pronunciation tant diſtincte, voix tant eloquente et langaige tant aorné et bien latin, que mieulx reſembloit un Gracchus, un Ciceron ou un Emilius du temps paſſé qu'un jouvenceau de ce ſiècle (1). »

Le cours des années s'avance, les devoirs se multiplient, et ces âmes excellentes et raisonnables, dirigées par un instinct réfléchi de bonté, que ne gâtera jamais l'égoïsme, embrassent avec simplicité chacune des obligations de la vie morale. Comme elles appartiennent désormais à l'élite de la famille humaine, elles élèvent à la dignité d'un sentiment grave et toujours aimable chacune des affections naturelles du cœur humain. La pensée la plus généreuse ou la plus tendre est toujours la première qui s'éveille en elles. Selon la parole de Gargantua, *leur foi est formée de charité* (2). Celui-ci, en un siècle si sévère aux petits, et impitoyable pour les vaincus, réconforte, console et délivre ses prisonniers de guerre, afin de ne point « degenerer

(1) I, 15.
(2) II, 8.

de la debonnaireté hereditaire » de ses aïeux (1). Il fait ensevelir religieusement ses ennemis, recueille et fait soigner leurs blessés, rembourse de leurs dommages les habitants de la Roche-Clermaud, « à leur confeſſion et ſerment (2) ». Pantagruel élargit la fière maxime de la philosophie antique : *Non nisi inter bonos amicitia.* Non-seulement il compatit aux misères de Panurge ; mais « il l'aima toute ſa vie (3) ». « Par foy, je vous ay jà prins en amour ſi grand que, ſi vous condeſcendez à mon vouloir, vous ne bougerez jamais de ma compaignie, et vous et moy ferons un nouveau pair d'amitié telle que feut entre Enée et Achates (4). » Au plus fort de la tempête, tandis que Panurge pleure, Pantagruel, maître de soi-même, s'assied au gouvernail, et le tient « fort et ferme ». Frère Jean ne manque ni de tête ni de courage, mais il blasphème terriblement ; seul, Pantagruel fait entendre une parole religieuse : « Le bon Dieu ſervateur nous ſoyt en ayde (5) ». Mais la merveille du livre est peut-être l'amour si profond qui unit les deux

(1) I, 50.
(2) I, 51.
(3) II, 9.
(4) *Ibid.*
(5) IV, 20.

géants, le père et le fils. A-t-on jamais célébré en termes plus beaux que ceux de la lettre de Gargantua cette perpétuité de la famille, symbole terrestre de l'immortalité, qui soutiendra le genre humain jusqu'à l'heure où « Jesuchrist aura rendu à Dieu le pere son royaulme pacificque hors tout dangier et contamination de peché (1) » ? Pantagruel prodigue à son père les marques de reconnaissance et de respect : à la lettre datée « de ta maison paternelle », et qui lui souhaite « la paix de l'Æternel », il répond par une profession de tendresse dont était bien digne le vieux géant qui se console de sa solitude en songeant à la science acquise par son fils si loin de son foyer (2). « Quand tu congnoistras que auras tout le sçavoir de par delà acquis, retourne vers moy, affin que je te voye et donne ma benediction devant que mourir (3). »

(1) II, 8.
(2) IV, 3, 4.
(3) II, 8. « Jamais, dit M. Guizot, écrivain, je crois, n'a donné à l'amour filial et à l'autorité paternelle plus de force, de gravité et d'étendue que n'a fait Rabelais... » — V. pour tout ce chapitre, les considérations élevées de l'éminent historien, *Annales d'Éducation*, t. III, p. 251-255.

V.

« Ce n'eſt pas une ame, ce n'eſt pas un corps qu'on dreſſe, c'eſt un homme, il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon, il ne faut pas dreſſer l'un ſans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelez à meſme timon.... » « Ce grand monde..., c'eſt le miroir où il nous faut regarder, pour nous cognoiſtre de bon biais. Somme je veux que ce ſoit le livre de mon eſcolier... » « Je trouve ces ergotiſtes plus triſtement encores inutiles. Noſtre enfant eſt bien plus preſſé : il ne doit au paidagogiſme que les premiers quinze ou ſeize ans de ſa vie : le demeurant eſt deu à l'action. Employons un temps ſi court aux inſtructions néceſſaires. Ce ſont abus, oſtez toutes ces ſubtilitez eſpineuſes de la Dialectique, de quoy noſtre vie ne ſe peut amender, prenez les ſimples diſcours de la Philoſophie, ſçachez les choiſir et traitter à poinct; ils ſont plus aiſez à concevoir qu'un conte de Boccace [1]. » Ces paroles de Montaigne nous semblent un résumé excellent de plu-

[1] *Essais*, I, 19.

sieurs des vues de Rabelais sur l'Éducation. Ces préceptes, d'une application générale, qui seront justes en tous temps et en tous pays, se retrouvent au fond des plus saines doctrines des réformateurs tels que Fénelon, Locke et Rousseau. La théorie de Rabelais, fondée à propos de l'éducation de deux princes, convient aussi au fils d'un gentilhomme : elle est également bonne pour celui d'un simple particulier. Il suffit, pour l'approprier à l'usage du plus grand nombre des enfants, d'en modifier la discipline et la pédagogie. On la peut reprendre entre les murs d'un collége comme au sein de la famille, ou sous la direction isolée d'un précepteur. Quelles que soient les objections très-sérieuses que l'on oppose encore au régime de la communauté, ou plutôt de l'*internat,* sinon pour l'enseignement, du moins pour la culture morale, nous sommes bien loin, assurément, de ces colléges du temps de Montaigne, « vraye géaule de jeuneſſe captive », où, « au lieu de convier les enfans aux Lettres, on ne leur preſente à la vérité qu'horreur et cruauté » ; où des maitres enivrés de colère enseignent, « d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets ». On trouverait, sans peine, en France et en Europe, plus d'une maison d'enseignement commun où la discipline morale répond aux vœux formés par

Locke qui, partisan très-décidé de l'éducation isolée, souhaite que l'on veille, dans les colléges, au progrès de la vertu aussi soigneusement qu'à l'étude des langues anciennes et des sciences (1). Ces questions de pédagogie sont, après tout, secondaires; le développement de la civilisation générale et le dévouement ingénieux des maitres en aplanissent chaque jour les difficultés.

Ce qui importe en première ligne, c'est la méthode même et l'esprit de l'Éducation. Rabelais a rompu avec l'antique routine : il n'est guère d'utile innovation qu'il n'ait imaginée d'avance. Sans doute, il faut élaguer et modifier le programme qu'il propose. Il n'indique pas avec une suffisante clarté à quel moment précis de la jeunesse répond le cours d'études de Gargantua ou celui de Pantagruel. Les enseignements que nous qualifions aujourd'hui de secondaire et de supérieur se confondent souvent dans sa théorie. Peut-être exige-t-il de l'adolescence un trop grand nombre de données positives et scientifiques. Locke ira plus loin, et sacrifiera, en véritable Anglais baconien, l'éloquence et la poésie aux notions de l'expérience (2). Montaigne, qui sut

(1) *Thoughts concerning Education*, p. 77.
(2) *Ibid.*, passim.

tirer de Plutarque et de Sénèque un suc si riche de sagesse profane, a pénétré plus profondément dans l'excellence intime des lettres antiques. Sur ce point, il représente bien la tradition française. Comme Rabelais et Montaigne, Milton regrettera la perte de tant d'années précieuses employées à « ratisser autant de mauvais latin et de mauvais grec qu'on en pourrait apprendre de bon autrement et agréablement en une année (1) ». Mais Rabelais et Milton attendent des efforts de leurs disciples une érudition trop étendue. Ici, Montaigne, les maîtres de Port-Royal, Fénelon, Rollin ont une expérience plus juste des nécessités et des limites de l'enseignement. On approuvera Montaigne de réduire un peu la gymnastique véritablement cyclopéenne de Rabelais. Mais il y ajoute la danse, afin « que la bienſeance exterieure, et l'antre gent et la diſpoſition de la perſonne ſe façonnent quant et quant l'ame (2) ». Mais, dans la direction générale de l'Éducation, personne, reconnaissons-le, Locke excepté, n'a maintenu intacte l'idée essentielle de notre réformateur du XVIe siècle, cette idée que le

(1) *On Education. Micellaneous,* t. I, p. 144.

(2) Le traité de Locke commence par ces paroles : *A sound mind in a sound body is a short but full description of a happy state in this world.*

dernier des évêques moraves, Amos Comenius, exprime avec bonheur pour l'ordre des sciences naturelles : « Ce ne sont pas les ombres des choses, ce sont les choses elles-mêmes qu'il faut présenter à la jeunesse (1). » « Il faut, dit le philosophe anglais, que le maitre apprenne à son élève à connaitre les hommes, et qu'il enlève à ceux-ci le masque dont ils se couvrent : il doit lui montrer la réalité sous l'apparence, afin qu'il ne juge pas autrui sur le faux semblant extérieur (2). » Port-Royal, Bossuet, Fénelon, Rollin enferment trop étroitement le jeune homme dans les livres, et ces livres eux-mêmes sont plus propres à développer les facultés littéraires ou dialectiques de l'esprit qu'à exercer le sens de l'observation, et affermir l'expérience morale. Éducation délicate, qui pourra produire parfois, en une âme éminente, un chrétien éclairé et austère, un prince libéral ou un lettré, mais qui relègue dans l'ombre la nature, et prépare imparfaitement à la vie. La méthode vantée par Montaigne laissait déjà pénétrer l'artifice et l'illusion dans l'existence journalière de l'enfant : l'étude s'y dérobe trop adroite-

(1) V. M. Michel Bréal, *Un Voyage scolaire en Allemagne.* (*Revue des Deux-Mondes,* 15 juin 1875.)

(2) *Op. cit.,* p. 125.

ment sous les jeux : tout y est ménagé par des soins trop habiles pour que l'adolescent parvienne sans labeur à la science comme à la vertu, « par des routes ombrageufes, gazonnées et doux fleurantes ». L'élégance raffinée, le bien-être continu, favoriseront sans doute, dans l'intelligence du jeune homme, l'éclosion des belles pensées : mais il s'y mêlera bien des préjugés, et peut-être aussi quelque égoïsme. Montaigne aurait utilement reçu des héros de Rabelais plus d'une leçon d'humanité. La recherche habituelle du plaisir n'est point toujours bonne pour la fermeté et l'étendue de l'esprit. Celui-ci, sans cesse en quête d'un objet aimable, se forme un monde imaginaire où il se complaît, errant à l'aventure, où il oublie le monde réel dans la contemplation de rêves heureux. Un peu de scepticisme s'ajoute bientôt à la grâce épicurienne : le gentilhomme valétudinaire à qui, tout enfant, un père trop tendre a épargné le froissement des plis de roses, ennuyé des déceptions de la vie, se retire au fond de sa *librairie*, se souciant peu du reste du monde, suivant d'un sourire ironique et charmant le spectacle de son âme, à travers ce crépuscule du doute où se dérobent si opportunément à ses yeux les grands problèmes et les grands devoirs.

VI.

L'élève de Rousseau ne sera ni épicurien, ni sceptique. Il n'a pas grandi en serre chaude, comme Montaigne : des mœurs simples, et une judicieuse gymnastique en feront, non pas un chevalier comme Gargantua, mais un homme vigoureux, un solide montagnard. Malheureusement, il risque de devenir parfait sophiste. Le principe faux de l'éducation d'*Émile* est que les livres sont inutiles, qu'un maître sage et la nature suffisent pour former une intelligence, que le sentiment religieux doit être évoqué dans l'âme du jeune homme seulement à l'âge où, chez les autres, le doute commence; qu'enfin les leçons de l'expérience, source unique de la science pour l'élève, seront d'autant plus fécondes que l'artifice du précepteur les aura plus ingénieusement préparées. On renonce difficilement aux notions absolues, inflexibles, imaginées par une pensée solitaire : l'ignorance et l'orgueil ne voient d'ordinaire que mensonges ou chimères dans les démentis que la réalité infligera plus tard aux théories et aux songes de la première jeunesse. Le moyen de convaincre d'erreur l'homme qui, négli-

geant les enseignements de l'histoire et l'analyse des moralistes, s'est créé une doctrine complète et logique pour toutes les questions relatives à sa destinée propre et à celle de ses semblables? L'épreuve de la vie publique a toujours été décisive contre les disciples de Rousseau : les délicats de l'école de Montaigne évitent cette épreuve plus volontiers qu'ils ne l'affrontent; mais elle convient aux hommes dont l'éducation s'est rattachée plutôt aux traditions de Rabelais et de Locke, et qui apporteront au maniement des affaires générales beaucoup de notions justes et modérées, et un trésor de patience (1).

(1) V. pour tout ce chapitre, l'ouvrage judicieux mais très-confus du Dr ARNSTÆDT, *François Rabelais und sein Traité d'Education, mit besonderer Berücksichtigung der pædagogischen Grundsætze Montaigne's, Locke's und Rousseau's.* Leipzig-Ambros. Barth, 1872.

CHAPITRE IV.

Vita Beata.

L'homme, une fois discipliné, enrichi de connaissances, armé contre l'erreur, et maître d'un corps bien portant, sera-t-il heureux ? La définition du bonheur sort toujours, d'une façon plus ou moins explicite, des conclusions de toute philosophie morale. Le bonheur terrestre est proclamé comme une conquête certaine par les sages qui, depuis Épicure, Zénon et Épictète, ont tenté de guérir l'esprit humain de ses terreurs vaines, de ses préjugés et de ses désirs irréfléchis (1). Lucrèce lui-même, si désespéré qu'il fût, a tracé l'image de l'homme heureux. Les couleurs qu'emploie Rabe-

(1) Épictète : « Ne demande pas que ce qui arrive arrive comme tu le désires ; mais désire que les choses arrivent comme elles arrivent, et tu seras heureux. » *Manuel,* 8.

lais sont plus riantes, car il croit à l'excellence originelle de l'homme et à la bienfaisance de la nature. Pour Gargantua et Pantagruel, la félicité résulte surtout de leur sagesse : ils sont heureux à la manière stoïcienne, par le seul exercice de leur raison (¹), par la vue juste qu'ils ont de toutes choses. Rabelais, qui a tant aimé ses deux héros, admira sans doute cette forme idéale du bonheur : il n'est pas bien sûr qu'il s'en fût contenté pour lui-même. Il savait au moins qu'elle n'est accessible qu'à une élite peu nombreuse. Aux hommes moins parfaits qui n'ont renoncé ni au plaisir, ni à la passion, il présente une théorie très-large, qu'il applique tantôt à Panurge, tantôt à Frère Jean, c'est-à-dire à l'humanité presque entière. Là sont véritablement contenus les *myſtères horrificques* de sa doctrine. Gargantua et Pantagruel peuvent y goûter, s'ils le veulent, sans déchoir. Seuls, les mystiques chrétiens n'y sont point conviés : ni saint François, ni sainte Thérèse ne frapperont jamais à la porte de Thélème, la joyeuse abbaye : les doux et frêles *fioretti* d'Assise ne sauraient fleurir à l'ombre des treilles empourprées de Rabelais.

(¹) « Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, ce sont les jugements qu'ils portent sur les choses. » *Id., ibid.*, 5.

I.

On compte trois degrés distincts de l'initiation à la béatitude, selon Rabelais. Au premier, au plus humble, s'arrêteront les simples, ceux en qui la bête est plus forte que l'ange, les hommes de santé florissante et de robuste appétit. Ils vivront conformément à leur nature, fuyant la souffrance du jeûné et de la soif, se réjouissant de la vie plantureuse, de la *planté,* des franches lippées. Morale plus cyrénaïque encore qu'épicurienne, où la gourmandise est presque une vertu cardinale, et qui rappelle la sensualité sans frein vantée par les poëtes de la moyenne comédie grecque (1). Les conteurs du moyen âge s'en étaient accommodés : ils y prenaient une revanche de l'ascétisme des saints. Elle perce de tous côtés dans l'œuvre de Rabelais. Les personnes qui n'aiment point cet écrivain répètent, depuis Ronsard, Henri Estienne et Puits Herbault, qu'elle est la vraie et unique morale rabelaisienne. Grandgousier en donne le premier l'exemple ; Pa-

(1) V. *Fragm. poet. com. græcor.* edid. Didot, p. 406, 524, 581.

nurge en présente la théorie. « Nature a faict le jour pour soy exercer, pour travailler et pour vacquer chascun en sa néguociation; et, pour ce plus aptement faire, elle nous fournist de chandelle, c'est la claire et joyeuse lumiere du soleil. Au soir elle commence nous la tollir, et nous dict tacitement : Enfans, vous estez gens de bien. C'est assez travaillé. La nuyct vient; il convient cesser du labeur et se restaurer par bon pain, bon vin, bonnes viandes, puis soy quelque peu esbaudir, coucher et reposer, pour au lendemain estre frays et alaigres au labeur comme devant. » Les moines du bon temps n'observaient-ils pas scrupuleusement le proverbe *de missa ad mensam;* si l'abbé se faisait attendre, cependant « tout le monde souppoit, exceptez quelques resveurs songears ». Alors, ajoute Frère Jean, le réfectoire était comme le foyer de la vie monastique, « la fin unicque et intention premiere des fondateurs, en contemplation de ce qu'ilz ne mangent mie pour vivre; ilz vivent pour manger, et ne ont que leur vie en ce monde (1) ». Mais, quand est venue l'heure de la satiété, nos initiés prolongent encore leur fête par ces éclats de rire qui valent bien ceux des dieux d'Homère, et la gaieté des buveurs de la *Cave peinte,* arrosés du petit

(1) III, 15.

vin pâle de Chinon, n'a rien à envier peut-être à la joie malveillante des Immortels ivres d'ambroisie.

II.

Une félicité plus noble s'abrite entre les murailles de l'abbaye de Thélème, véritable palais de la Renaissance, où Rabelais réunira les hommes dont l'âme préfère aux contentements de l'appétit les jouissances délicates de l'esprit. Il n'est point, sur les rives de la Loire, de château plus vaste et plus somptueux que le monastère épicurien. Les escaliers s'y déroulent en amples spirales de degrés de porphyre et de serpentin : la lumière tombe à flots dans les hautes salles, inonde les longs corridors, et les galeries ornées, comme les *Loges* du Vatican, « des antiques prouesses, histoires et descriptions de la terre(1) ». « Depuis la tour Artice jusques à la Cryere estoient les belles grandes librairies en grec, latin, hebrieu, françoys, tuscan et hespaignol, disparties par les divers estaiges selon iceulx langaiges (2). » Cependant Thélème n'est point cons-

(1) I, 53.

(2) V. *Revue de l'architecture*, t. II, p. 196, l'étude critique de M. Daly sur la *restitution* de Thélème, par M. Questel, d'après les vues de M. Ch. Lenormant.

truit pour des bénédictins. Aucune règle n'y enchaine la liberté de ses hôtes. Les dames y habitent sous le même toit que ces moines d'un genre nouveau, et malgré la devise du couvent, *Fay ce que vouldras,* leur vertu n'y souffre aucune inquiétude, « parce que gens liberes, bien nez, bien inſtruićts, converſans en compaignie honneſte, ont par nature un inſtinćt et aguillon qui touſjours les pouſſe à faićtz vertueux et retire de vice, lequel ilz nommoient honneur [1] ».

L'enceinte de Thélème renferme un hippodrome, un théâtre, des thermes dont les bassins à triple étage reçoivent des ruisseaux parfumés. « Jouxte la riviere eſtoit le beau jardin de plaiſance [2]. » Les arbres des vergers y sont disposés en quinconces : les bêtes sauvages s'ébattent joyeusement à travers les fourrés du parc. Ici Boccace reconnaîtrait les ombrages voluptueux du *Décaméron ;* Épicure y oublierait peut-être les maigres oliviers de son jardin d'Athènes [3]. Toutes sortes de sensations choisies, favorables à l'*ataraxie* de l'âme, entre-

(1) I, 57.
(2) I, 55.
(3) *Era un palagio con bello e gran cortile nel mezzo, e con loggie, e con sale, ...con pratelli dattorno, e con giardini maravigliosi. Decam.* Introduz.

tiennent chez les Thélémites une joie tempérée et des pensées sereines. Ni l'odeur, ni la rumeur des cuisines et des offices ne gâtent des plaisirs que renouvellent sans cesse l'élégance des formes visibles et la douceur tranquille des occupations. Nous disions plus haut que Rabelais ne fut guère artiste, et qu'il demeura, pour le sentiment de la beauté, fort en arrière de la plupart de ses contemporains, surtout des Italiens. Cependant, dans la description de Thélème, il fit un effort singulier pour comprendre les charmes de la vie délicate, et achever en son esprit l'image de ce bonheur à la fois intellectuel et discrètement sensuel dont l'Italie avait conçu l'idéal et développé la théorie. « Au milieu de la baſſe court eſtoit une fontaine magnificque de bel alabaſtre; au deſſus les troys Graces avecques cornes d'abondance, et jettoient l'eau par les mammelles, bouche, aureilles, yeulx. » Souvenir des villas de Toscane, plus encore que de Chambord ou de Blois. Le long des galeries sont rangées les cornes de cerfs, « licornes, rhinoceros, hippopotames, dens de elephans, et aultres choſes ſpectables » pour lesquelles s'étaient passionnés Léonard de Vinci et les princes de la Péninsule. Il faut revoir les assemblées splendides de Paul Véronèse pour se faire une idée de la richesse et des couleurs

éclatantes du costume des Thélémites (1). L'ameublement est digne d'un palais des Médicis. « Les lictz estoient de broderie. En chascune arriere chambre estoit un miroir de christallin, enchassé en or fin, au tour garny de perles, et estoit de telle grandeur qu'il povoit véritablement represcnter toute la personne. » La beauté des personnages répond d'ailleurs à la magnificence du cadre dans lequel ils se meuvent. « Feut ordonné que là ne seroient repceues sinon les belles, bien formées et bien naturées, et les beaulx, bien formez et bien naturez (2). » Nous retrouvons ici une notion de cette vie de société où la conversation enjouée était le plus fin des plaisirs, que l'Italie de la Renaissance enseigna à la France de Marguerite de Navarre, et dont le *Courtisan* de Castiglione présenta, au temps de Léon X, le modèle accompli. Un instant même Rabelais indique la passion généreuse à laquelle mènent naturellement les sentiments qui ornent l'âme des Thélémites, l'amour platonique, prélude de l'union conjugale; il la nomme du beau mot

(1) Mais on remarquera une fois de plus que Rabelais qui, en trois mots, nous donne la vision saisissante d'une physionomie individuelle, dès qu'il s'agit d'une ample peinture, fait une classification exacte plutôt qu'un tableau.

(2) I, 52.

de *dévotion* ([1]), fleur précieuse dont le parfum n'a laissé, dans le livre de l'ancien moine, que cette trace très-légère; jadis elle était éclose entre les mains de Pétrarque, et l'on sait avec quelle tendresse la France du XVIIe siècle la cultivera.

Thélème est une maison fort aristocratique, et non point une hôtellerie. Si l'on en sort librement, il faut, pour y être admis, présenter d'abord ses titres de noblesse morale, « jouer d'inſtrumens harmonieux, parler de cinq ou ſix languaiges, et en iceulx compoſer tant en carme que en oraiſon ſolue([2]). » Les portes s'en ouvrent aux lettrés, aux femmes distinguées, aux gentilshommes, aux apôtres protestants du *ſainct Évangile* qui fuient la persécution, à toutes les personnes délicates qui cherchent, loin de la malice et de la sottise des hommes, loin des fanatiques et des *Chats fourrés*, un port tranquille. Rabelais n'y a construit de temple pour aucun culte. Sans doute, dans ce palais de liberté, les droits de la conscience individuelle demeurent intacts. Mais l'invention du bonheur

([1]) Avecques ſoy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'auroit prins pour ſon devot, et eſtoient enſemble mariez ; et ſi bien avoient veſcu à Theleme en devotion et amytié, encore mieulx la continuoient ilz en mariaige. I, 57.

([2]) I, 57.

terrestre est une œuvre toute laïque, et, pour un écrivain de la Renaissance, en cette Thélème où l'on peut s'imaginer Érasme, Mélanchthon et Bibbiena conversant avec Isabelle d'Este, la *Marguerite des Marguerites* et Vittoria Colonna, l'esprit et l'honneur semblaient une source assez profonde et calme de félicité.

III.

Frère Jean des Entommeures, premier abbé de Thélème, est à peine institué, qu'il a grand besoin d'un coadjuteur. La résidence lui est trop difficile au sein de cette compagnie de personnes polies dont la vie s'écoule pacifiquement en joies exquises et monotones. Frère Jean s'embarque à côté de Panurge et s'aventure à travers des contrées fabuleuses, cherchant la formule définitive du bonheur. Il la trouvera dans l'oracle de la *Dive Bouteille,* et touchera alors au troisième et dernier degré de l'initiation. *Bois,* crie l'étrange Sibylle, *bois :* c'est l'ivresse qui donne la vraie béatitude.

Nous l'avons déjà dit : ceci n'est point un conseil de sensualité vulgaire. Il eût été bien inutile aux amis de Pantagruel de parcourir péniblement

les régions des idées fausses et des iniquités pour échouer enfin sur le seuil d'un cabaret. Il était plus sage de s'arrêter à l'ombre des saulsaies de Grandgousier, ou dans les celliers de la *Cave Peinte.* Mais Rabelais déclare expressément qu'en ce lieu toutes choses sont des symboles et des « raifons myftiques (¹) », et que ses initiés, à l'exemple des anciens « Pontifes et tous perfonnages qui s'adonnent et dedient à contemplation des chofes divines, doivent en tranquillité leurs efprits maintenir, hors toute perturbation de fens, laquelle plus eft manifeftée en yvrognerie qu'en autre paffion quelle que foit (²) ». Les paroles écrites sur les tables du sanctuaire annoncent encore la révélation d'une doctrine noble : par elles est affirmée l'une des vues les plus hautes de la philosophie antique, la loi des causes finales. « Toutes chofes fe meuvent à leur fin. » L'ivresse dont l'homme goûtera les transports au moment où il atteindra sa fin propre, n'est autre chose que le ravissement de l'esprit, l'allé-

(¹) V, 34.
(²) « Vous pareillement au temple ne feriez receus de la Dive Bouteille,... finon que Bacbuc la noble pontife vift de pampre vos fouliers pleins, qui eft... fignification evidente que le vin vous eft en mefpris, et par vous conculqué et fubjugué. » V, 34.

gresse héroïque de la pensée qui s'est abreuvée de vérité. Telle est l'interprétation de la prêtresse Bacbuc. « Notez, amis, que de vin divin on devient : et n'y a argument tant ſeur, ny art de divination moins fallace. Vos Academiques l'afferment rendans l'etymologie de vin, lequel ils diſent en grec οἶνος, eſtre comme *vis*, force, puiſſance. Car pouvoir il a d'emplir l'ame de toute verité, tout ſavoir et philoſophie (1). »

Évidemment, il s'agit ici de cet état transcendant de l'âme qui s'est plongée avec enthousiasme dans les profondeurs de la connaissance. Cet état a été célébré par les philosophies les plus diverses, par Platon et par Épicure, par Plotin et par Spinoza. *Et eritis sicut Dii*. L'homme alors vit surtout par cette partie divine que Plotin mourant sentait se dégager au fond de son être : il savoure cette joie ineffable qui appartient, selon Spinoza, aux esprits parvenus à la possession des vérités absolues (2). Mais, de même que ces philosophies ont

(1) V, 46.

(2) La joie, dit Spinoza, est le passage d'une moindre perfection à une perfection plus grande... L'âme du sage peut à peine être troublée. Possédant par une sorte de nécessité éternelle la conscience de soi-même, et de Dieu et des choses, jamais il ne cesse d'être, et la véritable paix de l'âme, il la possède pour toujours. (V. *Ethiq. et Traité de la Lib.*)

entendu différemment les conditions de la béatitude, et ont eu sur les choses divines des notions particulières, de même aussi le mythe de Rabelais doit se distinguer de toutes les théories analogues. Les sages vivent de contemplation et jugent que la passion et le plaisir troublent la beauté pure des idées. Ils conçoivent notre nature d'une façon étroite et sublime : ils la bornent à la seule raison et lui proposent comme idéal la félicité immobile du Dieu d'Aristote, ce Dieu dédaigneux qui ignore le monde visible et jouit éternellement de sa propre pensée. Rabelais, le XVI[e] siècle, la Renaissance ont eu de l'âme et de la vie un sentiment moins superbe et plus humain. Moins sévères que Platon, plus indulgents qu'Épicure, et d'autant plus fidèles peut-être au génie de la Grèce antique, les hommes de ce temps surent maintenir l'harmonie du corps et de l'esprit, et recherchèrent même dans le libre épanouissement de la vie sensible une cause de fécondité intellectuelle. Il n'y eut plus pour eux d'antagonisme entre les sens satisfaits et les idées, et la joie que donne la volupté délicate leur parut favorable à l'essor de la pensée. C'est par là que la Renaissance s'est encore détachée du christianisme. Cependant elle n'a pas réhabilité la chair à la façon cyrénaïque. Ce fut son originalité de respecter la

hiérarchie naturelle des diverses tendances de la personne humaine. Les deux coursiers indisciplinés de Platon montent, impétueux mais dociles, vers les sommets que l'esprit ambitionne d'atteindre. Au sein même de l'orgie, la sensation fine, comme aux banquets des peintres de Venise, par la grâce des formes, l'éclat et le rhythme des couleurs, le charme caressant de la musique, anoblit et purifie presque le plaisir. Les *chants carnavalesques* de Laurent de Médicis mêlent, sans dissonance, les plus graves sentiments aux pensées les plus libres [1]. En aucun temps, la dualité de la bête et de l'ange, tourment éternel des sages, ne s'effaça plus complétement. L'homme seul demeurait, dévoué à la science, épris de la beauté, travaillant, pour sa part, au réveil de l'esprit humain, mais ne sacrifiant aucune des passions, aucun des penchants que les voix des ascètes et des saints sont toujours impuissantes à proscrire.

Le mythe rabelaisien, rapproché de la morale même de la Renaissance, nous semble donc intelligible. « Retournez à la Nature, dit l'oracle aux Pantagruélistes. C'est par l'esprit que l'homme

[1] V. Alf. VON REUMONT, *Lorenzo de' Medici il Magnifico.* Leipzig, 1874. T. II, p. 23.

communique avec les choses divines; mais l'homme n'est pas un pur esprit. Son être tout entier aspire à la vie. Vivez donc sans contrainte, et que vos sens atteignent la fin que la Nature leur a fixée; mais qu'iis s'y arrêtent, et que l'ivresse voluptueuse n'empêche pas les parties supérieures de l'âme d'accomplir leur destinée. Car l'excès n'est pas moins contraire que l'abstinence au bon ordre de la vie. Les sens, le cœur et la pensée sont comme les trois cordes d'un instrument dont l'accord parfait rendra une musique sans pareille. N'en relâchez aucune, n'en brisez aucune, afin de ne point rompre l'harmonie de la lyre : mais que la corde maîtresse, formée d'un métal très-pur, et dont le chant est vraiment sublime, domine toujours; que l'esprit reçoive de la jouissance et de la passion l'enthousiasme, mais non pas le trouble; alors, parvenu au degré suprême de son ascension vers la vérité et vers la beauté, il connaîtra une joie ineffable, car il aura touché au terme dernier de la béatitude. »

IV.

Il faut signaler le côté fragile de cette doctrine. Il y manque une notion suffisante de l'activité de l'effort. Nulle part l'action n'y est recommandée.

L'homme, dit Voltaire, est né pour l'action, comme le feu pour monter. Le ressort essentiel de la moralité humaine a été négligé par Rabelais. Il était inutile peut-être à ses initiés du premier degré, qui se contentent modestement d'honorer leurs appétits. Mais pour les autres, le péril est trop manifeste. Les âmes élégantes que séduira le séjour de Thélème, les âmes plus ardentes qui aspireront à la vie intense, aux ravissements de l'esprit promis par la *Dive Bouteille,* déshabituées de l'action, étrangères à la lutte, descendront vite des hauteurs où elles rêvaient de se maintenir. Elles tomberont, comme dans le mythe de Platon, les ailes meurtries, vers les régions de la concupiscence. Et ainsi le dessein d'une vie généreuse et l'espoir d'un bonheur sans ombre s'évanouiront comme un songe.

Cependant Rabelais vivait au siècle le plus énergique, dans les temps les plus agités de l'histoire. Quand les consciences sont profondément remuées, c'est par l'action passionnée, militante, et non plus par l'extase, que se manifeste la foi religieuse. Rabelais a connu des héros et des martyrs. Mais le cloître ne l'avait point préparé à l'héroïsme. Il sortit de l'Église afin d'assurer la liberté et la paix de ses études; mais le commerce de la science ne devait

point retremper un caractère qu'une longue éducation monacale avait marqué d'un pli ineffaçable. Il demeura jusqu'au bout moine encore, à son propre insu, peu curieux du péril, fuyant devant l'orage avant même qu'il n'éclatât, comblant son esprit de connaissances et laissant s'assoupir sa volonté. Il assista à plus d'une tempête, mais du haut du rivage, à l'abri des plus puissantes maisons de France. Ses héros ne furent pas plus que lui-même hommes d'action. Son personnage le plus agissant est, il est vrai, un moine; mais les bonnes intentions de Frère Jean n'ont guère de résultat efficace: il se démène bruyamment plutôt qu'il n'agit. Gargantua emporte au col de sa jument les cloches de Notre-Dame, mais Pantagruel se garde bien de mettre sous son bras la bibliothèque de Saint-Victor. Le vaillant curé de Don Quichotte agira plus utilement. Il jettera dans un beau feu les romans chevaleresques qui ont gâté la cervelle de son ami. Pantagruel pouvait, s'il l'avait voulu, renouveler les travaux d'Hercule: il se contente de passer dédaigneusement, et trop souvent même sans mot dire, comme un juge dont aucune force n'exécutera les sentences: D'un souffle il eût chassé tant de fantômes, d'un geste étouffé tant de monstres! Souffrait-il déjà de ce sentiment qui attriste parfois

les âmes les plus nobles, alors qu'elles doutent, pour l'heure présente, de la justice, et désespèrent d'améliorer autour d'elles les choses humaines (1) ?

Que l'on puisse être heureux selon la doctrine de Rabelais, nous le croyons volontiers. Mais pour que ce bonheur soit profond et durable, il y faut ajouter ce que l'écrivain a trop oublié : le travail persévérant de l'homme sur soi-même, et son action bienfaisante sur ses semblables et les choses du dehors, ce que l'on nomme enfin du simple mot de vertu.

(1) Frère Jean a grande envie de détruire les *Chats fourrés*. Panurge, heureux d'être échappé sain et sauf de leurs griffes, refuse obstinément de retourner vers leur caverne. Pantagruel se tait. C'est peut-être en *Papimanie* que le géant parle avec le plus de décision. « Quand (dist Pantagruel) telz contes vous nous ferez, soyez records d'apporter un bassin. Peu s'en fault que ne rende ma guorge. User ainsi du sacre nom de Dieu en choses tant hordes et abominables ! Fy ! j'en diz fy ! » IV, 50.

CHAPITRE V.

Rabelais et l'Esprit français.

La biographie et la légende de Rabelais, l'analyse de son esprit et de sa conscience religieuse, de son génie d'écrivain, de moraliste et de philosophe, nous ont fait apercevoir l'originalité de l'homme et la portée de son œuvre. Il nous reste, pour achever sur lui une critique et comme une définition complètes, à le classer, selon ses caractères propres, dans l'histoire générale de l'esprit français et dans celle de l'esprit humain.

I.

Il apparaît, au premier coup d'œil, isolé dans son siècle et singulier dans la suite des lettres françaises. C'est qu'il représente pour ainsi dire seul ce qui a manqué alors à notre littérature, la *transition*. Il était encore par le goût et le langage, par la forme

symbolique de la fiction et le ton de l'ironie, l'homme du moyen âge; il fut déjà par la culture savante et multiple de l'intelligence, par l'art du style, l'indépendance de la pensée et la hardiesse de quelques idées, le représentant du XVIe siècle et des temps modernes. Moine et satirique, il appartenait au passé gaulois : lettré, naturaliste et réformateur, il annonça la venue de l'esprit français. En quelques années, notre pays accomplit, dans l'ordre intellectuel, une marche en avant dont Rabelais, par son œuvre et son génie, a marqué les degrés. Il était né peu d'années après la mort de Villon et fut le contemporain de Comines, de Ronsard et de Calvin : il vit ainsi la poésie française passer tout d'un coup de la franche verve gauloise à la recherche d'un art consommé, et déjà même, au sein de la Pléiade, à l'affectation de la décadence, et notre prose, à peine délivrée des formes trainantes et de l'abondance naïve des chroniqueurs et des conteurs, recevoir des écrivains de la Réforme le nombre sévère et l'austérité éloquente. Autour de lui les idées se renouvelaient aussi rapidement que les croyances. La science instituée formait les esprits à l'analyse; la philosophie antique retrouvée et la discussion des choses religieuses les habituaient à l'observation méthodique et au scepticisme. Il

n'est pas possible de s'imaginer Montaigne ou l'Hospital, les auteurs de la *Satire Ménippée,* Brantôme ou Blaise de Montluc écrivant sous Louis XI, car il fallait pour les produire, soit l'expérience morale qu'ils durent aux lettres classiques et l'art de méditation que leur enseigna la Réforme, soit les exemples de la littérature historique et militaire de l'Italie. En cinquante ans, l'esprit et la langue de la France se transformèrent si profondément que tout lien fut rompu avec le moyen âge : un siècle encore, et le pays de Descartes et de Molière paraîtra aussi éloigné de ses vieilles traditions littéraires que le régime de Louis XIV du système féodal; Boileau n'aura plus sur *ces siècles grossiers,* sur les origines de notre poésie, sur notre ancien théâtre et sur Villon, que des notions vagues (1); La Bruyère traitera de barbare l'architecture gothique (2). Dans la querelle des *Anciens* et des *Modernes,* ceux-ci, par l'ignorance même où ils étaient du passé, se privèrent d'une arme excellente. Les

(1) Notions fausses, d'ailleurs : on ne voit pas bien comment Villon *débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers.* « La plupart de nos anciens romans français sont *en vers confus,* dit Boileau, *et sans ordre,* comme le *Roman de la Rose* et plusieurs autres. » (*Notes à l'Art poét.*)

(2) *Des Ouvr. de l'Esprit.* Fénelon est à peu près du même avis. *Lettre sur les occup. de l'Acad. franç.* X.

beaux esprits goûteront peut-être les fables de La Fontaine; mais qui saura reconnaître, en ce bonhomme ami des bêtes et épris de Platon, le dernier des poëtes gaulois, le dernier Homère du glorieux Renart? Au moins, qu'on ne parle point de Rabelais à ces lettrés délicats : tout ce que l'auteur du *Pantagruel* a gardé des vieux âges, la langue et le mythe, le rend alors « incompréhensible. Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable : c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme (1). » Le XVIIIe siècle n'aura plus que du dédain pour ces temps reculés, où il ne voulut voir que superstitions et ténèbres. C'est ainsi que la France, tardivement et si vite mûrie au contact de l'Italie, perdit de vue le moyen âge qui, pour la Péninsule et

(1) LA BRUYÈRE, *ibid.* Le reste de la critique n'est pas beaucoup plus précis : « monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse, et d'une sale corruption ; où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent ; il peut être le mets des plus délicats. » Une seule ligne d'un écrivain du XVIe siècle a bien plus de portée. « Rabelais, dit Pasquier, avoit plus de jugement et de doctrine que tous ceulx qui efcrivent en noftre langue. » *Rech. sur la France,* t. VII, 7.

jusqu'à la fin de sa période classique, s'élevait toujours à l'horizon, comme une contrée lointaine dont les grandes lignes restent encore précises. L'Italie, en effet, avait enfanté lentement la Renaissance; elle put donc garder ces transitions continues qui vont de Giotto à Raphaël, à travers Masaccio, le Pérugin et Ghirlandajo, comme de Dino Compagni à Machiavel, à travers les Villani. L'ironie de Boccace descendit par les conteurs florentins jusqu'à l'Arioste, en qui elle rencontra les souvenirs chevaleresques que Bojardo et Pulci avaient reçus des vieux romans français si chers aux contemporains de Dante. Au lieu de toute une série absente d'écrivains et de traditions, notre histoire littéraire ne montre qu'un grand monument, le *Pantagruel,* construit de débris de légendes celtiques, d'épopées héroï-comiques et de fabliaux, mais où pénètrent de toutes parts les rayons de l'esprit nouveau et qui aboutit par quelques-unes de ses issues aux idées modernes.

II.

C'est qu'en réalité Rabelais fut en France le premier des écrivains modernes. Non-seulement il témoigna par son livre du moment où l'esprit fran-

çais reçut la culture de la Renaissance ; il fut aussi l'un des premiers lutteurs qui recueillirent des mains de l'Italie, épuisée par un effort de trois siècles, la *lampe de la vie*. La Renaissance baissait visiblement dans la Péninsule depuis les désastres du pontificat de Clément VII. Alors commença, dans l'œuvre de la civilisation européenne, la vocation de notre génie national. L'esprit de pénétrante critique que les Italiens avaient porté, entre Marco Polo et Guichardin, sur l'état économique et social des peuples, sur la politique et la diplomatie, repris et développé par les écrivains français, s'appliqua dès lors à toutes les connaissances relatives à l'âme humaine, aux rapports des hommes entre eux, à la nature. Notre langue, littéraire et logique, excellente pour la dispute et le raisonnement, d'une étonnante souplesse dans l'expression des plus fines nuances, et d'une clarté singulière dans celle des notions abstraites, répandit à travers l'Europe la pensée française, et forma à la discipline de l'analyse, comme au goût des idées générales, l'Angleterre de Locke et d'Addisson, l'Italie de Beccaria et de Vico, l'Allemagne de Frédéric II et de Lessing. Seule la Grèce antique avait donné au monde le spectacle d'une telle primauté intellectuelle, et d'un gouvernement si incontesté de la civilisation.

Cette domination de l'esprit français ne fut, d'ailleurs, que la maîtrise même de la raison humaine. Notre littérature régla l'éducation des peuples de l'Occident, parce que notre génie parut alors le plus propre à l'invention de la vérité et de la certitude. Dans toutes les directions de l'intelligence, et les ouvrages même de l'art dramatique, nos écrivains s'efforcèrent de déterminer les notions les plus justes, de pénétrer, par l'analyse des passions, jusqu'aux ressorts derniers de la vie intérieure, comme de dégager, par la discussion des intérêts publics, les lois de la vie politique. Un lien étroit rattache entre eux Corneille, Molière, Boileau, Pascal, La Bruyère, Fénelon, Voltaire, Montesquieu, les fondateurs de l'Encyclopédie. Tous ils se proposèrent de soumettre à la raison l'homme tout entier, son cœur et son esprit, son goût, ses mœurs, ses arts, ses institutions; tous, poëtes ou critiques, ils ont combattu les mille sophismes qui, dans l'âme, étouffent la vertu, l'honneur dans la société, le droit dans l'histoire. C'est ainsi que tous, et ceux mêmes qui se croyaient le plus en dehors de l'école cartésienne, ils appliquèrent à la littérature et à la morale les lois fixées par Descartes à l'évolution de la pensée dans la sphère de la science.

Le *Discours de la Méthode* donna aux lettres françaises la pleine conscience de leur génie et de leur mission. Mais la grandeur de Descartes n'est pas toute dans le mouvement intellectuel dont sa doctrine donna le signal, et qu'elle dirigea souverainement. Si son œuvre fut si vaste et si durable, c'est qu'elle se fonda sur un instinct profond de notre pays et de notre race, ce goût de la justesse des idées et des sentiments qui, dans les choses ordinaires de la vie, s'appelle le bon sens, et, dans les spéculations les plus hautes, l'esprit scientifique lui-même. La France se reconnut à ce précepte de l'*évidence* sur lequel Descartes posait l'édifice entier de la science; elle se reconnut aussi à cette résolution que le maître prenait de vérifier toutes ses notions premières, de juger en soi-même le vieil homme, d'arracher de son intelligence les idées fausses et les préjugés. Un compatriote du réformateur, né comme lui au *jardin de France,* n'avait-il pas déjà, un siècle plus tôt, abordé le même dessein, renouvelé sa propre éducation, et essayé sur son héros Gargantua la discipline morale et logique du *Discours de la Méthode?* Sous les voûtes de Saint-Victor, comme en présence d'Hippothadée, de Rondibilis, de Trouillogan, de Bridoye, Rabelais se conformait d'avance au sentiment de

Descartes, « que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et se faire admirer des moins savants ; que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent ; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur..., pour n'être plus sujet à être trompé ni par les promesses d'un alchimiste, ni par les prédictions d'un astrologue, ni par les impostures d'un magicien, ni par les artifices ou la vanterie d'aucun de ceux qui font profession de savoir plus qu'ils ne savent. » L'art de bien vivre, tel que Rabelais l'inventa par la méthode pédagogique de Ponocrates, n'est-il pas enfin contenu dans ces paroles de Descartes : « J'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie... (1) ? »

III.

Ce Cartésien du temps de François Ier avait été d'ailleurs la voix même de la Renaissance française,

(1) *Discours de la Méthode*, chap. I.

et, comme l'on peut suivre la tradition intellectuelle de Descartes jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, pareillement on ressaisit sans peine la chaîne qui relie Rabelais à la réformation philosophique du dix-septième. Toutes les connaissances humaines furent de son temps remises à l'étude, tous les grands intérêts de l'âme et de la société débattus à la fois, et l'ardente curiosité de la pensée n'eut d'égale alors que la violence des passions et les périls de la vie publique. En moins d'un demi-siècle notre littérature institua une œuvre immense de critique sur les dogmes et la discipline de l'Église, avec les écrivains protestants; sur la philosophie et la scolastique, avec Ramus; sur notre langue et les ouvrages de l'esprit, avec les Estienne, Joachim Du Bellay, Étienne Pasquier; sur l'état politique de la France, avec les pamphlétaires de la Ligue et les auteurs de la *Ménippée ;* sur la liberté de conscience et la liberté civile, avec l'Hospital et La Boëtie; sur l'homme enfin, son caractère, son humeur, ses faiblesses, ses passions, avec Montaigne. Mais la source première d'où sortirent plusieurs de ces courants était encore Rabelais. La description de l'île de Ruach où *la royne se paist de vent,* où les gens d'église se nourrissent d'illusions, reparait

dans la *Ménippée* (1) ; et l'*Ile Sonnante* a certainement produit les plus précieuses drogues du *Catholicon* (2). Cet esprit de libre et universel examen, fondé par le moine tourangeau, et que son siècle a continué, fut comme l'essai du doute philosophique dont Descartes fit la condition préliminaire du renouvellement de ses connaissances. On sait que celui-ci traversa assez vite, et sans trop pâtir des angoisses du scepticisme, cette première période de son œuvre. Mais n'avait-il pas devant soi une longue suite d'écrivains qui s'étaient proposé, sur les problèmes les plus graves, une tâche analogue à la sienne, et la crise traversée par la pensée française entre Rabelais et Montaigne n'avait-elle pas labouré et aplani le terrain sur lequel Descartes devait élever son monument? Combien de ruines gênantes avaient été renversées déjà par le XVIe siècle,

(1) Édit. Labitte, p. 237. *Ruach*, en hébreu, signifie *vent* ou *esprit*.

(2) Au ch. I, *la Vertu du Catholicon*, l'inspiration de Rabelais est évidente. Comp. aux chap. sur les *Décrétales*. « N'ayez point de religion, mocquez vous à gogo des preſtres et des ſacremens de l'Égliſe, et de tout droiƈt divin et humain, mangez de la chair en careſme en depit de l'Égliſe, il ne vous faudra d'autre abſolution ny d'autre chardonnerette qu'une demie dragme de *Catholicon*. » XV. Cette panacée est la *Quinte Eſſence catholique, jéſuiſtique, eſpagnole*.

combien de ronces tenaces auxquelles les hommes de cette grande époque avaient meurtri leurs mains! Et, comme en un temps bouleversé par les discordes religieuses et les factions publiques, ils supportèrent le rude effort de la lutte, ils en connurent également le trouble et les incertitudes. On surprend plus d'une fois en eux des signes de scepticisme. « Beaucoup savoir, dit Montaigne, apporte occasion de plus douter... » Rabelais, si affirmatif sur l'éducation de l'esprit humain, mais qui a étudié l'homme plutôt théoriquement que par l'analyse intérieure, hésite sur la question du bonheur, et paraît s'arrêter au quiétisme épicurien : il se contente, pour les institutions sociales, d'une critique négative. Montaigne, qui s'est renfermé dans la contemplation curieuse de son âme ondoyante et diverse, se persuade que les contradictions du for intérieur sont une loi des choses humaines; il se garde prudemment de résoudre les difficultés morales qu'il prend plaisir à découvrir : et ces deux écrivains se donnant la main à travers les plus fécondes années de leur siècle, le *Que sais-je* de l'un semble l'écho du *Grand Peut-être* de l'autre.

On entend encore le retentissement de ces deux paroles dans les premières pages du livre de Descartes. Mais tout aussitôt le philosophe a rencontré

le principe inébranlable de la certitude : il détermine les lois de la Méthode, et sauve du même coup du scepticisme lui-même, son école et l'esprit français. De même que les notions de la conscience sont proclamées par lui le point de départ de la science, l'analyse du cœur humain est adoptée par le XVIIe siècle comme l'objet principal de la littérature. Dès lors une puissante logique règle les développements de notre génie national. Quand les écrivains du temps de Louis XIV auront dévoilé les plus secrets détours de notre âme, le XVIIIe siècle, par ses publicistes, ses théoriciens, ses économistes, pourra entreprendre la critique de la société et signaler les vices des institutions dont la racine est au cœur même de l'homme. Le XVIe siècle, entraîné par l'ardeur juvénile, avait ouvert en même temps, avec plus de passion que d'expérience, la plupart de ces grandes questions : le dix-septième et le dix-huitième les classèrent en un ordre raisonnable, et les agitèrent avec la sérénité qui manqua à leur devancier : mais celui-ci avait été l'initiateur de l'avenir, et le courant d'idées qui, de Rabelais, descendit jusqu'à Descartes, se continua jusqu'à Voltaire.

IV.

Il est, en effet, facile de le suivre le long de notre histoire littéraire, car les deux qualités dominantes de l'auteur du *Pantagruel*, le sens critique et l'ironie, persistèrent parmi les traits distinctifs du génie français. Elles se révélèrent en des écrivains très-divers, unies entre elles comme elles l'avaient été en Rabelais, et, par cette union, d'autant plus puissantes. Les *Provinciales*, les comédies de Molière, les fables de La Fontaine, les satires de Boileau, les *Caractères* de La Bruyère, les *Lettres persanes*, les contes de Voltaire, *Gil Blas*, le théâtre de Beaumarchais, reprirent le combat qu'il avait livré, au début du XVIe siècle, contre l'erreur et la violence. Sans doute, plus d'une question a changé d'aspect, des problèmes obscurs de son temps se sont posés ; les progrès de la civilisation, de la vie de cour et de société, les formes nouvelles de la politique ont fait naître des préjugés nouveaux ou remplacé le masque des anciens. Les armes des combattants sont plus fines aussi, mieux aiguisées, mais ce sont bien les mêmes, la raison et la moquerie. Les casuistes dont s'est raillé Pascal font souvent penser au doux père Hippothadée ; ils n'ont point abjuré les doctrines des déifiques Dé-

crétales. Voltaire aborde plus d'une fois en *Papimanie,* mais pour y guerroyer et non plus en curieux bienveillant, comme avait été le bon Pantagruel. Ses Inquisiteurs sont, il est vrai, d'un voisinage plus dangereux que les pacifiques oiseaux de l'*Ile Sonnante.* Rabelais s'était moqué du mensonge dans la science : les portraits de La Bruyère, comme les scènes des *Lettres persanes,* dénoncent le mensonge dans les mœurs, à la cour, à la ville. Les vieux pédants scolastiques, nourrissons de la Sorbonne, s'appellent désormais Trissotin, Vadius, Thomas Diafoirus, Pancrace, Marphurius; Bridoye revit en ses petits-fils Perrin Dandin et Brid'oison; Rondibilis a engendré Purgon; le jargon des *Précieuses* est d'une aussi triomphante sottise que celui du Limousin. Boileau, dans l'*Arrêt burlesque donné en la grand'chambre du Parnasse, en faveur des maîtres ès arts, médecins et professeurs de l'université de Stagire, au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote,* retrouve un instant la verve rabelaisienne (1). La Fontaine, dans

(1) Édit. F. Didot, p. 295. « La *Raison,* dit l'arrêt, aurait entrepris de diffamer et de bannir des écoles de philosophie les *formalités, matérialités, entités...,* et autres êtres imaginaires, tous enfants et ayants cause de défunt maître Jean ...ur père. »

ses *Contes,* reprend la satire gauloise contre les moines *ocieux,* dont le Rat de sa fable, au fond d'un fromage, est le symbole ironique. L'entretien du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye pourrait figurer dans le *Pantagruel* ([1]). Mais c'est encore Panurge qui reparaîtra le plus souvent dans la littérature française. On le reconnaît sous la peau des renards de La Fontaine et la casaque italienne de Sganarelle ([2]), de Sbrigani, de Mascarille, de Scapin, sous le petit manteau noir de Crispin, les travestissements de Gil Blas et la résille de Figaro. Le maître de Candide, Pangloss, c'est encore lui, toujours savant, plus raisonneur que jamais, mais vieilli, désenchanté, horriblement cynique et qui n'a plus la force de s'étonner des misères ou des infamies de la vie ([3]). De Rabelais à Voltaire, la dure expérience des choses, le spectacle d'une société finissante avaient altéré en un

([1]) On l'ajoute, en certaines éditions, aux œuvres de Saint-Évremont.

([2]) Dans le *Mariage forcé.*

([3]) La tempête, en vue de Lisbonne, n'a pas sur Pangloss le même effet que sur Panurge. Pangloss, lui, n'a pas peur ; là où Panurge pleure et fait un vœu, il disserte encore très-froidement. Il empêche Candide de se jeter à la mer pour sauver le bon Jacques, « en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât ».

certain sens l'esprit français. Une veine d'amertume et de découragement est très-visible dans l'œuvre du XVIII[e] siècle. La belle humeur du seizième a singulièrement décliné : le rire de Voltaire n'a plus l'éclat franc de celui de Rabelais. La notion de la bonté native de l'homme, qui soutint la gaieté de ce dernier, déjà diminuée au XVII[e] siècle par l'influence du jansénisme, baisse encore chez l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs,* témoin de la corruption croissante et des abus de son temps. Son *Ingénu* est un Huron. Quelques géomètres de l'*Encyclopédie,* et surtout Rousseau et son école, demeurent sans doute attachés à la doctrine consolante du XVI[e] siècle ; mais ce sont des rêveurs trop dédaigneux de la réalité, des esprits chimériques et tristes, et qu'ils sont loin de la verve joyeuse de Rabelais !

V.

Le XVIII[e] siècle fut sceptique en morale, mais il eut la passion des choses généreuses et le sentiment très-français de l'humanité. Voltaire remplit l'Europe d'une retentissante revendication de la justice. Avec lui, avec Montesquieu, Rousseau, Beaumarchais, la France revint à sa grande voca-

tion du XVI[e] siècle, à l'affranchissement de la pensée et de la conscience religieuse, à la restauration du Droit. Ces nobles idées n'avaient eu, autour de Louis XIV, qu'une fortune modeste : la voix de Vauban réclamant la liberté des cultes, la pitié de Racine et de La Fontaine pour la détresse du peuple, la politique idéale de Fénelon sont autant de notes isolées dans le magnifique concert de la littérature de ce temps. Le XVI[e] siècle avait cependant proposé la plupart des réformes que le dix-huitième exigea impérieusement. Les auteurs de la *Ménippée* signalèrent le lien qui unissait les libertés de l'ordre civil à l'indépendance de l'Église de France. La Boëtie dénonça les abus du despotisme, ouvrage des mauvais conseillers des princes qu'il appelle les *Mange-peuples* (1). Les écrivains protes-

(1) « Pauvres gens et miſérables, peuples inſenſez, nations opiniaſtres en voſtre mal, et aveugles en voſtre bien, vous laiſſez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de voſtre revenu, piller vos champs, voller vos maiſons et les deſpouiller des meubles anciens et paternels !... Et tout ce degaſt, ce malheur, ceſte ruine vous vient, non pas des ennemis, mais certes ouy bien de l'ennemy, et de celuy que vous faites ſi grand qu'il eſt, pour lequel vous allez ſi courageuſement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refuſez point de préſenter à la mort vos perſonnes. » *De la Servit. volont.*

tants montrèrent dans la liberté de conscience le fondement de toutes les libertés publiques. Michel de l'Hospital voua sa vie à la réformation de la justice et à la tolérance religieuse (1). Le livre de Rabelais compte assurément dans les origines du mouvement libéral de l'esprit français. Avant lui on ne rencontre que les notions vagues de Comines sur la méchanceté des rois, instruments nécessaires de la colère divine (2). Rabelais a le sentiment des réformes qu'il faut introduire dans l'exercice du pouvoir souverain et le droit de la guerre. Il critique le despotisme de Picrochole et celui de l'*Unique;* il s'efforce de délivrer la science des chaînes rouillées du moyen âge. Il condamne l'intolérance à Genève comme à Rome. Il flétrit la féro-

(1) « Arrière donc ces pestes qui, d'un cœur hostile et sanguinaire, taschent de corrompre (ce que Dieu destourne) la naïfve et naturelle bonté de nostre prince, de la royne sa mère et de messeigneurs ses frères, qui les veulent dégénérer de l'ancienne tant célèbre et plus divine que humaine débonnaireté de leurs majeurs roys de France envers leurs subjects... Telles gens sont de maulvais augure à ceste couronne, et semblent vouloir advancer le destin d'icelle. »

(2) *Mém.*, V. 18. *Discours sur ce que les guerres et divisions sont permises de Dieu, pour le chastiement et des Princes et du peuple mauvais : avec plusieurs bonnes raisons et exemples advenus du temps de l'Autheur, pour l'endoctrinement des Princes.* — C'est déjà la doctrine théologique de Bossuet sur l'histoire.

cité de la procédure, la vénalité de la justice. Ces lignes de la *Princesse de Babylone* ne sont-elles pas le commentaire des chapitres sur les *Chats fourrés*? « Ces conservateurs d'anciens usages barbares contre lesquels la nature effrayée réclamait à haute voix..., ne consultaient que leurs registres rongés des vers. S'ils y voyaient une coutume insensée et horrible, ils la regardaient comme une loi sacrée.» De même que, dans l'analyse et la satire morales, des aperçus nouveaux s'offrirent au XVIIe siècle, que le seizième n'avait pas entrevus, Voltaire et ses contemporains agitèrent plus d'une question que n'ont pas débattue les réformateurs de l'époque de François Ier et de Charles IX [1]. Les philosophes et les économistes préparèrent alors sur tous les points ce renouvellement de l'ancienne société que consomma la Révolution. Mais le siècle qui vit condamner Calas, Sirven et Labarre, et protesta contre l'iniquité des juges, n'avait-il pas retrouvé les traditions généreuses de celui qui vit mourir Berquin, Ramus et Coligny? L'œuvre excellente de la France, le retour à la justice dans les institutions, à la pitié dans les lois, le respect

[1] Par ex. Voltaire sur la guerre, dans la première des *Lettr. angl.*, et sur l'esclavage, dans *Candide*.

des libertés essentielles de l'âme, l'*humanité* moderne, pour employer le nom que l'Italie donne à la civilisation [1], sont déjà dans la conscience de nos vieux écrivains; par ces idées, comme par sa raison avide de certitude, son goût pour la raillerie et son humeur rieuse, Rabelais fut, au commencement de notre âge classique, l'expression même de l'esprit français.

[1] *Umanità.*

CHAPITRE VI.

Le groupe de Rabelais, Aristophane, Cervantès et Swift.

Le *Pantagruel* fut, dans la littérature de la France, le plus rare exemplaire d'une forme originale de l'art, du symbolisme appliqué à la satire, du roman ou du drame moqueur enveloppé du voile des mythes. Il avait eu, en une certaine mesure, comme précédent, au moyen âge, non pas tant le roman allégorique que la multiple épopée de *Renart*. Mais, si l'on cherche des œuvres de premier ordre qui puissent lui être comparées, il faut choisir, en Grèce, les comédies d'Aristophane, et, chez les modernes, le *Don Quichotte* de Cervantès et les pamphlets romanesques de Jonathan Swift (1).

(1) Ces trois grands écrivains forment, en réalité, le groupe propre et le *genre* de Rabelais, tant par certaines analogies de fictions que par le dessein philosophique de leurs œu-

I.

Aristophane est un poëte, le plus grand d'Athènes, « sanctuaire des Grâces », disait Platon ; un poëte d'esprit si fin et d'âme si haute, que ses traits cyniques, dont l'impudeur fait pâlir les plus effrontées peintures de Rabelais, sont comme de légers bas-reliefs mêlés par ce maitre de l'ironie aux

vres. Mais il ne faut pas faire entrer trop libéralement, dans une telle élite, quiconque a été poëte héroï-comique, conteur satirique, critique ou peintre humoriste de l'espèce humaine. Montaigne rapprochait Rabelais et Boccace, sans prétendre d'ailleurs les comparer exactement l'un à l'autre, et dans la mesure discrète où Temple rapprocha Montaigne lui-même de notre auteur (*Miscellaneous*, II, 1697). Pour Herder, Villon, Rabelais et Marot ont d'étroites affinités (*Werke*, t. XVI, 68), comme pour Wieland, Rabelais, Marot et Montaigne (*Lettre à Jacobi*, 12 février 1777). Gervinus met à côté de l'auteur du *Pantagruel* Mendoza et Quevedo Villegas, considérés comme inventeurs du roman comique, par opposition au sérieux roman chevaleresque ; l'Arioste et tous les poëtes de son cycle pourraient pareillement alors se rattacher d'assez près à ce groupe. Gervinus indique enfin des rapports entre Rabelais et Sterne (*Gesch. der poet. nation. Literatur der Deutschen*, III, 138). C'est peut-être faire à celui-ci beaucoup d'honneur, de même qu'aux écrivains *picaresques* de l'Espagne. Sans doute, l'abbesse des *Andouillets* choisirait sans difficulté Frère Jean des Entommeures pour aumônier. Mais quelques traits semblables, surtout quand ils sont cher-

marbres d'une Panathénée, et qui n'altèrent ni la noble ordonnance, ni les lignes sveltes de son temple grec. Il est bien du pays où l'on respire, avec la sereine lumière du ciel, le goût exquis de la beauté. En lui s'épanouit la fleur même de l'atticisme. Il passe avec une souplesse étonnante de la raillerie à l'éloquence : mais sa raillerie, même la plus sanglante, a toujours l'allure aérienne et le charme du rire : son éloquence est pure de décla-

chés, ne font pas une ressemblance. La théorie du *Hobby Horse*, du *dada*, de la manie individuelle et chronique, explique tout le roman de *Tristram Shandy*, dont tous les personnages sont des originaux enclins à la sentimentalité, et ont d'ailleurs toujours quelque rouage détraqué dans la cervelle. Sterne a composé de fort curieuses machines psychologiques ; mais aucune de ses horloges ne marque l'heure de tout le monde. On est tenté sans cesse de lui faire, mais opportunément, la fameuse question de Mme Shandy : « *Pray, my dear, have you not forgot to wind up the clock?* » Le *Hobby Horse* est inconnu de Rabelais, et même de Cervantès, quelle que soit la manie de Don Quichotte ; l'un et l'autre a tiré le caractère personnel de ses héros d'une vue très-générale, mais très-profonde aussi, de notre nature. Quant à Lucien, que l'on nomme quelquefois à côté de Rabelais, c'était un tel sceptique que son œuvre fut toute de destruction. Il n'eut pas, il est vrai, la méchanceté de Swift; mais il n'en eut pas davantage la puissante imagination et la portée philosophique. La comparaison que nous essayons ne peut ni embrasser l'Arioste et Sterne, ni s'étendre jusqu'à Lucien.

mation : il atteint d'un seul coup d'aile les augustes notions familières à la muse de Sophocle : il chante sa patrie avec l'accent pieux d'Eschyle : il glorifie l'adolescence en paroles dignes de Platon, et les beaux éphèbes dont il célèbre, dans les *Nuées*, la douceur virginale, semblent descendre des frises de Phidias. Le merveilleux dont cet Attique revêt ses comédies les plus audacieuses est aussi transparent que celui des sculpteurs qui, par une touffe de cheveux, une bandelette, ou quelque attribut connu de tous, désignaient le nom et la nature d'un dieu. On reconnaissait, sans effort d'esprit, à son théâtre, les grenouilles du Céphise, les guêpes d'or qui bourdonnent, aux grands jours de Dionysos, sur les vignes de l'Ilissus, les oiseaux, dont la cité harmonieuse peuple encore aujourd'hui les hauts platanes de Colone, et ces blanches vapeurs qui, aux matinées d'avril, glissent parfois, comme un chœur radieux de déesses, sur les cimes violettes du Parnès.

Rabelais ne fut rien moins qu'un Attique. La mesure tempérée, la discrétion délicate ont manqué à son génie, et les Grâces ne l'ont jamais cherché. C'est un artiste fort peu grec, qui se complait aux inventions étranges, aux figures énormes; ses images sont si abondantes, si désordonnées, que la

contemplation en est souvent laborieuse, l'intelligence difficile. La réalité et le rêve s'y heurtent trop violemment : derrière ses personnages principaux, Panurge et le moine, éclairés par une lumière crue, on voit défiler souvent, comme en un crépuscule cimmérien, toutes sortes de formes flottantes qui fuient trop vite, reviennent quelquefois plus incertaines encore ([1]), et ne se groupent point en tableaux assez précis. Le merveilleux de Rabelais, voilé de brouillard, est peuplé çà et là de visions métaphysiques qui ne sont guère moins indécises que les entités *scotines* des vieux docteurs. Il excelle dans le burlesque, mais il le pousse rarement à son dernier degré d'achèvement ([2]). Imaginez Aristophane composant le mythe de l'*Ile Sonnante*. Le symbole eût été conçu avec une plus franche fantaisie : on eût entendu les cantiques et les discours des oiseaux, la psalmodie des cardingaux revêtus de plumes écarlates, la voix isolée et solennelle du *Papegaut* : combien la satire était plus à l'aise, plus mordante à la fois et plus claire !

([1]) Ex. : le pays de *Satin* après l'île de *Médamothi,* l'île *Sonnante* après *Papimanie.*

([2]) Les scènes de la pure comédie humaine sont seules réellement complètes.

C'est que ce poëte, cet Athénien, avait entrepris une tâche plus facile que celle de Rabelais, et, dans l'œuvre très-simple qu'il se proposa, les qualités éminentes du génie grec se manifestaient librement. Il savait à merveille ce qu'il voulait, défendre le passé, c'est-à-dire les traditions politiques, les doctrines morales, les idées dont s'étaient inspirés les arts et la sagesse d'Athènes, contre des nouveautés inquiétantes, présage d'un avenir plein de périls. Ces nouveautés elles-mêmes n'étaient, au fond, que l'action chaque jour plus énergique de l'esprit sophistique, le grand mal de la Grèce, dont elle devait mourir. Aristophane en signale la présence dans les progrès du régime démocratique, les témérités et les subtilités de la philosophie, le déclin de la bonne éducation et de la pédagogie des ancêtres, le caractère pathétique de la tragédie nouvelle (1); il en dénonce les effets dans les guerres ruineuses et les chimères des politiques, dans Euripide, qui fait pleurer le peuple; dans Cléon, qui en flatte les passions pour mieux l'asservir; dans Socrate enfin, — sur lequel il ne se trompe qu'à moitié, — Socrate, fondateur d'une science

(1) Comp. sur plusieurs de ces points, PLATON, *Républ.*, passim.

dont le poëte comique semble pressentir les destinées, et qui sera plus funeste aux dieux olympiens que l'effort sacrilége des Titans. Car cet aristocrate, si peu dévot, avait l'âme religieuse : il aimait la vieille foi, comme les vieilles institutions. Les grenouilles qui ont accueilli de coassements moqueurs Bacchus traversant les marais infernaux, se taisent tout à coup, et l'on voit passer le long du Styx, avec leurs torches et leurs flûtes sacrées, les initiés d'Éleusis, chantant les mystères de la vie d'outre-tombe et les joies du paradis païen.

Rabelais vécut, comme Aristophane, à la fin d'un monde : il vit, comme lui, une civilisation nouvelle poindre à l'horizon, et les traditions séculaires s'effacer et s'évanouir. Mais il fut l'adversaire du passé qui lui paraissait une nuit peuplée de mauvais rêves, et, loin de redouter l'avenir, il en salua joyeusement l'aurore. Pour lui, la sophistique était en arrière, dans les doctrines et les méthodes suivies par l'École depuis cinq cents ans, et la vraie science commençait seulement. Il se séparait de l'antique Église, et cherchait, au sein des luttes et des contradictions de la Réforme, à fonder la *foy profonde*. C'est pourquoi il eut parfois une réelle hésitation d'esprit. L'avenir est mystérieux même pour les prophè-

tes, et les écrivains qui en préparent l'avénement craignent toujours de ne pas atteindre ou de dépasser le but. En vingt années, Rabelais modifia à deux reprises l'état premier de sa conscience religieuse : nous avons signalé dans son livre plusieurs formes différentes de vie morale et de béatitude. Aristophane, l'ennemi des novateurs, n'a certes jamais pesé de *grand Peut-être,* et si la poésie de ses symboles est transparente, c'est qu'elle recouvre des idées précises et immobiles comme des dogmes. Mais Rabelais ne témoigne-t-il pas encore, par le trouble de son imagination, des incertitudes de sa raison ?

Cependant il est un point où ces deux écrivains se rencontrent et s'accordent. Ils ont compris que le mal universel, le vice et la méchanceté dans l'individu, le désordre et la violence dans la société, n'ont point de cause plus haute que l'entrée de l'erreur dans l'esprit. Cette notion est la moralité même des comédies d'Aristophane et du *Pantagruel.* Ils ont dénoncé, combattu d'une ardeur égale le *Sophiste,* c'est-à-dire l'artisan du mensonge, qui, après avoir détourné l'intelligence de sa vocation, qui est la vérité, empêche la personne humaine d'atteindre sa fin propre, qui est le bonheur dans la science et dans la paix. Panurge

ne parle-t-il pas déjà par la bouche du bonhomme Strepsiade répondant aux Nuées : « Pourvu que je ne paye pas mes dettes, que m'importe de passer pour insolent, beau parleur, effronté, impudent, vil coquin, chicaneur, moulin à paroles, rusé comme un renard, homme à passer partout, souple comme un gant, glissant comme une anguille, fourbe, fanfaron, pendard, girouette, lécheur d'écuelles ! » C'est pourquoi les plus beaux vers d'Aristophane, comme les meilleures pages de Rabelais, sont consacrés à l'Éducation. Tous les deux, ils poursuivent le même problème : diriger ou redresser la raison des hommes. Rabelais, contemporain d'un âge où les disputes des écoles dominaient dans la vie publique, où les intérêts de la conscience étaient l'un des principaux aliments de la politique, a surtout cherché la restauration du vrai dans la science, l'enseignement, les institutions religieuses et la justice ; Aristophane, citoyen d'un petit pays libre où les affaires de l'État étaient l'occupation incessante de tous, lutta contre les maximes et les ambitions nuisibles à la fortune de sa cité. Mais, dans la plus politique de ses comédies, l'horizon grandit tout à coup : Athènes, le Péloponèse, l'Archipel, ne sont plus que des points lumineux dans l'espace illimité qu'il embrasse du haut du

ciel, de la région des songes : de là, plus loin que les sophismes du Pnyx, que les sottises de l'Agora, les yeux du poëte ont percé jusqu'au mal caché dans les replis derniers de l'âme humaine; et parmi les oiseaux, dans la ville de vapeur et de vent où descend l'Olympe en délire, où montent les hommes frappés de démence, il pose sur les nues, sur le vide, le trône de la Folie, reine de la Grèce, du monde et des Dieux.

II.

On ne surprend, dans Aristophane et Rabelais, aucune ombre de tristesse. Pour l'un, l'expérience de l'histoire était trop courte encore; pour l'autre, l'avenir était éclairé de trop vives espérances. Cervantès fut moins heureux. Il traîna jusqu'à la fin de sa vie le fardeau d'une longue misère; il mesura la décadence de l'Espagne; il fut l'un des derniers chevaliers de la chrétienté et assista, dans les eaux de Lépante, au suprême effort de l'Europe contre l'islamisme. Cette âme ardente, déçue par l'infortune, tenta de montrer à son siècle au prix de quels désenchantements l'esprit peut se guérir de l'enthousiasme et chasser les rêves de son sommeil. Son livre, commencé dans une prison, terminé

dans un logis d'aventure, est à la fois une confession et un symbole : un lien douloureux y unit les extravagances du héros aux désillusions mélancoliques de l'écrivain.

Don Quichotte est fou : Sancho le lui affirme chaque jour ; une fois lui-même il le proclame (1) ; les déboires de son entreprise le lui démontrent sans cesse : mais il s'obstine dans sa folie. Là est la conception originale et triste de Cervantès. Chez Aristophane et Rabelais, l'illusion est surtout dans les choses extérieures : en face du monde fantastique qu'ils ont imaginé, il serait presque permis à la raison humaine d'hésiter un instant. Mais qu'importent les défaillances des faibles ou des méchants ? Les personnages qui parlent au nom de ces deux écrivains, le chœur comique, Pantagruel, Panurge, Frère Jean, échappent à tous les prestiges et vengent résolûment le bon sens et la justice. Ici, au contraire, le monde est bien à sa place, le héros seul s'égare : il plane, dans l'extase d'une éternelle vision, à une telle hauteur au-dessus des réalités de la vie, qu'il ne les aperçoit plus, sinon transfigurées par un mirage éblouissant. Les plus

(1) « *Loco soy, loco he de ser hasta tanto que tù vuelvas con la respuesta de una carta que contigo pienso enviar á mi senora Dulcinea.* » Part. I, cap. 25.

médiocres accidents de ses promenades chevaleresques lui donnent une fête grandiose, toujours interrompue, toujours renaissante : moulins à vent et moulins à foulons, troupeaux de moutons ou de flagellants, hôtelleries campagnardes, châteaux de grands seigneurs, muletiers égrillards, vénérables duègnes, caméristes espiègles, renouvellent l'idée fixe du chevalier de la *Triste Figure ;* il chemine au violent soleil d'Espagne, dans le désert poudreux de la Manche, au fond des gorges désolées de la *Sierra Morena,* avec la sérénité d'un poëte, et s'il rencontre sur sa route les amours tragiques ou les passions naïves de Çardénio et de Lucinde, de don Ferdinand et de Dorothée, de Claire et de don Louis, l'émotion qu'il en reçoit exalte encore les fantaisies de son cerveau. Il ne s'éveille qu'à la suite de la plus humiliante de ses aventures ; vaincu, condamné à l'inaction, il ouvre enfin les yeux, reconnait sa folie et retombe d'une chute si lourde du ciel sur la terre, que ce jour est le dernier de sa vie. Il meurt le cœur brisé, car il a perdu tout à coup les deux plus grandes forces de l'âme, la foi et l'amour. Il n'a pas le courage de recommencer une vie nouvelle. Il ne saurait survivre aux fantômes glorieux qui l'ont consolé de tant de misères. D'ailleurs, sa fin suffit pour racheter son

passé. Il était demeuré bon, loyal, héroïque. Le mal dont il a souffert n'était point la corruption sophistique de l'esprit : jamais il n'a essayé de justifier une action vile par un raisonnement faux. Le point de vue de Cervantès n'était plus celui d'Aristophane et de Rabelais. Ceux-ci avaient montré la raison gâtée par le mensonge : Cervantès la représenta entraînée par les chimères de l'enthousiasme. Si Don Quichotte a manqué sa destinée, c'est qu'il est venu trop tard, en un siècle vieilli; mais l'idéal qu'il avait embrassé fut son honneur, et certes Panurge ne l'eût point compris. Sans doute, il est plus affligeant d'arrêter l'essor immodéré des passions généreuses et de critiquer la folie du dévouement que de corriger les erreurs du jugement : du moins Cervantès, grâce à la bonté de son héros, put-il accomplir son œuvre sans amertume ni colère. On rit de Don Quichotte, mais on l'aime, et l'on regrette vraiment qu'il ne soit pas monté, avec son épée sans tache, sur le navire de Pantagruel, pour être, à côté de cet ennemi trop platonique de la méchanceté, le bras armé toujours prêt à frapper les méchants (1).

(1) Indiquons, en passant, une analogie toute littéraire entre Cervantès et Rabelais. Les lettrés espagnols de la fin du XVIe siècle traitaient avec mépris la vieille itérature

III.

Aristophane, Rabelais et Cervantès avaient eu de l'âme humaine une idée très-noble : il n'est point d'écrivain qui ait poussé plus loin que Swift le mépris de ses semblables. Son orgueil, qui était infini, se vengea des humiliations de sa jeunesse. Dès sa vingtième année, la haine le posséda. Deux femmes, séduites par son génie, l'aimèrent : l'une mourut de jalousie; l'autre, délaissée et torturée pendant douze ans, mourut de chagrin. Le soir même, il enveloppa une boucle des cheveux d'Esther dans du papier, avec cette inscription : *Ce n'est rien, rien que quelques cheveux de femme* (1).

chevaleresque que le petit peuple aimait toujours. L'Espagne eut alors ses Du Bellay. Cervantès, sur ce point, se rattacha résolûment, comme avait fait Rabelais, au passé. Dans le *grande escrutinio* de la bibliothèque de Don Quichotte, à propos de l'*Espejo de Caballerias,* il distingue de tout le fatras romanesque la bonne tradition française, les douze Pairs, Renaud de Montauban; le curé les épargne : « Ainsi ferons-nous, dit-il, de tous ceux qui traitent des choses de France, «*todos los que se hallan que tratan destas cosas de Francia* », à l'exception toutefois de la fausse *Chanson de Roland,* le *Bernard del Carpio,* et le *Roncesvalles.* — V. notre étude sur la *Biblioth. de Don Quichotte* (*Revue polit.,* 10 juin 1876).

(1) V. THACKERAY, *English Humourists,* au chap. sur Swift.

Il ne savoura qu'une joie, la raillerie insultante, et, par elle, il domina et fit trembler ses contemporains. « Il avait, dit un biographe, une figure naturellement sévère, que jamais n'adoucit le sourire ; que la gaieté n'a jamais rassérénée ; mais, quand à cette tristesse du visage s'ajoutait la colère, il est impossible d'imaginer des traits et un regard plus empreints de terreur et d'austérité. » « Son âpreté de caractère augmentant sans cesse, dit Johnson, le condamnait à la solitude, et le ressentiment de la solitude exaspérait encore cette âpreté (1). » Un jour, quelqu'un le surprend conversant avec l'archevêque King : celui-ci pleurait, et Swift s'enfuit avec les marques de l'épouvante : « Vous voyez, dit King, l'homme le plus misérable de la terre ; mais sur les causes de sa misère, ne me faites jamais une question. » Parfois la rage le mordait si cruellement qu'il se sentait mourir *comme un rat empoisonné dans son trou* (2). Ce grand pamphlétaire jeta donc à l'humanité un défi unique dans l'histoire, les *Voyages de Gulliver*, caricature et diffamation de l'homme et de la société, démenti cynique à la *République* de Platon

(1) *Lives of the english Poets*. T. I.
(2) *Lettre à Bolingbroke*.

et aux rêveries des sages qui ont cru à la Justice et à la Science, et proclamé le règne futur de la Vérité et du Droit. Jamais artiste ne s'est plus tristement complu dans la laideur ; jamais moraliste n'a plus brutalement arraché nos illusions, ni étalé à une lumière plus dure les ridicules et les convoitises du troupeau humain, la méchanceté et les folies de ceux qui mènent le troupeau. A Lilliput, le roi prend pour ministres les plus habiles sauteurs de corde. A Laputa, s'il donne audience, on s'y présente en rampant sur le ventre et en léchant la poussière du parquet. « Il se persuade, dit Swift, que son trône ne peut subsister sans corruption, parce que cette humeur courageuse, indocile et fière que la vertu inspire à l'homme, est une entrave perpétuelle aux affaires. » Les hommes, pour l'écrivain anglais, ce sont les Yahows, singes horribles qui s'étranglent entre eux pour une pierre brillante ou une vache morte, se vautrent dans la fange et se gorgent de chair pourrie. Et ces brutes ne sont même pas libres. Le plus féroce est prince : le reste suit servilement, flattant le favori du maître, jusqu'au jour où, celui-là tombant, la bande accourt et l'inonde d'ordures de la tête aux pieds. Quelle dérision de toute science dans la peinture de cette académie imbécile, dont les savants ana-

lysent du fumier ! Mais c'est dans les tableaux de folie que Swift triomphe : le *Conte du Tonneau* est plus riche en cas de démence baroque que les cellules de Bedlam ; et c'est la folie des docteurs qui lui cause le plus vif plaisir. Il est content lorsqu'il insulte à la raison, et plus encore lorsqu'il insulte d'un seul coup à la raison et à la beauté. L'effort dernier de sa satire est la description des *Immortels*, ces misérables qui ne peuvent mourir et s'enfoncent lentement dans la bestialité. « Mais les femmes sont plus effroyables que les hommes, car aux difformités de l'extrême vieillesse elles ajoutent un air de spectre, plus funèbre à mesure que les années s'accumulent et qu'il est impossible de dépeindre (1). »

Il devait tomber, lui aussi, presque aussi bas que ses tristes héros. Il fut atteint de folie furieuse. Il fallut le veiller de près comme une bête malfaisante. Il parcourait son logis vide dix heures par jour, en répétant : « Je suis ce que je suis. » Une fois ses yeux rencontrèrent le *Conte du Tonneau*, et il s'écria : « Mon Dieu ! quel génie j'avais quand j'écrivis ce livre ! » Il entrevoyait peut-être, à une lueur dernière, la puissance et les instincts mau-

(1) *Gulliver's Travels.*

vais de son esprit. Le plus grand écrivain de l'Angleterre, après Shakespeare, il s'était rangé volontairement parmi les satiriques qui, loin de relever notre nature en opposant l'idéal à la réalité, la dégradent en niant l'idéal et l'outragent au lieu de la plaindre.

IV.

« Allez, amys, en gayeté d'esprit », dit la grande-prêtresse Bacbuc aux Pantagruélistes, quand les mystères de l'initiation sont finis (1). C'est la bonne parole que le lecteur de Rabelais croit entendre à chaque page du livre que maintenant nous pouvons fermer. Pantagruel a loyalement rempli sa promesse. Ni lui ni ses compagnons n'ont engendré un seul moment la mélancolie. Et cette gaieté que le vieil auteur nous communique n'a pas seulement pour cause les propos joyeux qu'il a semés dans son œuvre et encore moins les propos gaulois. Essayez de répandre, dans *Gulliver*, les plaisanteries et les images rabelaisiennes, si vous voulez en rendre la lecture plus lugubre encore.

(1) *Variantes au liv. V*, t. VI.

La supériorité de Rabelais sur Swift, son rare mérite en face d'Aristophane et de Cervantès, la personnalité et la *ſubſtantificque moëlle* de son génie sont ailleurs. Sans doute, il fut dépourvu de la poésie magnifique d'Aristophane, de la tendresse profonde de Cervantès : mais il portait, dans ses jugements sur la marche des choses de ce monde, une disposition d'âme plus libérale que les méfiances et la hautaine sévérité du comique d'Athènes ; et jamais il ne fut saisi par le découragement mélancolique du romancier espagnol. « Ce monde, dit un poëte italien (1), aime mieux rire que pleurer, et il n'a pas tort. » Il serait plus juste de dire : il aime mieux espérer en soi-même, en son avenir plus ou moins lointain, que de se consumer en stériles regrets sur la beauté du passé, sur la médiocrité du présent. L'espérance, le contentement intime et la joie sont un aliment très-sain, pour les sociétés aussi bien que pour l'individu. S'il y

(1) Léopardi. « *Non piace e non è fortunata nel commercio degli uomini se non l'allegria : perchè finalmente, contro a quello che si pensano i giovani, il mondo, e non ha il torto, ama non di piangere, ma di ridere.* » *Pensieri*, 34. — Sur ce point, si essentiel pour l'intelligence du génie de Rabelais, lire le chapitre que M. Lenient a consacré à cet écrivain dans son beau livre sur la *Satire en France au* XVIe *siècle.*

eut, en Rabelais, une foi vive, c'est la croyance, qui jamais ne fléchit en lui, à la vertu de la raison. Il était assuré qu'elle serait un jour — quelque tardivement que celui-ci dût paraître — la maîtresse dans la Science et l'Éducation et réglerait souverainement les rapports des hommes entre eux. C'est pourquoi, libre de toute angoisse, il put rire à son aise, fort bruyamment, mais sans méchanceté, des folies passagères de l'humanité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

